Après neuf ans d'absence, il sort un nouvel album

Pour Thomas Dutronc, «il n'est jamais trop tard» 35-36

Yann Orhan

Timea Bacsinszky

Elle analyse la crise de la relève féminine en Suisse 27



Yvain Genevay

Le Matin Dimanche

8 septembre 2024
N° 36 | FR. 5,50 - € 5,5
(TVA 2,6% incluse)
JAA 1000 Lausanne 1





Martine Docourt (PS/NE), Thomas Stettler (UDC/JU), Isabelle Chappuis (Le Centre/VD) et Cyril Aellen (PLR/GE) posent devant les Trois Suisses, à l'entrée du parlement. *Yvain Genevay*

Faut-il des zones sans couteaux dans nos villes?

Face à la prolifération des armes blanches, Zurich lance le débat. Politiciens et experts s'interrogent.

Près d'un jeune sur cinq a au moins une fois déjà porté un couteau dans un espace public. Si les boîtes de nuit et les stades procèdent à des fouilles et des confiscations, la mesure est difficile à transposer dans une rue ou un quartier. À gauche comme à droite, on la juge irréaliste et on pointe l'absence de base légale. Les experts de self-défense dénoncent, quant à eux, une zone floue sur ce qui est interdit et ce qui ne l'est pas. Et mettent en garde les porteurs de couteaux contre un faux sentiment de protection. *Pages 2-3*

Ces hôpitaux qui ne posent qu'une seule prothèse de genou par an

SANTÉ Une évaluation de SantéSuisse montre que des établissements pratiquent très rarement certaines interventions. Cela pose des problèmes pour les patients. Les chiffres alimentent le débat politique. *Pages 6-7*

Les rendez-vous de l'automne

LOISIRS Politique, concerts, expositions, destinations, beauté, mode, gastronomie, hôtels ou tendances qui nous ont fait sourire, retrouvez notre sélection d'événements proches de chez vous qui rythmeront les prochains mois.
FEMINA

La météo Jura 13° 19° Plateau 16° 23° Alpes 14° 18° Voir votre météo complète en page 22

L'édito



Virginie Lenk
Journaliste

USA, l'élection qui nous échappe

C'est la dernière ligne droite de la plus folle campagne présidentielle de l'histoire des États-Unis, qui a cumulé au passage une condamnation au pénal, une tentative d'attentat et un retrait de candidat. Les Américains s'apprêtent à choisir, le 5 novembre, leur commandant pour les quatre années à venir. Dans certains États, les bureaux de vote ouvriront leurs portes ces prochaines semaines déjà. Pourtant, alors que tous les ingrédients sont là pour maintenir le suspense, on a l'impression que, vu d'ici, le cœur n'y est plus. Le débat Donald Trump-Kamala Harris de mardi sera sans doute largement suivi outre-Atlantique, mais qui parmi nous se lèvera en pleine nuit? Nous sommes de plus en plus nombreux à être au mieux désintéressés, au pire désabusés par le dénouement du feuilleton.

Nous avons du mal à retenir l'enchaînement effréné des événements de ces derniers mois. Dérouté par la multitude de procès contre le candidat républicain, le premier débat d'un Joe Biden vacillant avait capté brièvement notre attention, chassé par l'affaire Stormy Daniels, remplacée à son tour par le tireur de Butler, puis par la kamalamania. L'info électorale se résume à des tweets, des punchlines, des contre-vérités, dans un magma de mèmes et de vidéos bidouillées sur les réseaux sociaux. Au point que les deux candidats eux-mêmes hésitent à s'engouffrer dans les dossiers tortueux de l'économie, de la migration, de la politique extérieure, essaimant quelques mesures lors de meetings sans trop s'avancer. Ils résument, en fin de compte, chacun une religion pour l'Amérique, celle tournée vers le passé selon Donald Trump («Avec moi, c'était mieux») ou celle embrassant l'avenir selon Kamala Harris («On ne repart pas en arrière»). Lors du débat de mardi, il y a fort à parier que les journalistes scruteront le rire et la repartie de la Démocrate face à un Trump incontrôlable, plutôt que le contenu de son programme.



Nous sommes de plus en plus nombreux à être au mieux désintéressés, au pire désabusés par le dénouement du feuilleton.

Alors qu'ils sont énormes, les enjeux de cette élection présidentielle sont sur le point d'échapper aux Américains, mais aussi au reste du monde. À croire que le candidat qui fera parler de lui en dernier, en bien comme en mal, fera définitivement pencher le scrutin. Vertigineux. Que retiendrons-nous de tout cela?

À LIRE EN PAGE 10

virginie.lenk@lematindimanche.ch



Genève, le 15 juillet 2023: un homme s'est fait poignarder sur le quai des Forces-Motrices. *Pierre Albouy*

Faut-il instaurer des zones sans couteaux dans l'espace public?

VIOLENCES PHYSIQUES Né en Allemagne, le débat agite Zurich. Mais la mesure est difficilement applicable. La question met en lumière le casse-tête posé par la prolifération des couteaux, notamment chez les jeunes.

IVAN RADJA
ivan.radja@lematindimanche.ch

Pour Yves Peier, «chaque couteau dans l'espace public est un couteau de trop». Le député UDC au Législatif de la Ville de Zurich a jeté un pavé dans la mare en demandant aux autorités d'étudier la mise en place de zones sans couteaux en certains points stratégiques. Gare, parcs, bords de la Limmat ou du lac, etc. Une proposition inspirée de celles qui ont fusé en Allemagne dans le sillage du drame sanglant de Solingen, où un Syrien de 26 ans a agressé plusieurs personnes au couteau lors d'une fête, en tuant trois.

Complexe

En Suisse, les agressions à l'arme blanche se sont multipliées ces dernières années *(voir infographie)*, comme dans les pays voisins, renforçant le sentiment d'insécurité au sein de la population. Mais l'instauration de telles zones se révèle fort complexe. «S'agissant de la police cantonale vaudoise, le fait d'exécuter une mission comme celle-ci en plus des missions courantes à effectuer ne serait pas réaliste, réagit son porte-parole, Alexandre Bisenz. Du reste, la base légale n'existe pas.»

Pour son homologue de la police cantonale genevoise, Henny Martinoni, «la pacification de la voie publique passe par les contrôles de personnes, la répression, en application de la loi fédérale sur les armes, ainsi que la prévention dans les écoles et sur la voie publique, en collaboration avec les divers partenaires».

Des actions nécessaires, qui n'effacent cependant pas l'impression que n'importe qui, n'importe quand, n'importe où, peut être agressé pour la seule raison d'avoir été au mauvais endroit au mauvais moment. D'où cette idée du périmètre sans armes, qui, pourtant, laisse dubitatif le conseiller aux États (MCG/GE) Mauro Poggia, ancien chef du Département de la sécurité du canton de Genève: «Je comprends l'idée, louable sur le fond, car les mobiles de ces attaques sont souvent incompréhensibles, mais est-ce faisable, concrètement? J'en doute, car cela exigerait des effectifs de police plus élevés, peut-être des portiques de détection, tout un arsenal très lourd.»

Faire des fouilles à l'entrée d'un stade ou d'une salle de concert est chose courante, avec un résultat relatif si l'on songe aux fumigènes qui atterrissent tout de même dans les gradins. Du moins leur existence rassure, constate Thierry Wegmüller, patron du D! Club, à Lausanne. «Nous faisons des fouilles d'une part parce que la loi nous y oblige, d'autre part parce que les clubbers veulent se sentir en sécurité. C'est comparable au scan dans un aéroport.»

Fouilles en lieux fermés

Les armes blanches y sont régulièrement confisquées. «S'il s'agit d'armes interdites, nous leur demandons de les déposer dans leur voiture, sinon nous les remettons à la police. De même pour un canif. En ce qui concerne les sprays au poivre ou les limonadiers, nous les leur rendons à la sortie.» L'établissement saisit chaque soir trois à cinq objets à risque, ce qui correspond à 1% des clients.

Difficile à l'extérieur

Cependant, transposer l'exercice dans des lieux ouverts pourrait être contreproductif, estime la conseillère nationale Jessica Jaccoud (PS/VD): «Je prends l'exemple de la direction de Paléo, qui a toujours renoncé à fouiller les festivaliers à l'entrée, car cela créerait trop d'inconvénients, bouchons, mouvements de foule, comparé aux éventuels avantages.» Elle déplore par ailleurs que «certaines voix politiques ne se manifestent que lors de faits divers avec armes blanches sur la voie publique, mais pas s'il s'agit d'un féminicide perpétré dans la sphère privée, avec une arme blanche ou une arme à feu».

Modifier la loi

De façon générale, au-delà des seules attaques au couteau, l'augmentation des incivilités et d'autres délits tels que le deal de rue exige un renforcement des effectifs

«Il règne une sous-culture de la violence»



DR

SANDRINE HAYMOZ
Professeure ordinaire à la Haute École de travail social de Fribourg (HES-SO)

Que représente le port d'un couteau pour les jeunes?
Cela donne à certains adolescents, ou à certains jeunes adultes, car ce sont en grande majorité des garçons, un sentiment de protection, l'illusion de se sentir plus fort, voire de pouvoir impressionner. Cette image est véhiculée de surcroît par toute une sous-culture de la violence, qui puise ses modèles dans le rap, les clips, le style «gangsta», où le couteau fait partie de la panoplie. Il reflète un style de vie. Beaucoup de bandes de jeunes se mettent en scène ainsi sur les réseaux sociaux.

Sous-estiment-ils le danger?
Tout dépend du type d'individu. Les jeunes qui se munissent d'un couteau pour se protéger, «au cas où», ou pour impressionner, n'ont généralement pas conscience de la gravité des blessures que cela peut causer, et des conséquences dramatiques, soit pour eux, soit pour l'adversaire, en cas de lésions graves ou de mort. Ni des conséquences pénales liées au port d'une arme blanche ou liées aux blessures engendrées.

Comment les protéger d'eux-mêmes?
Tout d'abord en apportant un peu plus de précision à la législation, qui laisse des zones floues. Elle devrait être plus explicite et restrictive sur l'usage de couteaux autorisés. Un canif pour pique-niquer, oui, mais pas pour sortir en boîte, par exemple. Ensuite, je crois beaucoup au travail de sensibilisation. Il devrait être renforcé dans les écoles. Il serait judicieux de renforcer le message auprès des adolescent·e·s sur l'illicité du port d'armes et la dangerosité de ces dernières.



de la police. C'est la revendication de l'UDC d'Yverdon-les-Bains, explique sa présidente, Sophie Pistoia-Grosset: «La police intercommunale *(ndlr: Yverdon et les localités alentour)* devrait clairement disposer de davantage de moyens, de même que la prévention sur le terrain. Car créer des zones sans couteaux ne ferait que déplacer le problème ailleurs.» Et de proposer que la loi soit modifiée en «interdisant à toute personne de moins de 18 ans de porter un couteau, sous peine d'amende».

La prolifération des armes blanches, et de leur usage, comme le montrent les chiffres de l'Office fédéral de la statistique, inquiète. Une enquête de la Haute École spécialisée de Zurich (ZHAW) sur l'état des jeunes au sortir de la pandémie révélait en mars 2022 que 22,5% des jeunes hommes interrogés de 12 à 18 ans avaient au moins une fois déjà porté un couteau.

Armes interdites

Mais de quels types de lames parle-t-on? La loi fédérale sur les armes spécifie que sont interdits, ou soumis à autorisation, les couteaux dont la lame est libérée par un mécanisme d'ouverture automatique, actionnables d'une seule main (crans d'arrêt), les couteaux papillons, les couteaux à lancer et les poignards à lame symétrique. À quoi il faut ajouter d'autres types d'armes blanches, comme les poings américains, les matraques, les étoiles à lancer ou les frondes.

Zone floue

Pour le formateur en self-défense Patrick Carruzzo, «il y a une zone floue, car de simples couteaux de cuisine ou canifs, même avec une lame de 2 cm, peuvent blesser gravement». Directeur de l'Académie suisse de sécurité, il forme régulièrement des agents de sociétés privées, mais aussi de simples citoyens. «Croire qu'un couteau va vous protéger est illusoire. Il sera aussi dangereux pour vous que pour votre agresseur.»

Être vigilant

Il déconseille également de tenter de désarmer quelqu'un, «ce qui ne marche que dans les films», et préconise de s'éloigner des situations dangereuses. «Il faut exercer son sens de l'observation, être attentif. Le nombre de victimes en augmentation est aussi la conséquence de notre distraction, écouteurs sur les oreilles, regard rivé sur le smartphone, ce qui fait de nous des cibles de choix.»

De plus, posséder un couteau, et a fortiori le sortir, peut inutilement attirer l'attention ou provoquer un agresseur, ou une bande en quête de bagarre. Encore faut-il que les gens, jeunes en tête, en aient conscience. La Prévention suisse de la criminalité (PSC) a sorti dans ce but l'an dernier une vidéo, «Ta mère ne veut pas te voir en prison», pour toucher les jeunes, qui a été utilisée comme support dans certaines écoles.

Mesures en France et en Allemagne


Sascha Schuermann/Getty Images

Le chancelier allemand, Olaf Scholz, sur le site de l'attaque du 26 août à Solingen, en Allemagne.

En France également, les armes blanches prolifèrent. Après les drames très médiatisés de Châteauroux et de Crépol, mettant en scène des adolescents, la justice française expérimente la possibilité d'infliger une amende de 500 euros aux porteurs de couteaux et autres armes tranchantes. Jusqu'à présent, l'auteur de l'infraction était automatiquement mis en garde à vue. Bien qu'elle contribue à désengorger les tribunaux, cette mesure divise les policiers, qui ne peuvent plus vérifier au poste que la personne a commis d'autres infractions. Si les remontées du terrain indiquent une explosion des cas, les statistiques restent floues, car elles regroupent plusieurs types d'agressions. Une étude remontant à 2020 qui recensait 120 attaques au couteau par jour, reprise par le Rassemblement national, a récemment relancé le débat.

En Allemagne aussi, les chiffres de blessures graves par couteau sont en hausse, +10% l'année dernière par rapport à l'année précédente, selon les statistiques de la police. Les abords des gares sont les plus touchés. Après l'attentat terroriste de Solingen, qui a fait trois morts, le gouvernement veut interdire de manière générale les couteaux à cran d'arrêt, ainsi que les armes blanches lors de manifestations et dans certains transports publics. La discussion porte aussi sur la longueur de la lame, autoriser celles de 6 centimètres au lieu des 12 actuellement. Même si les experts rappellent qu'un couteau plus court n'est pas forcément moins mortel. VLE

L'alcool séduit davantage les gens les mieux formés

CONSOMMATION

Les statistiques officielles mettent en évidence une corrélation directe entre niveau d'éducation et boisson en Suisse. En voici les raisons possibles.

La consommation d'alcool ne dépend pas uniquement de l'âge ou du sexe, mais aussi du niveau de formation. Les chiffres publiés cette semaine par l'Office fédéral de la statistique (OFS) font nettement ressortir cette réalité. Avec une conclusion qui peut surprendre: parmi les personnes buvant au moins une fois par semaine, les mieux formées sont les plus représentées.

Dans la population adulte issue du degré tertiaire (universités, hautes écoles), ils sont 57,1% à boire de l'alcool entre un et six jours par semaine. Un taux qui chute à 26% parmi les personnes n'ayant accompli que leur scolarité obligatoire. Entre deux, celles ayant suivi une formation du secondaire II (apprentissage) sont 43,6% dans ce cas.

Les statistiques de l'abstinence confirment cette tendance, observée depuis plusieurs décennies en Suisse. Moins de 10% des adultes diplômés des hautes écoles ne boivent jamais d'alcool. Mais cette proportion grimpe à 37,3% chez ceux n'ayant pas suivi de formation après l'école obligatoire.

Rapport au travail

Comment expliquer de telles différences? Le prix joue certainement un rôle avance Markus Meury, porte-parole d'Addiction Suisse. Les personnes les mieux formées ayant en général de plus hauts revenus, elles ont plus facilement accès à l'alcool. «Il est aussi possible qu'elles aient l'impression de bien contrôler leur consommation», ajoute-t-il.

Florian Labhart, chercheur chez Addiction Suisse, met en exergue le rapport à l'emploi. «Dans de nombreux métiers, boire un verre durant la pause de midi ou après le travail reste une pratique courante, dit-il. Dans certaines professions de niveau tertiaire, l'alcool est également associé aux sorties, au fait de voir du monde. Il n'est donc pas étonnant de voir que cette catégorie est la plus représentée dans la consommation hebdomadaire.»

Markus Meury évoque aussi la culture de l'alcool et des soirées festives, très présente dans la population estudiantine. Son collègue Florian Labhart abonde dans ce sens: «Les apprentis expérimentent l'alcool plus tôt, car ils ont plus rapidement des moyens financiers, mais par la suite, les étudiants les rattrapent généralement dans ce domaine.»

«Bitures express» en hausse

Autre hypothèse: le pays d'origine. Dans la catégorie «scolarité obligatoire» citée par l'OFS, on trouve en effet de nombreux travailleurs immigrés, qui ne consomment pas d'alcool pour des motifs culturels ou religieux. Le sociologue valaisan Gabriel Bender, auteur de plusieurs ouvrages sur l'alcool et l'ivresse dans les années 2000, souligne cet aspect extra-européen, «espace où la consommation d'alcool est moindre».

Mais cette population peu formée comprend aussi, relève Florian Labhart, «des personnes âgées et des gens au parcours de vie heurté». Ceux-là contribuent sans doute fortement à un autre constat que dresse cette enquête: la consommation quotidienne d'alcool diminue en fonction du niveau de formation. Elle concerne ainsi 12,7% des personnes sans diplôme, contre 7,7% de celles au bénéfice d'une formation tertiaire. Un phénomène en diminution depuis trente ans, et qui demeure surtout masculin: chez les plus de 65 ans, un homme sur trois boit de l'alcool au moins une fois par jour.

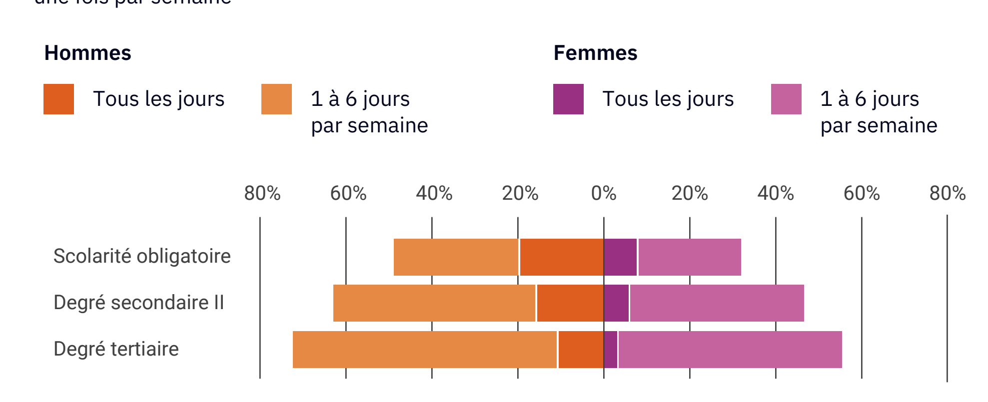
> **«Les apprentis expérimentent l'alcool plus tôt, car ils ont plus rapidement des moyens financiers, mais par la suite, les étudiants les rattrapent généralement dans ce domaine.»**
>
> Florian Labhart, chercheur chez Addiction Suisse

Ces statistiques sont établies tous les cinq ans depuis 1992. Elles permettent aux organismes comme Addiction Suisse de cibler leurs messages de prévention, indique Markus Meury. Si la consommation chronique à risque est en baisse, les ivresses ponctuelles - souvent appelées «bitures express» - sont en augmentation depuis quinze ans dans toutes les classes d'âge. Et elles «augmentent clairement selon le niveau de formation», insiste l'OFS.

PATRICK MONAY

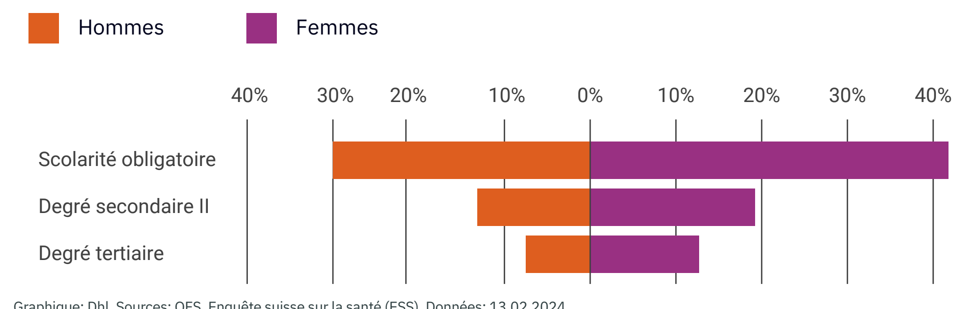
Consommation d'alcool suivant le niveau de formation, en 2022

Population de 25 ans et plus vivant en ménage privé et consommant de l'alcool au moins une fois par semaine



Abstinence suivant le niveau de formation, en 2022

Population de 25 ans et plus vivant en ménage privé



Graphique: Dhl. Sources: OFS, Enquête suisse sur la santé (ESS). Données: 13.02.2024



En tant que restaurateur, Laurent Décrevel a un avis tranché sur le projet de réforme du 2e pilier qui sera soumis au peuple le 22 septembre. *Yvain Genevay*

«On ne peut pas se permettre d'augmenter les cotisations»

RÉFORME DU 2E PILIER
Les restaurateurs, qui ont déjà du mal à boucler les fins de mois, rejettent le projet soumis au peuple le 22 septembre. L'un d'eux témoigne.

DELPHINE GASCHE
delphine.gasche@lematindimanche.ch

«Qu'est-ce que je vous sers?» Derrière le bar des Boucaniers, Carole nous accueille avec le sourire. Elle est serveuse depuis neuf ans dans ce restaurant du centre de Lausanne. Mais aujourd'hui, c'est son patron qu'on est venu voir. Ça tombe bien, Laurent Décrevel arrive à l'instant. Il commande une eau pétillante et on s'installe à l'une des tables hautes. Direct et franc, il entre tout de suite dans le vif du sujet.

«La réforme du 2e pilier, c'est une nouvelle augmentation des coûts pour les employeurs. Et on ne peut pas se la permettre», relève le quadragénaire. Le décor posé, il entre dans les détails. «Depuis la pandémie de coronavirus, les charges ont augmenté quasi tous les trimestres pour les restaurateurs.» Et d'énumérer l'inflation, le doublement des prix de l'énergie, la hausse des loyers, des salaires, de la TVA ou encore des taux d'intérêt des prêts Covid. «Avec la 13e rente, on va encore subir une nouvelle hausse soit de la TVA, soit des cotisations. C'est sans arrêt des lignes de charge qui s'ajoutent!»

En parallèle, le chiffre d'affaires baisse. «On ne peut pas répercuter tous ces coûts sur le client. Sinon il ne revient pas, précise-t-il. Ce sont les restaurants de moyenne gamme, comme Les Boucaniers, qui souffrent le plus.» C'est d'ailleurs la raison pour laquelle lui et ses associés ont revendu leur antenne montreusienne. «On ne rentrait tout simplement plus dans nos frais.»

Presque tous les employés touchés
Revenons-en à la réforme du 2e pilier. Si Laurent Décrevel est si remonté, c'est qu'il sera touché de plein fouet. Le projet prévoit d'élargir la part du salaire assuré. Employés et employeurs verront donc leurs cotisations augmenter. L'idée est d'aider les bas salaires et les temps partiels, en particulier, à se constituer un plus grand pécule à la retraite pour compenser la baisse du taux de conversion de 6,8 à 6%.

Or cela concerne presque tous les employés de Laurent Décrevel. Entre Les Boucaniers à Lausanne, La Rincette à Vidy et Le Contretemps à Territet, le Vaudois emploie une quarantaine de personnes. Seuls quatre d'entre elles sont engagées à plein temps.

Leur salaire moyen tourne autour des 4500 francs par mois pour un plein-temps, soit 58'500 francs par an. Actuellement, les cotisations salariales s'élèvent à 2294 francs par an pour l'employé et autant pour l'employeur. Avec la réforme, elles monteront à 3276 francs, soit 982 francs de plus pour chacun.

«Pour certains employés, s'il leur manque 75 francs ou même moins à la fin du mois sur leur compte en banque, ils ne peuvent plus tourner, pointe Laurent Décrevel. Beaucoup négocient leur salaire net lors de l'embauche. Du coup, je vais devoir également assumer leur hausse des cotisations via une augmentation du salaire brut. C'est la double peine.»

> «Depuis la pandémie de coronavirus, les charges ont augmenté quasi tous les trimestres pour les restaurateurs.»
>
> Laurent Décrevel, un des associés des Boucaniers à Lausanne

> «Il faudra bien compenser cette hausse. Ça veut dire une personne de moins aux heures de pointe.»
>
> Laurent Décrevel

N'a-t-il pas peur de passer pour le patron pingre qui refuse d'améliorer la situation de ses employés? «Ce n'est pas qu'on ne veut pas. On ne peut juste pas. L'augmentation des charges rien que pour Les Boucaniers sera de 8000 francs par an. C'est une hausse de 2% de notre masse salariale. Et surtout, on ne sait même pas si, au final, les employés auront une meilleure rente par rapport à leur baisse de salaire.»

Les conséquences de la réforme seront palpables aussi bien pour les clients que pour le personnel. «Il faudra bien compenser cette hausse. Ça veut dire une personne de moins aux heures de pointe. Ou des personnes moins qualifiées avec des salaires plus bas. Une fermeture de certains établissements n'est pas exclue», explique le restaurateur, qui travaille dans une fiduciaire s'occupant des fiches de salaire de près de mille employés de la restauration-hôtellerie. «Les problèmes sont les mêmes partout.»

Doutes sur l'utilité de la réforme
Le Lausannois n'est pas foncièrement contre une réforme, ni même contre la baisse du taux de conversion, s'il était prouvé qu'elle profite à qui en a le plus besoin. C'est surtout son financement qui le dérange. «Plutôt que de demander à ceux qui ont déjà du mal à boucler leur fin de mois, on pourrait peut-être aller puiser dans les milliards de réserves des caisses de pension. Ou ponctionner une partie sur leurs frais mirobolants d'administration et de gestion. Ils ont doublé en dix ans pour se monter à 7 milliards de francs, selon l'Union syndicale suisse (USS). C'est environ 1400 francs par personne.»

L'interview du patron terminée, on passe à la séance photos. On en profite pour demander à Carole ce qu'elle pense de la réforme. Elle ne s'est pas encore penchée sérieusement sur la question. Le 22 septembre, date de la votation, est encore loin. «Je suis plus inquiète qu'on me taxe mes pourboires», pointe la mère solo d'une petite fille. Elle reconnaît toutefois que ce sera plus compliqué avec 50 francs en moins par mois. «Moi, je me suis déjà faite à l'idée de ne pas avoir une grosse rente. Je dis souvent en rigolant que je vais déménager au camping à la retraite. Peut-être, ce sera une réalité si les loyers continuent à augmenter…»

Affaire abbé Pierre: plaignantes suisses

JUSTICE L'abbé Pierre est visé par une nouvelle salve d'accusations de violences sexuelles dans un rapport rendu public vendredi. Deux cas en Suisse figurent dans le document, publié sur le site de la Fondation Abbé Pierre, relate *lematin.ch*. Ils concernent deux femmes désignées par L. et R. «L. a subi des contacts sexuels et un baiser forcé à Genève en 1988. L. est journaliste. Elle a témoigné en 2007 dans le journal «Caretas», est-il écrit. «R. a subi une tentative de baiser forcé en Suisse au début des années 80. R. travaillait dans une institution qui a accueilli l'abbé Pierre lors d'un de ses déplacements», peut-on encore lire. *RED/ATS*

31es Journées du patrimoine



Samuel Golay/Ti-Press

HÉRITAGE Les 31es Journées européennes du patrimoine se déroulent ce week-end en Suisse. Elles sont consacrées aux «réseaux». Les quelque 400 activités proposées montrent d'où vient notre héritage culturel et comment les mises en réseau façonnent notre patrimoine. Vaud invite à «apprendre l'histoire façonnée par les chemins et les frontières», à Romainmôtier. En Lavaux, c'est un autre réseau, celui des murs et des terrasses soutenant les vignes, qui sera mis en valeur. Infos: *www.decouvrir-le-patrimoine.ch*. *ATS*

Vers un système de santé abordable

PARTIS Le président du Centre, Gerhard Pfister, demande des «solutions constructives» en politique plutôt qu'une polarisation. Le système de santé doit rester abordable pour tous, a-t-il déclaré en ouverture de l'assemblée des délégués du parti, samedi à Wettingen (AG). Même après le rejet en juin de l'initiative sur le frein aux coûts de la santé lancée par Le Centre, le parti veut rester attentif au «sujet de préoccupation numéro un» de la population en Suisse. L'annonce des nouvelles primes de l'assurance maladie est proche, avec le pronostic d'une augmentation de 6%. *ATS*

Un blessé par balles à Baden

ARGOVIE Une dispute entre deux individus à Baden (AG) a fait un blessé samedi à l'aube. L'un des deux hommes a tiré plusieurs coups de feu sur son adversaire. Le tireur présumé a été arrêté. La police a été alertée vers 4 h que des coups de feu avaient été tirés près d'un hôtel, a indiqué la police cantonale argovienne. *ATS*

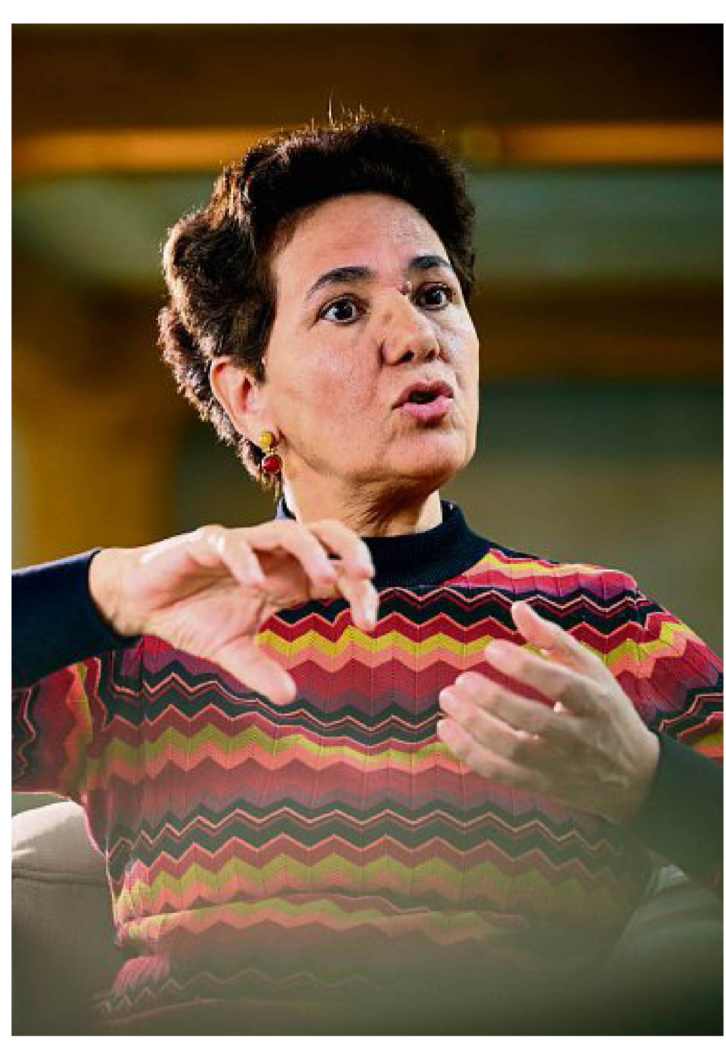
Débat sur l'islam: «On veut me faire taire»

SAÏDA KELLER-MESSAHLI
Des associations musulmanes s'attaquent juridiquement à l'experte de l'islam après son interview au «Matin Dimanche». Selon celle-ci, cette démarche est systématique.

RICO BANDLE

Mi-juillet, deux plaintes pénales presque identiques sont parvenues au Ministère public de Zurich-Limmat. L'Union vaudoise des associations musulmanes (UVAM) et la Vereinigung der Islamischen Organisationen in Zürich (VIOZ) accusent Saïda Keller-Messahli de calomnie. Ces plaintes ont été déposées après que cette Tunisienne d'origine, engagée en Suisse pour la défense d'un islam libéral, a déclaré dans une interview accordée au «Matin Dimanche» que de nombreuses mosquées et organisations dans notre pays étaient liées aux Frères musulmans. Pour rappel: les Frères musulmans sont sans doute le courant de l'islam politique le plus influent au monde.

Prêcheurs extrémistes
Dans cette même interview, Saïda Keller-Messahli a également déclaré que l'islam radical n'était en aucun cas un phénomène marginal en Suisse: des prêcheurs extrémistes auraient la possibilité de diffuser leur idéologie en de nombreux endroits ici lors de leurs tournées en Europe: «Les mosquées qui n'invitent pas ce genre de personnes et leur discours misogynes, antisémites et violents, c'est une petite minorité.»


Saïda Keller-Messahli lutte depuis des années contre l'influence des islamistes. *René Ruis*

Ce n'est pas la première fois que Saïda Keller-Messahli est poursuivie en justice. En 2021, le secrétaire général de l'UVAM, Pascal Gemperli, avait porté plainte contre elle pour des propos similaires lors d'une interview accordée à la «SonntagsZeitung». La première instance avait classé la procédure. Or Pascal Gemperli a fait appel avec succès. L'affaire est donc toujours en cours. «Une telle plainte coûte énormément de temps et d'énergie», explique Saïda Keller-Messahli. Elle-même renonce à un avocat. Pour des raisons financières - «Je ne peux pas me le permettre» - et parce qu'elle pense s'y connaître mieux en la matière. Elle est désormais confrontée à deux plaintes supplémentaires. «C'est systématique, fait-elle remarquer. On veut me faire taire, comme d'autres en Europe qui s'expriment de manière critique.»

Le «djihad judiciaire»
Le fait que les associations musulmanes ne cessent de porter plainte contre les personnes critiques envers l'islam est un phénomène répandu, surtout en France. Il existe même un terme technique pour cela: le «djihad judiciaire». Selon diverses personnes concernées, il s'agit avant tout d'intimidation. Les plaintes seraient rédigées par des avocats spécialisés qui utilisent toutes les possibilités légales.

Dans l'affaire de Saïda Keller-Messahli, les juges auront une tâche difficile. La VIOZ conteste avant tout une déclaration: que son association aurait été fondée par les Frères musulmans égyptiens et qu'elle serait toujours influencée par leur idéologie. Selon la VIOZ, c'est faux. Saïda Keller-Messahli, en revanche, présente une quantité de documents censés prouver ses dires. Or l'interprétation du matériel est tout sauf simple. La VIOZ n'a pas réagi à une demande de la «SonntagsZeitung». Dans sa plainte pénale, l'organisation renvoie toutefois à une «déclaration de principe» consultable publiquement, selon laquelle elle s'engage, entre autres, «pour la démocratie et l'État de droit», «pour la paix», «contre la violence», «pour les droits de l'homme» et «pour l'égalité». La VIOZ serait loin d'être radicale et se serait engagée à respecter le «consensus social».

De l'argent venu du Qatar?
Une autre affirmation a provoqué le mécontentement des deux associations qui ont porté plainte: Saïda Keller-Messahli mentionne régulièrement que de l'argent provenant du Qatar a été versé à des mosquées et institutions suisses dans le but de promouvoir l'idéologie des Frères musulmans. Le livre «Qatar Papers» des journalistes Georges Malbrunot et Christian Chesnot, qui a fait sensation dans le monde entier en 2020, consacre un chapitre entier aux virements d'argent en Suisse. Il y est question de plusieurs millions de francs. Pour Saïda Keller-Messahli, il est donc clair que les mosquées et institutions concernées sont sous l'influence du Qatar. Or, pour les deux fédérations musulmanes, il s'agit là aussi d'une calomnie.

Saïda Keller-Messahli a déjà reçu une convocation du Ministère public. Pour l'éventuel procès, elle se montre, comme d'habitude, combative et aussi sûre de sa victoire: «Je n'ai rien dit que je ne puisse prouver.»



Peter Klaunzer/Keystone

Il y a deux ans, les femmes PLR déposaient leur initiative pour instaurer l'imposition individuelle. Ici, les conseillères nationales Simone de Montmollin (GE) (à g.) et Jacqueline de Quattro (VD).

Un nouveau crash guette l'imposition individuelle

FISCALITÉ Il reste dix jours aux forces politiques libérales et aux partis de gauche pour s'allier derrière le projet. Sans unité, le naufrage est programmé.

Objectif: serrer les rangs. Ce mardi, le groupe PLR se réunit à Berne pour savoir s'il fait de l'imposition individuelle - imposer individuellement chaque contribuable, peu importe son état civil - un objet stratégique. La décision n'a rien d'anodin. Lorsqu'un objet est désigné comme tel par les deux tiers du groupe, les statuts obligent l'éventuelle minorité à se rallier à la majorité lors du vote au parlement ou à s'abstenir. À moins d'un conflit de conscience. «Il est rare que le PLR dépose une initiative populaire, explique Damien Cottier (PLR/NE), président du groupe. Comme l'imposition individuelle est un combat central pour notre parti, les conditions seraient remplies pour en faire un objet stratégique. C'est le groupe qui aura le dernier mot.»

Si l'option est sur la table, c'est qu'une seule brebis galeuse pourrait précipiter tout le paquet à la poubelle lors du vote au Conseil national dans dix jours. Il faut dire que le projet a déjà senti le vent du boulet en commission: il est passé à treize voix contre douze.

Un serpent de mer

L'imposition individuelle est un serpent de mer de la politique fédérale. Voilà trente ans qu'il est débattu, mais que chaque tentative finit par sombrer. Un comble, alors que dans le même temps les forces politiques qui y sont favorables ont presque toujours été majoritaires au parlement. Actuellement PS, Verts, PLR et Vert'libéraux totalisent en effet cent deux voix au Conseil national, et vingt-quatre au Conseil des États. Unis, ces quatre partis n'auraient donc aucun problème à faire passer le projet. Mais la marge de manœuvre est faible: il suffit de deux voix discordantes dans la première chambre et d'une dans la seconde pour que tout s'effondre. Un scénario qui n'est pas exclu. Voyez plutôt.

Dans la foulée du vote serré en commission, le PLR a dégainé un communiqué où il accusait la gauche d'être la responsable de l'enlisement du dossier. «Nous verrons lorsque le sujet sera traité par les Chambres fédérales si le PS et les Verts prennent l'égalité au sérieux. Est-ce que la gauche soutiendra la revendication du PLR, l'imposition individuelle, qui n'a que trop tardé, ou s'opposera-t-elle une fois de plus à l'égalité des droits, tout en tenant des discours creux aux relents de lutte des classes?» Pour mieux appuyer le message, le président du PLR, Thierry Burkart, a même convoqué la presse quelques jours plus tard.

Pas de quoi faire peur à la gauche, pour qui le maillon faible dans cette histoire est… le PLR. En commission, aucun élu libéral-radical ne s'est proposé comme rapporteur du projet en vue des débats au parlement. Laisser à une Vert'libérale, Kathrin Bertschy (BE), et au coprésident du groupe PS, Samuel Bendahan (VD), le soin de défendre une initiative libérale-radicale serait la preuve que le parti n'y croit pas vraiment. «Pas du tout, rétorque Damien Cottier. Voir que d'autres partis sont prêts à s'engager pour notre texte montre au contraire qu'il dispose d'une large assise. Nous sommes heureux de les laisser montrer leur soutien, le nôtre étant évident.»

> «Il faudra voir comment le projet finit, quels seront les pertes fiscales et le coût pour la société.»
>
> Samuel Bendahan, conseiller national (PS/VD)

Changer de paradigme

Que PLR et gauche se tirent la bourre sur ce dossier n'est pas nouveau. Quand il s'agissait, en 2016, de critiquer l'initiative du PDC «Pour le couple et la famille - Non à la pénalisation du mariage», ils étaient tous du même avis. Mais quand il s'est agi d'aller de l'avant, les défections ont commencé à poindre.

Souvenez-vous. Les femmes PLR avaient été bien seules à partir à la chasse aux signatures pour faire aboutir leur initiative populaire. Lorsque le Conseil fédéral avait mis en consultation son projet pour appliquer l'imposition individuelle, Verts et socialistes l'avaient rejeté, en raison de pertes fiscales trop importantes, environ 1 milliard.

Le projet est-il cette fois encore mort-né? «Je ne l'espère pas, réagit Sophie Michaud Gigon (Verts/VD). Je fais partie de ceux - ou devrais-je dire de celles - à qui l'imposition individuelle tient vraiment à cœur. Nous devons certes faire attention aux pertes fiscales, mais aujourd'hui, il faut s'engager complètement pour changer de paradigme. La fiscalité doit sortir des schémas conservateurs et s'adapter à l'évolution de la société et à la volonté des couples mariés de faire carrière en tant que personne individuelle. À deux voix près, l'entier du groupe des Verts suivra.»

Pas de chèque en blanc

Samuel Bendahan met le PLR face à ses responsabilités: «Sur le fond, nous sommes pour l'imposition individuelle, mais nous refusons de signer un chèque en blanc. Il faudra voir comment le projet finit, quelles seront les pertes fiscales et, en fin de compte, le coût pour la société. Nous verrons si le PLR est capable de travailler à un compromis pour faire de ce projet une révision acceptable.»

Outre les hésitations de gauche, l'imposition individuelle a un autre problème. L'écrasante majorité des cantons n'en veut pas. Trop cher, trop compliqué à mettre en place, ils y voient une entorse au fédéralisme. Un scepticisme qu'on sent poindre chez certains PLR aussi. Or, on l'a dit, la marge de manœuvre est faible: deux voix au National, une aux États. Il ne faut pas compter sur un report de voix ailleurs. L'UDC est allergique au projet, et le Centre a sa propre initiative sur la fiscalité des époux à défendre.

Malgré les embûches, la sénatrice Johanna Gapany (PLR/FR), fer de lance de l'initiative en Suisse romande, reste convaincue des chances du projet. «L'imposition individuelle répond à une attente des citoyens. Elle élimine la pénalisation du second revenu dans un ménage et encourage ainsi les deux parents à travailler.» Et de rappeler que si le parlement traîne des pieds, il reste toujours le peuple. «Je suis sûr qu'on peut gagner.»

FLORENT QUIQUEREZ

Quand l'hôpital n… prothèse de geno…

MÉDECINE Une évaluation de SantéSuisse montre que des établissements pratiquent très rarement certaines interventions. Cela pose des problèmes et alimente le débat politique.

ROLAND GAMP, OLIVER ZIHLMANN

Thierry Carrel tient à sa voiture. «Une BMW qui a déjà parcouru plus de 200'000 kilomètres», affirme le célèbre chirurgien cardiaque. Chaque printemps, il change ses pneus dans un grand garage qui répare de nombreux véhicules. Une intervention de routine. Le médecin raconte cette anecdote pour une bonne raison. «C'est en forgeant qu'on devient forgeron, souligne-t-il. Ça ne vaut pas seulement pour les mécaniciens automobiles, mais aussi et surtout pour les médecins.»

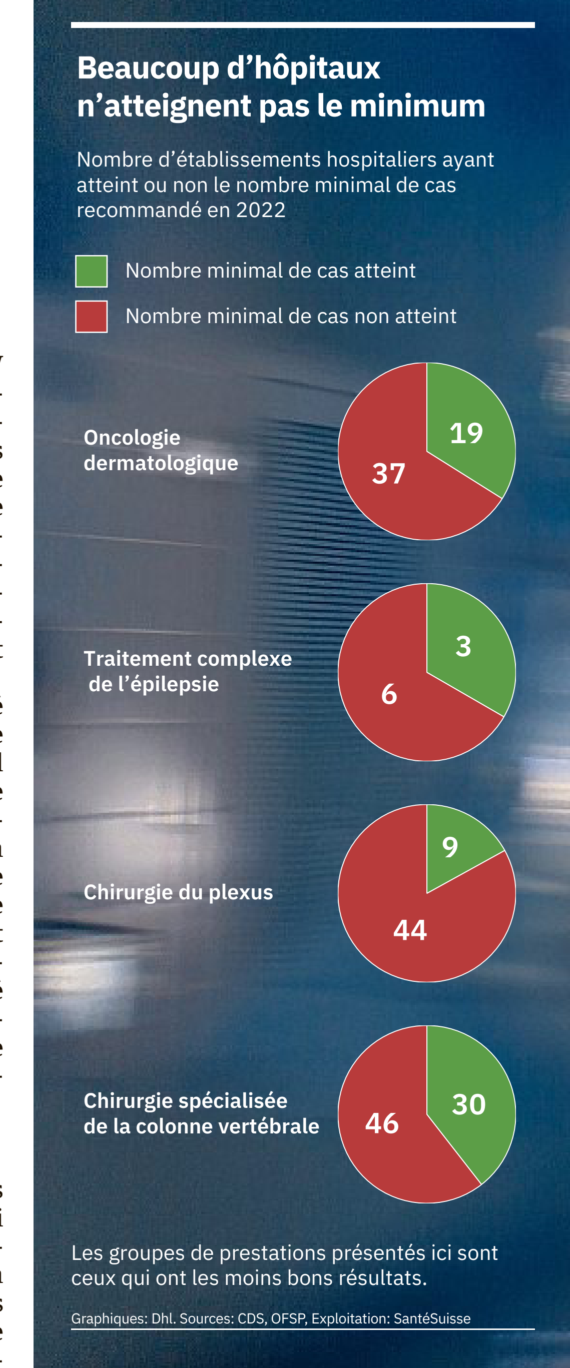
Le professeur le sait bien, il a dirigé pendant plus de vingt ans la clinique de chirurgie cardiovasculaire de l'Hôpital de l'Île, à Berne, et a participé à plus de 10'000 interventions. «Avec plus de pratique, et donc d'expérience, un chirurgien réagit beaucoup mieux quand quelque chose d'anormal se produit pendant une opération. Il identifie plus rapidement les problèmes et connaît mieux les procédures. De cette manière, la probabilité qu'il trouve la meilleure des solutions augmente.» Au bout du compte, cette routine profite aux patientes et aux patients, soutient le spécialiste.

Nombres minimaux de cas

Son constat est largement étayé par des études internationales. Les médecins qui opèrent plus souvent fournissent de meilleurs résultats. Pour cette raison, le Canton de Zurich a introduit, il y a quelques années déjà, des nombres minimaux de cas que les hôpitaux doivent respecter pour différentes interventions. La Conférence suisse des directrices et directeurs de la santé (CDS) recommande désormais ce système sur l'ensemble du territoire.

Pourtant, si l'on jauge les hôpitaux de tout le pays à l'aune de ces chiffres, de nombreuses cliniques n'atteignent pas les valeurs recommandées. C'est ce que montre une nouvelle évaluation de SantéSuisse. La faîtière des caisses maladie a analysé, à l'aide de données de la Confédération, combien de fois tel ou tel établissement a réalisé certaines prestations stationnaires. Elle a comparé cette statistique avec les nombres minimaux de cas préconisés à Zurich. Les résultats sont stupéfiants.

Au total, 21 prestations ont été examinées. Il en ressort que, pour certaines opérations, moins de la moitié des hôpitaux ont atteint le nombre minimal de cas recommandé. Ainsi, 76 établissements ont réalisé une chirurgie spécialisée de la colonne vertébrale. Mais seuls 30 d'entre eux ont passé le plancher prévu pour ce cas, soit 39% du total.



Le pourcentage est également insuffisant pour le cancer de la peau (34%) ou les traitements complexes de l'épilepsie (33%). La situation est dramatique en ce qui concerne la chirurgie du plexus, utilisée en cas de lésions nerveuses graves. Seuls neuf prestataires sur 53 ont rempli l'objectif.

Ces résultats inquiètent Verena Nold. «Si l'on veut la meilleure qualité possible, il faut miser sur les hôpitaux qui ont acquis beaucoup d'expérience», déclare la directrice de SantéSuisse. Elle condamne le fait que même les petits établissements proposent une large palette d'interventions au lieu de se spécialiser. «C'est ainsi que, dans toute la Suisse, nous nous dispersons. La qualité en pâtit et les coûts augmentent.»

En effet, certains petits établissements ne pratiquent que très rarement certains traitements. À Locarno, la Clinica Santa Chiara, par exemple, propose des prestations dans cinq catégories analysées, sans atteindre le nombre minimal de cas dans aucune d'elles.

Un ancien officier de la I…

JUSTICE L'ancien président de l'association controversée qui encadrait la course de ski-alpinisme a bel et bien diffamé le lanceur d'alerte, a tranché le Tribunal fédéral.

C'est la fin d'un des volets de l'affaire qui secoue la Patrouille des Glaciers depuis maintenant trois ans. L'ancien président de l'Association de soutien, de gestion et de promotion de la Patrouille des Glaciers (ASPDG), par ailleurs syndic d'une commune vaudoise, a vu sa condamnation pour diffamation être récemment confirmée par le Tribunal fédéral. L'homme s'en était pris au lanceur d'alerte de cette vaste histoire, par ailleurs ancien chef de service de l'enseignement valaisan, Jean-Marie Cleusix.

Rappel des faits: cette association s'est retrouvée au cœur du scandale en raison des revenus mirobolants, plusieurs millions de francs au total, que les membres du comité se versaient alors qu'elle n'avait comme mission que «l'emballage» de la course de ski-alpinisme. Laquelle est organisée par l'armée, donc financée par les deniers publics. L'affaire

ne pose qu'une seule ou par an


Shutterstock

Même situation à l'Hôpital de Haute-Engadine, qui ne franchit pas la valeur de référence dans quatre catégories sur quatre. Les écarts sont parfois importants. Pour les prothèses du genou de première intention, il faudrait au moins 50 interventions par an. En Haute-Engadine, il n'y en a eu qu'une seule en 2022. De plus, l'hôpital n'a traité qu'une tumeur gynécologique, au lieu des 20 escomptées.

Interrogée, Susanne Stallkamp, CEO de la Fondation des services de santé de Haute-Engadine, souligne que «l'Hôpital de Haute-Engadine garantit des soins médicaux de base de haute qualité dans la région et dans les vallées du sud des Grisons». Elle évoque les défis particuliers en matière de sécurité des soins, en raison de la situation topographique et du nombre d'habitants de la région (20'000). «Les minima, aussi exacts et essentiels soient-ils en tant que valeurs de mesure et indicateurs qualitatifs dans les pôles urbains, donnent souvent une image incomplète en périphérie.»

> **«Si l'on veut la meilleure qualité possible, il faut miser sur les hôpitaux qui ont acquis beaucoup d'expérience.»**
>
> Verena Nold, directrice de Santé Suisse

La Clinica Santa Chiara, quant à elle, a été rachetée par le Moncucco Hospital Group en janvier 2023. Cela a permis de renforcer les différents sites, en concentrant les prestations médicales, explique son directeur, Christian Camponovo. Il souligne que la clinique a toujours respecté les directives cantonales, même par le passé.

Les données montrent que certains petits hôpitaux régionaux ont du mal à atteindre un grand nombre d'interventions. L'expérience semble se concentrer dans les grands centres de santé spécialisés. En oncologie dermatologique, quinze sites n'ont effectué qu'un seul traitement. Dans le même temps, l'Hôpital universitaire de Zurich en a fait 287. La situation est similaire pour la chirurgie spécialisée de la colonne vertébrale et pour la chirurgie du plexus, déjà mentionnée.

D'un point de vue politique, ces conclusions sont explosives. Au parlement fédéral, plusieurs interventions sont en suspens. Elles demandent une planification hospitalière suprarégionale ou des «soins de meilleure qualité et plus efficaces».

En mai, le conseiller national Patrick Hässig (PVL/ZH) a déposé une motion pour qu'à côté des cantons la Confédération se charge désormais également de la planification hospitalière. «Certaines prestations ne seraient dès lors plus proposées que sur quelques sites, ce qui réduirait les coûts tout en améliorant la qualité», écrit-il dans sa proposition. Le Conseil fédéral a toutefois recommandé le rejet de cette motion il y a dix jours. Il voit certes un «potentiel d'optimisation» dans la coordination de la planification hospitalière, mais ne veut pas s'immiscer dans les compétences des cantons.

«Trop confortable?»

Faut-il en fin de compte moins d'hôpitaux en Suisse, pour augmenter le nombre de cas et permettre aux médecins d'acquérir l'expertise nécessaire? «Un nombre de cas plus élevé ne conduit pas nécessairement à lui seul à de meilleurs résultats, car de multiples autres facteurs entrent en ligne de compte dans la qualité des traitements», souligne Anne-Geneviève Bütikofer.

La directrice de H+, l'association des hôpitaux de Suisse, met par conséquent en garde contre une politisation des données. «La qualité et l'accès à des soins d'urgence et hospitaliers de base sur l'ensemble du territoire ne doivent pas être compromis par l'application de nombres minimaux de cas.» H+ souhaite toutefois également discuter la question de l'avenir des soins hospitaliers.

Certains hôpitaux estiment qu'il est nécessaire d'agir. «Nous ne pouvons que constater que le paysage hospitalier suisse est en crise et qu'une concentration des prestations serait judicieuse pour réduire les coûts», relève Susanne Stallkamp, CEO de la Fondation des services de santé de Haute-Engadine. Pour cette raison, l'orientation stratégique de son établissement est maintenant examinée en détail. «Nous n'évaluons pas seulement une adaptation de l'offre des prestations, mais aussi une fusion avec l'Hôpital cantonal des Grisons.»

Pourtant, lorsqu'une clinique veut réduire elle-même son offre médicale, elle se heurte en général immédiatement à de la résistance. Et les cantons ne peuvent guère résoudre la crise à eux seuls. Thierry Carrel en appelle plutôt, notamment, à la responsabilité des patientes et des patients. «Je suis souvent étonné qu'ils choisissent un hôpital dans lequel l'intervention dont ils ont besoin n'est presque jamais pratiquée», relève le chirurgien cardiaque.

«La situation est-elle trop confortable? On ne veut pas faire de kilomètres? Se laisse-t-on parfois éblouir par son médecin, qui donne l'impression d'être compétent?» Or, souvent, les connaissances font défaut. Le cardiologue donne un conseil: «Il faut faire soi-même des recherches sur le nombre de cas sur les sites web des hôpitaux et prendre en compte le fait que les informations ne sont pas toujours validées. Cela devrait être contrôlé de manière beaucoup plus stricte, avec plus de transparence, comme un label de qualité.»

En Suisse romande aussi

La problématique concerne aussi de nombreux hôpitaux en Suisse romande. À Genève, les directrices des cliniques Hirslanden des Grangettes, Véronique Lambert, et La Colline, Sophie Creffield, ont accepté de répondre à quelques questions.

Elles rappellent que l'État attribue aux cliniques privées des mandats dans certaines spécialités, en fonction de plusieurs critères. Outre les nombres minimaux de cas (NMC), il est ainsi tenu compte du niveau de formation et de la disponibilité des médecins spécialistes, de l'organisation interne, de la présence d'un service d'urgences ou de soins intensifs. «Atteindre les NMC ou obtenir des mandats dans toutes les spécialités n'est pas un objectif en soi pour nos cliniques, c'est avant tout l'excellence et la sécurité que nous visons», soulignent les deux directrices. Elles ajoutent que la tendance à la concentration des domaines ultraspécialisés existe déjà.

Depuis janvier 2024, une convention lie notamment les deux cliniques aux HUG pour la neurochirurgie. De l'autre côté, Hirslanden Clinique La Colline a par exemple développé son expertise en médecine du sport, traumatologie, chirurgie orthopédique et chirurgie de la main. Nos interlocutrices soulignent toutefois qu'«il s'agit aussi de respecter le choix éclairé de la patiente ou du patient qui ne souhaiterait pas être transféré, ainsi que les cas urgents pour lesquels changer d'établissement pourrait se révéler délétère».

D'autres établissements avancent plusieurs réserves. Le groupe Swiss Medical Network note que les cliniques de Genolier et de Montchoisi (VD) ne sont inscrites sur les listes hospitalières que depuis le début de cette année. Elles n'ont donc pas pu profiter auparavant de l'assurance de base pour augmenter leur masse critique et le nombre de cas minimum.

Pour l'Hôpital de Moutier, qui fait partie du même groupe, SMN relève que le Canton de Berne fixe son propre nombre de cas minimum. «Nous répondons à ces critères. Si nous ne les respections pas, nous perdrions le mandat.» CZU

Une analyse conservatrice

Sur plus de 2500 pages, les statistiques de l'Office fédéral de la santé publique indiquent avec précision quel service de soins aigus effectue quelle intervention stationnaire et à quelle fréquence. L'édition actuelle concerne 2022. SantéSuisse a comparé ces chiffres avec le seuil de cas que le Canton de Zurich impose actuellement pour certaines opérations. Au total, 21 prestations médicales ont été analysées. SantéSuisse n'a pris en compte que les hôpitaux qui ont enregistré au moins une intervention dans la catégorie concernée. Les calculs sont plutôt conservateurs, d'autant plus que, s'agissant des groupes hospitaliers, le nombre de cas des différents sites a été additionné. De ce fait, «le nombre d'hôpitaux qui n'atteignent pas le minimum de cas est plutôt sous-estimé», explique-t-on chez SantéSuisse. La Direction de la santé zurichoise fait une objection, en relevant que des cas d'urgence peuvent également être pris en compte dans les statistiques. SantéSuisse estime toutefois qu'il s'agit d'une exception pour les interventions choisies.

Patrouille des Glaciers est définitivement condamné

fait en ce moment l'objet d'une enquête de police mandatée par le Ministère public valaisan, ainsi que le révélait «Le Matin Dimanche» ce printemps.

Fausses accusations

Lorsque l'affaire a été révélée publiquement, l'ancien président s'est attaqué à Jean-Marie Cleusix, membre de l'association, qui avait d'abord dénoncé à l'interne les manquements. Il avait également ciblé l'ancien commandant de l'épreuve, le Fribourgeois Daniel Jolliet, qui avait, lui aussi, mis le doigt sur des agissements problématiques de l'association. Alors qu'il était parvenu à un accord judiciaire avec ce dernier en échange du retrait de la plainte, cela n'a pas été possible avec Jean-Marie Cleusix.

> **Depuis le début de l'année, l'ex-officier en est à son troisième échec devant le Tribunal fédéral pour des procédures en lien avec cette affaire.**

Dans les faits, alors que le sujet faisait les gros titres depuis quelques semaines, il avait utilisé, début 2021, une fausse adresse e-mail au nom de Jean-Marie Cleusix et envoyé un mail à tous ses collègues du collège de Saint-Maurice, accusant faussement l'enseignant d'avoir violé les obligations de quarantaine liées à la pandémie de Covid au retour d'un voyage effectué six mois plus tôt.

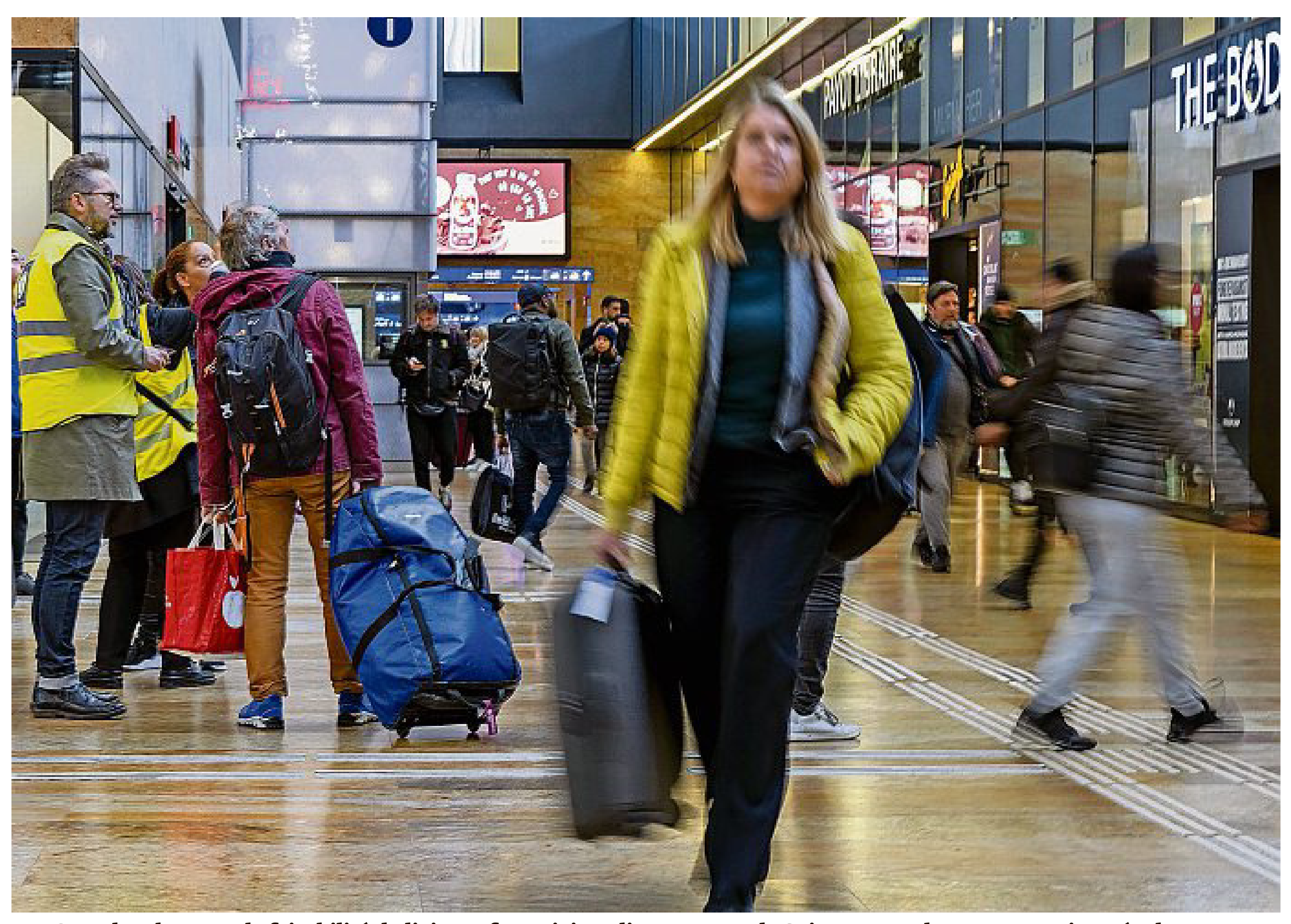
Condamné par le Tribunal de la Broye puis par la Cour d'appel vaudoise ce printemps, il a vu son recours au Tribunal fédéral rejeté le 8 août dernier. Sa condamnation à dix jours-amendes avec sursis de deux ans pour diffamation est confirmée ainsi que la prise en charge de plusieurs milliers de francs de frais d'avocats et de procédures.

Trois échecs devant le TF

Depuis le début de l'année, l'ex-officier en est à son troisième échec devant le Tribunal fédéral pour des procédures en lien avec cette affaire. Au printemps, alors qu'il accusait à son tour l'ancien commandant de l'épreuve d'atteinte à l'honneur à son encontre, aucune des cours successives n'est entrée en matière.

Juste avant cela, la Haute Cour confirmait définitivement son licenciement par l'armée, renvoi qui avait été décidé en raison notamment des revenus qu'il touchait auprès de l'ASPDG - près de 170'000 francs entre 2015 et 2020 - et des conflits d'intérêts que cela pouvait générer.

Ces montants n'avaient d'ailleurs pas été suffisamment déclarés à son précédent employeur. Avec ces jugements, c'est un entrelacs de procédures qui se referme, en attendant d'éventuelles décisions sur le fond du dossier. JULIEN WICKY



Les CFF planchent sur la faisabilité de liaisons ferroviaires directes entre la Suisse et Londres. Les premiers résultats sont attendus avant la fin de l'année. *Martial Trezzini/Keystone*

De Genève à Londres en moins de six heures de train, c'est pour bientôt?

CFF Le conseiller aux États Pascal Broulis interpelle le Conseil fédéral ce lundi sur les liaisons ferroviaires avec l'Angleterre. Lequel a déjà donné quelques réponses intéressantes.

ARTHUR GROSJEAN
DELPHINE GASCHE
arthur.grosjean @lematindimanche.ch
delphine.gasche @lematindimanche.ch

La Suisse est très bien connectée à Paris par le train grâce aux TGV. Les liaisons sont nombreuses, le voyage rapide. Mais quand on regarde les liaisons avec d'autres grandes villes internationales, c'est plutôt laborieux. Il faut changer de train pour se rendre à Barcelone et la liaison directe avec Milan souffre de retards chroniques.

Mais c'est une autre destination qui fera l'objet de discussions ce lundi à Berne: une liaison ferroviaire directe entre la Suisse et Londres. Le conseiller aux États vaudois Pascal Broulis y interpellera le Conseil fédéral pour savoir combien coûterait un Lausanne-Londres en passant par Genève. Il veut savoir aussi si la Confédération serait prête à mettre la main à la poche pour financer des infrastructures à l'étranger, comme elle l'a fait pour le TGV en modernisant la ligne du Haut-Bugey.

Le Conseil fédéral a déjà livré quelques réponses à la fin du mois d'août. Il relève d'abord qu'une telle liaison nécessite des travaux. Il faut adapter les gares pour y installer des zones de contrôles de passeports et d'embarquement. La Grande-Bretagne ne fait en effet pas partie de l'espace Schengen et on ne peut se contenter de son seul terminal de sécurité pour le contrôle des passagers.

Le Conseil fédéral ajoute ensuite que les trois têtes de lignes envisagées en Suisse pour une telle liaison sont Genève, Bâle et Zurich. «À Genève et à Bâle, les importants travaux prévus dans les prochaines années complexifient la réalisation des installations nécessaires à une liaison entre la Suisse et le Royaume-Uni. La priorité dans ces deux gares est de ne pas entraver ni retarder les travaux prévus.» Et Lausanne? Elle serait reliée à Londres via Genève.

Le problème du matériel roulant

Qu'en est-il du matériel roulant? Le Conseil fédéral relève que les seuls trains autorisés à circuler dans le tunnel sous la manche sont pour l'heure ceux de l'Eurostar. Et ces trains «ne sont pas homologués ni équipés pour une circulation sur l'infrastructure ferroviaire suisse au-delà de Genève ou Bâle CFF» en raison d'un courant de traction différent.

Passons maintenant au côté financier. Le Conseil fédéral, malgré ses difficultés chroniques à boucler son budget, se dit prêt à ouvrir les cordons de la bourse pour financer les nouvelles installations de sécurité dans les gares. Mais il ne voit pas de besoin de financement d'infrastructures à l'étranger. Et pas question de subventionner à long terme les nouvelles lignes vers Londres.

Plus de 2 millions de passagers aériens

Au fait, y a-t-il un marché intéressant pour le rail pour cette liaison Suisse-Londres? Les CFF en sont convaincus. Leur porte-parole Frédéric Revaz note que Londres est la destination aérienne la plus demandée au départ de la Suisse, avec plus de 2 millions de passagers aériens, sans compter les passagers en transfert.


Florian Cella

«Quels seraient les coûts prévisibles d'une liaison ferroviaire directe entre Lausanne et Londres via Genève?»

Pascal Broulis, demande le conseiller aux États au Conseil fédéral

Très bien, mais l'avion est quand même nettement plus rapide. Un vol Cointrin-Gatwick dure moins de deux heures. Bien sûr, c'est compter sans le temps qu'il faut pour se rendre à l'avance à l'aéroport, passer les contrôles et prendre un train pour rejoindre le centre de la capitale britannique.

Un train direct vers la Grande-Bretagne peut aller plus vite qu'on ne croit. «Des temps de parcours inférieurs à six heures entre Genève et Londres sont en principe envisageables», affirme Frédéric Revaz. En prime, il souligne que ce transport offre un grand potentiel d'économies d'émissions de CO_2.

Ce qu'étudient les CFF

Bon, alors, c'est pour quand tout ça? Là, les CFF ne veulent pas s'avancer. Ils sont justement en train de plancher sur ces liaisons directes. Ils étudient depuis quelles gares, dans quelles conditions et dans quels délais elles pourraient se réaliser. Ils passent en revue les questions de marché, de formalités, de coûts, de matériel roulant, de logistique, de personnel, etc., et promettent de livrer les premiers résultats de leur étude avant la fin de l'année.

Du côté de l'exploitant Eurostar, à qui nous avons posé une série de questions, on comprend assez vite que les liaisons directes Suisse-Londres représentent de la musique d'avenir. «À l'heure actuelle, nous nous concentrons sur le renforcement de nos routes principales, notamment nos routes néerlandaises et allemandes, sur lesquelles nous savons que nous avons les prévisions de croissance les plus importantes», déclare la porte-parole Juliette Clement.

Mais peut-être que le débat de ce lundi à la Chambre du Conseil des États nous en apprendra plus sur l'avancement du dossier. Au Conseil fédéral, c'est Albert Rösti qui est à la manœuvre.

Les travaux de dynamitage sont terminés

VALLÉE DE SAAS Les imposants blocs de roche qui bloquaient la vallée de Saas, en Valais, ont été détruits samedi. Un nouveau pont aérien est prévu lundi pour ramener le reste des touristes.

Le dynamitage des gros blocs de roche qui bloquaient la vallée de Saas (VS) après les récentes intempéries a été achevé samedi. Un vol d'observation, effectué vendredi, avait permis de constater que de nombreux rochers continuaient de menacer la route principale Viège-Saas Fee. Une entreprise spécialisée avait alors été mandatée pour procéder au minage des blocs samedi, dont certains atteignaient une taille de 100 m³.

Au total, 550 personnes ont été évacuées dans la journée de samedi par hélicoptère de Saas Fee à Stalden.

Il n'y aura pas de vol dimanche, mais un nouveau pont aérien est prévu lundi. Celui-ci a été mis en place vendredi pour les quelque 2200 touristes bloqués à Saas Fee et dans les environs suite au glissement de terrain survenu dans la nuit de mercredi à jeudi.

Samedi matin, Air Zermatt a transporté 320 personnes supplémentaires de Saas Fee à Stalden, a indiqué dans l'après-midi l'État-major régional de conduite. Vendredi, 250 personnes avaient déjà été évacuées par hélicoptère.

Demande couverte

Quelque 230 personnes supplémentaires ont été héliportées vers Stalden samedi après-midi jusqu'à 18h. «Toutes les personnes qui ont attendu pour un vol ont pu être transportées», a indiqué à Keystone-ATS Simon Bumann, porte-parole de l'État-major régional de conduite. Samedi, le temps d'attente était de quatre heures.

Un prochain pont aérien pouvant transporter jusqu'à 300 personnes sera mis en place lundi entre 8h et midi, précise M. Bumann. Il s'attend toutefois à ce que la demande pour redescendre dans la vallée soit plus faible. En revanche, les personnes qui ont une raison de monter à Saas Fee pourront être héliportées. Un vol dure quelques minutes et coûte 140 francs par personne.

Les pilotes ont été en service toute la journée samedi, certains depuis jeudi déjà. C'est pourquoi il n'y aura pas de pont aérien dimanche, mais seulement le service régulier.

Des badauds gênants

L'état-major ne peut pas se prononcer précisément sur la réouverture de la route cantonale. L'équipe de construction travaille d'arrache-pied à la remise en état. La vallée devrait rester fermée au moins jusqu'au début de la semaine prochaine, selon les dernières informations.

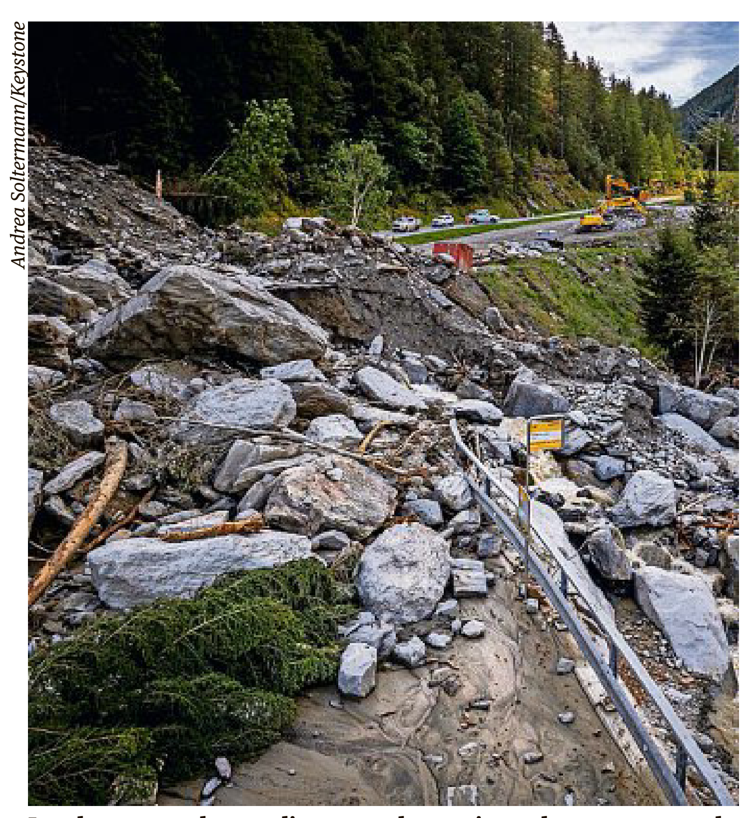
«Une entreprise spécialisée a été mandatée pour procéder au minage des blocs samedi, dont certains atteignaient une taille de 100 m³.»

Des badauds et des personnes impatientes de quitter la vallée à pied ont entravé samedi les travaux de dynamitage, ajoute l'état-major. Il est dangereux de se trouver dans la zone du chantier et la remise en état de la route s'en trouve retardée, soulignent les autorités.

Dégâts limités dans la vallée

La route entre Saas Grund et Saas Almagell a pour sa part déjà été rouverte. Les prévisions météo pour le week-end étant favorables.

Compte tenu de l'ampleur des précipitations - jusqu'à 100 litres de pluie par mètre carré en vingt-quatre heures -, les dégâts dans la vallée sont limités. Aucun bâtiment n'a été détruit. Les spécialistes haut-valaisans avaient pris des mesures préventives autour des cours d'eau, au vu notamment des enseignements tirés lors des dernières intempéries fin juin. ATS


Andrea Soltermann/Keystone

Les dommages dus au glissement de terrain sur la route cantonale et le Bodenbrücke dans la vallée de Saas sont importants.


David, un passionné de badminton, savoure son retour sur le court improvisé du Collège des Bergières, à Lausanne.


«Je suis assez timide, donc ça me permet de sortir de ma zone confort et de rencontrer des gens.»

David, sportif en chaise roulante

«Le sport me permet de sortir de ma zone de confort»

PARA-AMATEURS

Ces deux dernières semaines, les Jeux paralympiques ont attiré tous les regards. Mais le sport handicap est aussi amateur. Reportage dans un club lausannois.

TEXTES: NINA DEVAUX
nina.devaux@lematindimanche.ch
PHOTOS: YVAIN GENEVAY

À 18 heures au Collège des Bergières, à Lausanne, les élèves ont quitté les locaux depuis bien longtemps. Mais dans le bâtiment des sports on entend encore les chaussures crisser sur le parquet en polyuréthane.

Ce jeudi, c'est badminton et unihockey pour les sportifs de l'Association Fair Play. Depuis trente-cinq ans, cette organisation sportive lausannoise permet à ses 450 membres en situation de handicap de se dépenser au quotidien.

Des locaux pas toujours adaptés

«Lundi c'est danse, mardi piscine, mercredi course à pied, jeudi badminton et vendredi repos», annonce le premier arrivé, vêtu de son T-shirt Fair Play turquoise. «C'est déjà beaucoup», estime ce sportif assidu. Un bonjour s'adresse à lui depuis la cage d'escalier. C'est Nicolas Millet, le moniteur de badminton, qui fait son entrée dans le hall carrelé surplombant la salle de sport.

Aujourd'hui, c'est la reprise pour l'association. «En été, il n'y a pas de cours parce que la plupart de nos sportifs sont scolarisés, ou alors ils travaillent. C'est pour ça que les cours ont lieu le soir», explique Christian Juriens, responsable technique de Fair Play. Il occupe ce soir la salle de sport voisine de celle du badminton, où se déroule un cours d'unihockey.

De ce côté du mur de briques, les raquettes sont déjà dégainées et le filet déployé dans la petite salle. Trop petite? «Cet espace n'est pas du tout adapté au bad, constate Nicolas. On aimerait bien jouer au



centre de Malley, mais il n'y a pas d'accès pour les fauteuils roulants et l'ascenseur est en panne pour le moment.» Un exemple parmi tant d'autres auxquels sont confrontées les personnes handicapées.

L'association occupe principalement les salles de sport des écoles de la région. Elle collabore aussi avec des clubs de sport. «Ça, c'est un peu l'avenir pour nous, parce que les salles disponibles sont saturées», développe Christian, à qui incombe la tâche de dégoter des salles libres.

Le sport pour vaincre sa timidité

Au cours de Nicolas, il y a habituellement trois sportifs en chaise roulante sur la douzaine de personnes inscrites qui présentent d'autres handicaps. Ce jeudi, David est le seul joueur en fauteuil présent. Ce jeune homme de 24 ans a un sacré coup de volant. Et pour cause: le sport fait partie de sa vie depuis l'enfance. Et il nourrit un amour tout particulier pour le badminton, qu'il a découvert pendant sa scolarité.

David se souvient de ses années de secondaires au collège lausannois de Coteau-Fleuri. Alors que dans les écoles l'inclusion


«Ça passe bien avant le résultat. Le sport a une place prépondérante dans la question de l'inclusion.»

Christian Juriens, responsable technique de l'association Fair Play

des personnes en situation de handicap au sein des cours de sport n'était pas monnaie courante, un professeur a fait bouger les choses. «Il avait apporté des fauteuils roulants aux autres élèves, pour que nous jouions tous sur un plan d'égalité, raconte-t-il. Grâce à lui, j'ai découvert cette passion pour le badminton.»

À la recherche de challenge sportif, David se sent à sa place dans ce club, lui qui s'entraînait à l'époque avec des personnes qui présentaient un handicap plus lourd. «C'était un peu lent pour moi.» Seul sportif en chaise roulante de l'équipe présente, il a dominé le tournoi du soir, restant régulièrement en tête de classement aux côtés de Nicolas, son moniteur.

En dehors de son activité sportive, David suit une formation de magnétiseur, mais ne peut pas travailler, car l'AI l'a déclaré inapte. «Ils m'ont mis des bâtons dans les roues, si l'on peut dire», plaisante-t-il. Alors le sport offre une échappatoire à ce sportif plein d'autodérision. «Je suis assez timide, donc ça me permet de sortir de ma zone confort et de rencontrer des gens.»

La bienveillance avant la compétition

Et les sportifs ne chôment pas. Pas moins de neuf manches s'enchaînent au rythme de la playlist de Nicolas. «Dès que la musique commence, on démarre», lance-t-il. Durant une heure et demie, les volants virevoltent au son déjanté de Philippe Katerine ou sur le rap d'IAM. Dans l'équipe, il n'y a pas de mauvais perdants, et chaque jeu se clôt par un check amical échangé par-dessus le filet.

Pour Christian, la bienveillance est une priorité. «Ça passe bien avant le résultat. Le sport a une place prépondérante dans la question de l'inclusion.» Ce policier de profession insiste: «C'est le sport qui s'adapte au public et pas l'inverse.» Si certains sportifs en situation de handicap se sont intégrés dans des clubs ordinaires, ce n'est pas le cas de tous. «Certains sont revenus parce que c'était trop compétitif.»

Christian emmène néanmoins ses équipes jusqu'aux Special Olympics. À l'instar des Jeux paralympiques, ils ont une portée internationale, mais accueillent les personnes en situation de handicap mental. Ces dernières représentent environ 80% des sportifs entraînés par Christian et les autres moniteurs. «Mais ici on ouvre la porte à tous.»

Besoin de bénévoles

Pour encadrer ses membres, l'association lausannoise a besoin de beaucoup de bénévoles. «Selon l'âge et l'autonomie des sportifs, il y a besoin de plus ou moins d'encadrement», explique Christian. Parfois, la structure va chercher du renfort du côté de l'UNIL pour trouver des assistants en plus des moniteurs. «Mais ce sont souvent des étudiants, qui ne sont pas disponibles longtemps.»

«Or les sportifs aiment avoir des habitudes et il est important d'instaurer un climat de confiance. Certains, je les connais depuis quinze ans. Et en quinze ans on s'attache. «Ils ont un degré d'assiduité et de sincérité bien au-delà de la normale. Les mercis qu'ils nous offrent, on ne les voit pas ailleurs. Quand on a compris ça, impossible d'arrêter.»



Pour David, les cours de sport de l'Association Fair Play sont un lieu de rencontre essentiel. À chaque fin de match, les sportifs de Fair Play saluent leur adversaire (à dr.).

Le Matin Dimanche
Dimanche 8 septembre 2024

Kamala Harris-Donald Trump, le débat de tous les enjeux

ÉTATS-UNIS Les deux candidats à l'élection présidentielle s'affronteront pour la première fois mardi à la télévision. Leur performance sera déterminante, car le scrutin de novembre s'annonce très serré.

THÉOPHILE SIMON
theophile.simon@lematindimanche.ch




Plus de 50 millions d'Américains devraient regarder le débat qui opposera les deux candidats mardi sur la chaîne ABC. *Photos: Getty Images - AP/Alex Brandon*

Ce pourrait être le point d'orgue d'une campagne déjà riche en rebondissements. Après avoir précipité la chute de Joe Biden lors du débat de juin, Donald Trump se retrouvera mardi face à Kamala Harris en direct de Philadelphie. Plus de 50 millions d'Américains devraient regarder l'émission, qui doit durer environ nonante minutes et se déroulera sans public. C'est, à ce stade, le seul débat présidentiel prévu avant l'élection. Passage en revue des enjeux.

L'importance de la préparation

Donald Trump, qui aime affubler ses adversaires de sobriquets dégradants, peine à trouver son angle d'attaque contre Kamala Harris. Aura-t-il trouvé la martingale d'ici au débat? «Trump galvanise ses troupes en leur assurant qu'il n'a pas besoin de se préparer. Il est vrai qu'il est une bête de scène et qu'il peut compter sur une excellente repartie. Beaucoup de ses conseillers s'activent néanmoins en coulisses», raconte Jean-Eric Branaa, spécialiste des États-Unis et maître de conférences à l'Université Paris Panthéon-Assas. Trump aurait ainsi répété le débat avec le célèbre journaliste Tucker Carlson et Tulsi Gabbard, une ancienne élue d'Hawaï au profil proche de Kamala Harris.

Cette dernière devrait, elle, miser sur le fond. Selon son entourage, l'un de ses principaux objectifs lors du débat sera d'éviter de se laisser entraîner dans les attaques personnelles de Donald Trump et de se concentrer sur la façon dont son programme aiderait les gens ordinaires. «Les électeurs la jugeront essentiellement sur sa compétence, car elle n'a pas encore exercé la fonction suprême. Il lui faudra rester calme, citer des chiffres et des exemples», estime Jean-Eric Branaa.

Deux écueils attendent cependant Kamala Harris: selon les règles du débat, les notes seront interdites et les micros resteront fermés lorsque le candidat n'aura pas la parole. «Les micros éteints sont à l'avantage de Trump. Cela va le faire paraître plus en contrôle de lui-même», pronostique Jean-Eric Branaa. L'entourage de Kamala Harris a bien identifié le danger. Il y a quelques jours, l'équipe de campagne démocrate a fait pression sur ABC, la chaîne organisatrice du débat, pour obtenir que les micros restent ouverts, arguant que Donald Trump serait ainsi «protégé des échanges directs» avec Kamala Harris. Les Démocrates ont fini par jeter l'éponge.

Inverser les sondages

Jusqu'à l'abandon de Joe Biden, le 21 juillet, Donald Trump caracolait en tête des sondages. Mais l'irruption de Kamala Harris a rebattu les cartes: la Démocrate mène désormais de trois points au niveau national, a pris l'avantage dans trois «Swing States» (Wisconsin, Michigan, Pennsylvanie) et fait jeu égal avec l'ancien président dans quatre autres (Nevada, Caroline du Nord, Arizona et Géorgie). Si ces chiffres se confirmaient, Kamala Harris remportera le collège électoral le 5 novembre prochain.

Pour Donald Trump, redoutable débatteur, le duel de mardi représente donc l'une des dernières fenêtres de tir pour inverser cette mauvaise tendance. Jean-Eric Branaa estime que l'histoire donne à l'ancien président des raisons d'espérer. «Un débat peut renverser une dynamique. Kennedy l'a montré en 1960 face à Nixon. Reagan l'a montré en 1984 face à Mondale, énumère l'expert. Par une petite phrase, une posture, une impression, le public peut être emporté. Il y a dans l'audience 10 à 15% d'indécis qui détermineront les résultats des Swing States. Ceux-là seront réceptifs à une performance ou une contre-performance de l'un des candidats.»



«Par une petite phrase, une posture, une impression, le public peut être emporté. Il y a dans l'audience 10 à 15% d'indécis.»

Jean-Eric Branaa, spécialiste des États-Unis

Fixer le thème de campagne

Le gigantesque audimat du débat offre une occasion unique de marquer les esprits avec des slogans et d'imprimer un thème de campagne. En 2008, Barack Obama promettait d'effacer les barrières raciales. En 2016, Donald Trump avait imposé son «Make America Great Again». En 2020, Joe Biden promettait aux électeurs de les protéger contre le Covid et les dérives illibérales du camp adverse.

Au cours du débat de mardi, Kamala Harris devrait tenter d'occuper le terrain sociétal, en particulier la question de l'avortement. «Son grand thème, c'est la liberté: liberté de vote, d'être qui l'on veut, de disposer de son corps, de choisir son mode de vie», décrypte Jean-Eric Branaa. Cela suffira-t-il, étant donné que l'économie constitue la principale préoccupation des Américains? La publication du programme économique de Kamala Harris, mi-août, a été critiquée jusque dans le camp démocrate. Le vénérable «Washington Post», pourtant marqué à gauche, s'est même fendu d'un éditorial dénonçant les mesures «gadgets» de la candidate en matière économique.

Lors du débat, Donald Trump aura donc le champ libre pour consolider son avance sur cette thématique: selon les sondages, le Républicain jouit d'une cote de confiance bien supérieure à sa rivale sur l'économie, la lutte contre l'inflation et l'immigration illégale. «Comme en 2016, Trump promet de restaurer la puissance et l'indépendance de l'Amérique: il parle de réindustrialisation, d'augmenter les taxes douanières et de baisser les impôts», explique Jean-Eric Branaa.

Quoi qu'il arrive durant le débat de mardi, le match ne sera pas plié pour autant. Les stratèges politiques américains redoutent toujours la proverbiale «surprise d'octobre», un événement imprévu pouvant rebattre les cartes à la dernière minute. En 2016, Donald Trump avait ainsi été désarçonné par la publication d'un enregistrement misogyne. La surprise pourrait cette année provenir de l'étranger, avec un rebondissement important des conflits en Ukraine ou au Moyen-Orient.

Zelensky s'assure le soutien de Meloni

UKRAINE La première ministre italienne, Giorgia Meloni, a assuré samedi l'Ukraine de son soutien sans faille lors d'une rencontre à Cernobbio, au nord de l'Italie, avec le président Volodymyr Zelensky. Ce dernier réclame davantage d'armes à un moment où Moscou avance sur le front est. Cette rencontre a eu lieu en marge du forum économique The European House - Ambrosetti, qui a débuté vendredi sur les rives du lac de Côme, et auquel a également participé le premier ministre hongrois, Viktor Orbán. *AFP*

Les Algériens appelés aux urnes

SCRUTIN PRÉSIDENTIEL Le vote a été prolongé samedi en Algérie pour un scrutin présidentiel où le chef d'État sortant Abdelmadjid Tebboune, en lice pour un deuxième mandat, est donné grand favori, et dont le principal enjeu est le taux de participation. À 17h (16h GMT), le taux de participation s'est établi à 26,46%, en baisse de sept points par rapport à 2019 (33,06%), selon l'autorité électorale Anie. La fermeture des bureaux a été retardée d'une heure à 20h (19h GMT) «à la demande de certains coordinateurs», a précisé l'Anie. *AFP*

Le supertyphon «Yagi» fait des morts



AFP/Nhac Nguyen

VIETNAM Le supertyphon *Yagi* s'est abattu samedi sur la côte nord du Vietnam, tuant au moins trois personnes, déracinant des milliers d'arbres, emportant des navires et arrachant les toits après avoir semé la destruction dans le sud de la Chine et aux Philippines. *Yagi* a touché terre à la mi-journée dans les provinces de Quang Ninh et de Haiphong, avec des vents dépassant les 149 km/h, a indiqué le Centre national vietnamien de prévisions hydrométéorologiques. Plus d'une douzaine d'autres personnes sont portées disparues. *ATS*

Le Starliner de Boeing est de retour sur Terre

ESPACE La capsule Starliner de Boeing a atterri samedi avec succès, sans les astronautes qui l'avaient emmenée vers la Station spatiale internationale (ISS), la NASA ayant jugé que le risque était trop grand.

La capsule Starliner de Boeing s'est posée en douceur à 4h01 (GMT) samedi matin sur la base spatiale de White Sands, au Nouveau-Mexique, dans le sud-ouest des États-Unis. Sa descente étant ralentie par des parachutes et amortie par des airbags. Elle avait quitté l'ISS environ six heures plus tôt, selon la retransmission vidéo de la NASA. Les équipes au sol ont indiqué avoir entendu des bangs lorsque l'engin a traversé à une vitesse supersonique le ciel nocturne à une température de 3000 degrés Fahrenheit lors de sa rentrée dans l'atmosphère.

La réputation du géant américain de l'aéronautique - déjà cabossée par de nombreux problèmes récents sur ses avions de ligne - a pris un nouveau coup en juin lorsque des défaillances du propulseur et des fuites d'hélium sur la capsule ont été détectées au moment du vol habité inaugural. Malgré les tentatives du constructeur de convaincre la NASA de la sûreté de son appareil, l'agence spatiale a préféré faire rentrer Butch Wilmore et Suni Williams via le concurrent de Boeing, SpaceX, et sa capsule Crew Dragon. Les deux astronautes, qui ne rentreront pas avant l'an prochain, resteront plus de huit mois dans l'espace alors qu'ils devaient initialement effectuer une mission de… huit jours.

Le responsable du programme de vols commerciaux habités de la NASA, Steve Stich, a déclaré à la presse cette semaine que malgré la certitude affichée par Boeing sur leurs projections, l'agence spatiale «n'était pas à l'aise» pour procéder avec Starliner «en raison de l'incertitude autour du modèle». Ce vol retour sans accroc devrait aider le constructeur américain à rassurer et à obtenir de nouveaux agréments de vols habités.

«Meilleure compréhension»

La NASA a salué la parfaite exécution de l'atterrissage de la capsule. «La NASA et Boeing ont beaucoup appris sur le Starliner dans l'environnement le plus extrême possible», a déclaré Ken Bowersox, administrateur associé de la direction des missions spatiales de l'agence.

Pendant le vol retour, les équipes au sol ont surveillé la performance de Starliner sous tous ses aspects, particulièrement ses propulseurs - qui ont connu des problèmes.

La NASA a commandé il y a dix ans à Boeing et à SpaceX un nouveau vaisseau à chacun pour acheminer ses astronautes vers l'ISS. Avec deux véhicules, elle souhaite ne pas se retrouver sans solution en cas de problème sur l'un ou l'autre. Mais l'entreprise d'Elon Musk a largement battu Boeing et joue seule le rôle de taxi spatial américain depuis déjà quatre ans.

Ce premier vol de Starliner avec équipage, réalisé avec des années de retard à cause de déconvenues au cours de son développement, devait être le dernier test avant le lancement d'opérations régulières. AFP



Les entreprises suisses accuseraient un retard par comparaison avec, notamment, les sociétés européennes. *Getty Images*

IA: les entreprises suisses sont encore à la traîne

TECHNOLOGIE Une étude de l'Observatoire Data et IA en Suisse révèle que la majorité des sociétés s'estiment mal outillées pour la récole de données et leur traitement au moyen de l'intelligence artificielle.

IVAN RADJA
ivan.radja@lematindimanche.ch

L'IA, tout le monde en parle. Surtout depuis l'irruption de la version dite générative, avec ChatGPT, qui a permis au grand public de découvrir la conversation en temps réel avec cette nouvelle entité. «Mais, historiquement, l'intelligence artificielle existe depuis longtemps, pour les traductions, les chatbots, les sites web, et beaucoup d'entreprises y recourent déjà», précise Alexandre Caboussat, professeur associé à la Haute École de gestion de Genève (HEG-GE).

De fait, la perception des entreprises a changé, en même temps que celle du grand public. On sait, on sent que l'IA est devenue incontournable pour mener ses affaires au mieux, mais encore faut-il savoir comment l'intégrer et l'utiliser.

Pour dresser un état des lieux du tissu économique suisse par rapport à cette question, les cabinets Colombus Consulting, Oracle et la HEG-GE ont créé fin 2023 l'Observatoire Data et IA en Suisse. Il vient de publier une première étude, menée auprès de 100 entreprises suisses, des micro-PME à celles comptant plus de 10'000 employés, qui révèle que 91% des sondés estiment leur écosystème data & IA a un niveau de maturité faible ou intermédiaire.

Peu de talents internes

Un chiffre qui interroge, au pays de la tech. «Oui, cela nous a surpris, reconnaît Alexandre Caboussat, mais il faut nuancer. Qu'entendent-ils par niveau de maturité? Cela veut-il dire qu'il n'existe rien dans l'entreprise en termes de récolte de données et de leur gestion via l'IA, ou bien que ce qui est déjà mis en place ne répond pas entièrement aux besoins?» Un point, parmi d'autres, que l'Observatoire devrait affiner lors d'une deuxième étude.

Certes, les degrés d'avancement diffèrent selon les secteurs. Les sociétés actives dans la high-tech, la santé, la finance sont déjà bien équipées. D'autres, dans le luxe par exemple, sont légèrement en retrait. Cela dépend aussi des différents services à l'interne. Mais comment expliquer ce retard global? «Ces dernières années, les technologies ont largement progressé sur les sujets data, et faire du traitement de données en temps réel est désormais simplifié, observe pour sa part Jean Meneveau, directeur associé data & IA chez Colombus Consulting. Les freins sont donc plutôt internes.» D'ordre financier, 74% des entreprises estimant que le retour sur investissement est basique, voire inexistant. Mais aussi en raison du manque de compétences sur le marché. En effet, 43% des entreprises n'ont pas de talents dédiés aux sujets data & IA.





«Certains patrons sont jeunes, et nous avons rencontré des cadres plus âgés qui sont parfaitement au fait de ces questions»

Alexandre Caboussat, professeur associé à la HEG-GE

La mise en place de ces outils serait-elle trop coûteuse? «Non, ce n'est pas très cher, du moins pour commencer, explique Alexandre Caboussat. Il est relativement facile de récolter ses données et de les enregistrer sur un tableau Excel. C'est un début.» Il s'agira ensuite de passer à un échelon supérieur, avec l'appui de l'IA notamment, et de s'adjoindre les aides et conseils de cabinets comme Colombus, Oracle, diverses fondations, ou des partenariats public-privés par exemple.

Savoir basique des chefs

Autre chiffre intéressant: 50% des sondés considèrent que l'équipe dirigeante de leur entreprise a une connaissance basique des concepts. Mais il n'y a là aucun biais générationnel, souligne Alexandre Caboussat: «Certains patrons sont jeunes, et nous avons rencontré des cadres plus âgés qui sont parfaitement au fait de ces questions.» Attention toutefois au décalage qui peut grandir au fil du temps entre des employés utilisant ChatGPT au quotidien et une équipe dirigeante qui n'aurait pas encore intégré ces pratiques dans son mode de fonctionnement.

Mais ce qui peut manquer souvent, dans nombre de microsociétés, PME ou entreprises familiales, «c'est la culture de la data, pointe Alexandre Caboussat. C'est notre rôle, à la HEG-GE, d'éduquer cadres et employés, de telle façon que le recours aux données devienne une habitude comme outil d'aide à la décision. Il n'est jamais trop tard pour s'y mettre, et nous encourageons les entreprises à dresser leur historique dès aujourd'hui.»

«La data et l'IA représentent près de 50% de nos activités, car le sujet devient central dans beaucoup de projets de transformation»

Jean Meneveau, directeur associé data & IA chez Colombus Consulting

Concrètement, un fichier de données bien géré permet de mieux connaître ses clients, afin de mieux vendre ses produits et ses services: leurs habitudes de consommation, la façon dont ils cherchent des informations sur un produit, s'ils sont captifs ou également clients de la concurrence, etc. Les données sur ses produits et/ou services sont également primordiales: où sont-ils stockés, dans quels volumes, quelle est la chaîne d'approvisionnement, quelles sont les alternatives en cas de rupture? «Mais il faut que ces données soient durables, afin que l'entreprise puisse mieux anticiper, planifier et se projeter dans le futur», ajoute Alexandre Caboussat.

Urgence d'agir

Le temps presse. En effet, indique Jean Meneveau, d'autres études, notamment le AI Readiness Index de Cisco, couvrent le territoire européen et semblent montrer un certain retard des entreprises suisses par rapport à leurs voisines sur différents domaines, comme la stratégie et la gouvernance data, les talents et les compétences. «Néanmoins, nos activités en dehors de la Suisse montrent des projets data & IA équivalents sur les domaines produits tels que le design, la chaîne d'approvisionnement ou la planification par exemple», ajoute-t-il.

La demande d'informations est croissante, ce qui est bon signe. «La data et l'IA représentent près de 50% de nos activités, car le sujet devient central dans beaucoup de projets de transformation, constate Jean Meneveau. Cette proportion est en nette augmentation depuis deux à trois ans.» Quant à la HEG-GE, elle prévoit d'augmenter le volume des formations ad hoc.

Le déficit public, priorité du gouvernement Barnier

FRANCE L'Europe ne croit plus aux promesses budgétaires de la France. À moins que Paris n'ait trouvé en Michel Barnier son nouveau Mario Draghi?

Un ancien commissaire européen à la tête du gouvernement? En plein chaos politique, la France, mise au pied du mur par les nouvelles règles budgétaires de l'Union, aura plus que jamais besoin d'un Mario Draghi.

Ou d'un dirigeant pouvant s'en rapprocher, alors qu'un éclairage cru a été braqué, à la veille de la nomination de Michel Barnier, sur la dégradation des comptes publics. Une note du Trésor alerte sur un nouveau dérapage du déficit de l'État, qui pourrait atteindre 5,6% de l'activité annuelle du pays - son produit intérieur brut (PIB) - en 2024. Au lieu des 5,1% prévus en début d'année... après un précédent relèvement, déjà.

S'il ne rapporte aucun dividende politique, le rétablissement des comptes publics s'impose à Michel Barnier. Au point de lui faire choisir, comme directeur de cabinet, celui qui occupait ce rôle auprès du ministre des Finances sortant, rapporte «Le Monde» ce vendredi.

Le Savoyard de 73 ans n'est cependant pas qu'un technocrate. Son expérience des tractations byzantines au sein de l'appareil européen, lors des négociations du Brexit, aura pesé dans le choix du président Macron. Ne serait-ce que pour espérer faire tenir son gouvernement plus de quelques semaines. Un talent dont avait fait preuve Mario Draghi à Rome, avec une coalition «d'union nationale» hétéroclite. Au moins l'espace d'une année.

Des partenaires devenus sourds

Ce goût pour monter des «coalitions» ne saurait suffire à expliquer la nomination de l'ancien chef de la diplomatie de Jacques Chirac. Un socialiste aussi expérimenté que Bernard Cazeneuve aurait pu faire l'affaire, si ses camarades de parti n'avaient refusé de se compromettre dans le gouvernement.

Le président Macron compte également sur la capacité de Michel Barnier à convaincre le reste des pays de la zone euro que la situation budgétaire reste sous contrôle. Que le déficit repassera sous le plafond des 3% du PIB. Alors que la France n'a, en vingt ans, respecté cet engagement qu'en de rares occasions.



Sarah Meyssonnier/AFP

Avec cinquante ans d'expérience politique, Michel Barnier est le nouveau premier ministre en France.

Creusé par des crises ruineuses - pandémie, guerre en Ukraine -, le fossé continue de s'élargir. Apparemment négligeable, cette lutte pour un dixième de pourcent de PIB correspond, sur le terrain, à des dizaines de milliards d'euros d'économies à faire. D'impôts à trouver. Et ce, au moment où un Michel Barnier en sursis évoque, dès sa première interview sur TF1, une «amélioration» de la récente réforme du système de retraites - la principale mesure d'économie imposée à la population en début d'année.

L'ombre d'une crise

Plus difficile sera de parler à l'oreille des financiers. Pour l'instant, ces derniers regardent ailleurs. Mais tout bascule vite... Demandez à Liz Truss, cheffe du gouvernement britannique aussitôt arrivée, aussitôt éjectée, en 2022.

Or Michel n'est pas Mario, rompu à gérer la pression des marchés à la tête d'une Banque centrale. Alors que le débat sur le déficit peut pourtant échapper aux politiques. En cas de crise, si la défiance des milieux financiers allait jusqu'à entraîner un «accès au marché obligataire difficile et prolongé pour l'État français», ses «multiples liens avec les banques du pays [...] deviendraient apparents et auraient de graves conséquences», alertait, début juillet, Allianz Global Investors. L'ensemble des expositions directes à l'État des six principales banques françaises atteint le chiffre impressionnant de 1500 milliards d'euros. Dix fois les dettes de la Confédération.

PIERRE-ALEXANDRE SALLIER

L'actu par Caro



Le Cercle du «Matin Dimanche»

Empêcher que le monde se défasse



Yasmine Char
Directrice de L'Octogone, écrivaine

C'est une plage au bord du lac, cachée par un bâtiment. Un ponton, deux marches couvertes de mousse qui mènent à l'eau, plus loin un vieux plongeoir. Elle est à l'écart du village aux grandes pelouses. C'est le Bain des hommes. Un coin intime bordé de haies.

Les amoureux s'y embrassent et des jeunes fument en écoutant du rap. Les riverains s'y rafraîchissent. L'ambiance est bon enfant. On se salue et on ramasse ses déchets. Peut-être que le soleil y est pour quelque chose, la beauté du paysage ou l'humilité du lieu, il n'y a jamais eu de frictions. Un été, une bande l'a squattée quelques jours avant de s'en aller. Sans doute qu'elle l'avait jugé ennuyeux.

Une autre fois, des femmes voilées y ont fait leur apparition avec leurs époux en maillots de bain, puis elles sont parties aussi. Des nouveaux venus, il y en a eu beaucoup durant ces étés. Des gens d'horizons divers en quête de paix, s'autorisant un répit à l'écart du monde violent.

Depuis quinze ans, je fréquente le Bain des hommes immuable et apaisant. Mais hier, sa quiétude a volé en éclats. En arrivant sur le ponton, je l'ai vue tout à coup. Battue par l'eau claire, sur la première marche, une croix gammée se détachant sur la mousse. Dès que je la vois, mes yeux s'emplissent de larmes. C'est au-delà de la raison. Les algues dansent autour du symbole. Et bien qu'on me tire par le bras, et bien qu'on me dise «viens t'allonger, celui qui a fait ça est un idiot», je reste figée car l'acte est grave.

Il ne s'agit pas d'un tag réalisé à la va-vite. La personne a gratté la mousse à l'aide d'un objet tranchant. C'est un travail acharné. Pour dire sa haine. Ou pour s'amuser. Quand elle le fait, la personne est consciente de son geste. Il y a eu un temps suffisant entre la décision et son exécution pour réfléchir à l'acte.

Ça devait être le soir parce que ce serait terrible que ce soit en plein jour, sans honte. Et au matin, la croix gammée a pris vie sous les pieds des baigneurs, sous les orteils des enfants, sous les pattes des chiens, les chaussons de paddle. Soi-disant une blague de potache avec la crainte de s'y habituer telle une présence inévitable. Un signe de ralliement presque.

Colère et tristesse. Le pourquoi est large. Il englobe le questionnement des politiques meurtrières qui génèrent la haine. Matin et soir, des images insoutenables nous sont jetées à la figure. De Gaza, d'Ukraine. Des quatre coins du monde. Plus le crime contre l'humanité sera flagrant, plus exacerbée sera la rage et l'urgence de l'écrire, de la gueuler. Triste la réalité de cette croix gammée que je pensais réservée au reste de l'Europe. Partout, c'est en train de déborder parce que nous laissons faire. Partout, la peur est en train de s'insinuer parce que nous laissons dire, capables que nous sommes du meilleur comme du pire.

> «Battue par l'eau claire, sur la première marche, une croix gammée se détachant sur la mousse.

Je n'ai pas réussi à m'allonger sur la serviette de plage. J'ai attrapé un galet et je me suis mise à gratter la mousse jusqu'à effacer sa trace. Ça a pris du temps. Celui qu'il faut pour inverser l'ordre des choses. Une baigneuse m'a remerciée d'avoir nettoyé la marche glissante. Elle n'avait rien vu.

C'est l'histoire d'un rappel brutal sur une plage de rêve au bord d'un lac paisible. C'est l'histoire de l'humanité, de ce qui a été combattu de tout temps. Il y a ces mots bouleversants d'Albert Camus à la réception de son Prix Nobel de littérature en 1957: «Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse.» Perpétuer la tâche, n'est-ce pas le plus juste à faire? Et que cela n'empêche pas la joie, car l'exprimer est une forme de résistance paraît-il. Bonne rentrée!

1000 vies

Jacques Gerber

Mon père adorait le concept de «science infuse». Il évoquait souvent, soupirant ou riant, cette manière soudaine de savoir les choses en expert qui tombe sur certains d'entre nous au moment d'accéder à des responsabilités importantes. Un peu comme le pratique don de toutes langues tombé miraculeusement sur l'esprit des apôtres à la Pentecôte.

Si elle touche tous les métiers, y compris le mien, j'imagine, la science infuse trouve un terreau particulièrement fertile en politique. Élu, nommé, vous devenez aussitôt un expert du dossier difficile qui vous tombe dessus. Remarquez en prime que l'infusion de connaissance concerne d'abord les hommes, les femmes s'en protégeant par une complication: le sentiment d'imposture.

Cette affliction, venue du fin fond du patriarcat historique, foudroierait perfidement les femmes qui, lorsqu'on leur propose une responsabilité, ou une interview, renoncent souvent à accepter. «Pourquoi moi? Je peux vous indiquer des gens qui connaissent mieux le dossier», etc.

À l'inverse, c'est comique, presque jamais un homme ne refuse. Quand il n'y voit goutte, le politicard mâle s'imagine au contraire et aussitôt un genre de regard frais, neuf, une jolie candeur valant compétence. Comme s'il s'agissait d'une stratégie géniale, disruptive: il est nommé précisément parce qu'il n'y connaît pas grand-chose.

C'est ce qui arrive à Jacques Gerber, ministre démissionnaire du Canton du Jura, nommé ambassadeur par le Conseil fédéral, acceptant le ronflant poste de «délégué pour l'Ukraine». Il dirigera le groupe de travail interdépartemental chargé par la Confédération de mettre en place le programme pour l'Ukraine.

Aussitôt interrogé sur cet honneur, Gerber a pris une grande respiration et bien dû reconnaître, cependant, qu'il n'avait jamais de sa vie mis les pieds là-bas, en Ukraine. Ça ne lui pose aucun problème. Il va regarder une carte de géographie, promis, et on verra. Et puis on va discuter avec «les équipes», n'est-ce pas? Il doit bien y avoir là au milieu quelqu'un qui touche un peu sur le sujet. Faut arrêter, quoi, ça ne doit pas être si compliqué.

La nomination du sympathique Jacques Gerber en Tartarin sur le Dniepr fait surtout penser à un machiavélisme paresseux de plus. La Suisse, pendant que les bombes planantes russes continuent de tuer civils et enfants de Lviv à Vovtchansk, ne donne pas le moindre signe de vouloir aider l'Ukraine plus que ça. Ménager, s'associer le plus mollement possible aux sanctions, attendre, ne pas trop s'en mêler, protéger les petits commerces, promettre un peu d'argent et du chocolat pour plus tard, trop tard, quand tout sera fini: voilà le programme. Notre pays, toute honte bue, a toute la science infuse nécessaire pour s'y atteler.

Christophe Passer
Journaliste

Profils

Quatre Romands racontent leur première année sous la Coupole

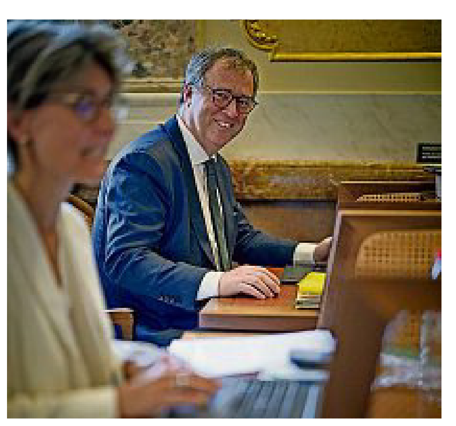
● Entre les dossiers techniques, les débats en allemand ou les rencontres multiples, les nouveaux élus ont dû s'adapter. Témoignages.

TEXTES: DELPHINE GASCHE
delphine.gasche@lematindimanche.ch
PHOTOS: YVAIN GENEVAY

Durant l'été 2023, ils étaient encore en pleine campagne. Faire les marchés, coller des affiches ou distribuer des tracts étaient leur pain quotidien. Un an plus tard, ces quatre-là ont pris leurs marques dans la Berne fédérale. C'est qu'entre-temps, le 22 octobre, ils ont été élus au Conseil national. Une première pour Martine Docourt (PS/NE), Thomas Stettler (UDC/JU), Isabelle Chappuis (Le Centre/VD) et Cyril Aellen (PLR/GE).

Nous les avions rencontrés juste avant leur prise de fonction officielle. Ils se posaient mille questions sur leur futur mandat, leur logement à Berne ou encore la conciliation avec leur travail et leur famille. Certains rêvaient d'une commission bien précise. D'autres de reprendre le sport plus régulièrement. Tout ne s'est pas exactement passé comme prévu. Mais tous sont ravis de leurs premières expériences sous la Coupole. À la veille de la session parlementaire d'automne, ils ont accepté de nous les confier.

Martine Docourt (PS/NE), Thomas Stettler (UDC/JU), Isabelle Chappuis (Le Centre/VD) et Cyril Aellen (PLR/GE) posent devant les Trois Suisses, à l'entrée du parlement.



Cyril Aellen (PLR/GE): «Je suis passé du courant continu au courant alternatif»

Genève-Berne. La distance est un peu longue pour faire l'aller-retour tous les jours de session. Cyril Aellen élit donc domicile dans un hôtel de la capitale, juste entre la gare et le parlement. «J'ai toujours la même chambre où je peux laisser mes affaires. Comme ça, je passe le moins de temps possible à organiser l'intendance et je peux me concentrer sur mon activité professionnelle et politique.»

Trois semaines loin de la maison et du bureau, c'est le plus grand changement découlant de son nouveau mandat. Le Genevois a bien siégé au Parlement cantonal pendant plus de dix ans avant de mettre le cap sur Berne. Mais c'était différent. Les sessions y sont plus fréquentes, mais plus courtes. «C'est un peu comme passer du courant continu au courant alternatif.»

Souvent rapporteur de commission

Une réorganisation professionnelle a été nécessaire. «Je travaille davantage à distance lors des sessions. Mais en dehors, mes collaborateurs ont presque l'impression que je suis plus présent, car j'ai aussi moins de séances de commission.» L'avocat est en effet dans une seule grosse commission, celle de la sécurité sociale et de la santé publique. C'est deux jours de réunions par mois contre quatre soirs par semaine pour le Grand Conseil genevois.

La masse de travail est toutefois bien palpable. D'autant plus que la droite n'a que trois représentants romands dans sa commission. «Comme il faut généralement un rapporteur germanophone et un francophone pour chaque objet, j'ai été très souvent sollicité.» Une tâche qu'il assume avec honneur et fierté.

L'élément qui l'a le plus surpris à Berne, c'est le climat constructif qui y règne. Et ce malgré la diversité des élus. «À Genève, on est tous un peu des bobos urbains. Et on partage la même langue. À Berne, les élus sont de quatre langues maternelles différentes. Les uns sont urbains, les autres ruraux. Un paysan jurassien peut fréquenter un riche entrepreneur grison ou un syndicaliste tessinois. Mais tous ont un socle commun: l'adhésion au système politique suisse.» Quand des divergences émergent, chacun fait de son mieux pour trouver un compromis. «C'est hyperintéressant.»

Entre son mandat de parlementaire, son travail d'avocat et la vice-présidence du PLR, Cyril Aellen n'a plus beaucoup de temps pour lui. «Les journées sont longues. Mais quand on est motivé, ce n'est pas un problème.» Même ses vacances sont affectées. Cet été, il a passé deux semaines à Berlin pour progresser en allemand. La langue de Goethe est un incontournable sous la Coupole, les Romands étant minoritaires. Et c'est un petit peu son point faible. «Mais je suis de plus en plus à l'aise.» →

Isabelle Chappuis (Le Centre/VD):
«Même en congé, je consulte mes mails»

Être parlementaire, c'est voir apparaître des piles de dossiers sur son bureau. Et ce, sur des sujets aussi divers que la 13e rente AVS, les doubles impositions ou l'augmentation du budget de l'armée. Une masse de travail à laquelle Isabelle Chappuis ne s'attendait pas. «D'autant plus qu'on est un peu jeté dans l'eau sans grande préparation.»

Pas de quoi effrayer la Vaudoise pour autant: «Ces dossiers, je les vois comme mes nouveaux romans.»

Sa première année a été marquée par un foisonnement de rencontres et d'apprentissages. Elle n'a presque plus un moment pour elle, en particulier pendant les sessions. Quand elle n'assiste pas aux débats ni ne prépare ses prochaines interventions, Isabelle Chappuis se rend à des sessions d'information.

«Le matin, dès 7 h, je participe régulièrement à des séances, parfois avec un conseiller fédéral.» La pause de midi est l'occasion de se réunir avec des groupes de travail. «Souvent, je mange juste une salade sur le pouce.»

Et le soir, divers événements sont organisés à destination des parlementaires. «J'ai découvert de nouvelles industries et rencontré énormément de personnes. C'est très enrichissant!» N'a-t-elle pas peur de tomber dans les griffes de lobbyistes? «Il faut bien faire le tri dans les invitations.»

Fin de la journée vers 22h30. «Je suis en général tellement épuisée que je n'ai même plus la force de regarder la télévision.» Son engagement est payant. Deux de ses propositions - l'une sur les technologies émergentes pour la défense et l'autre sur Beyond Gravity, la filiale spatiale de RUAG - ont été reprises en motion de commission et en postulat de groupe. «Ça veut dire qu'une majorité soutient mes idées. Ces textes ne porteront pas mon nom, mais ils auront plus de chances de passer.»

Une chambre chez l'habitant

De temps en temps, Isabelle Chappuis parvient à manger avec sa fille aînée qui travaille à Berne. «Les deux plus jeunes me manquent beaucoup. Alors je suis contente de pouvoir passer un peu de temps avec la grande.» Car la Vaudoise loge sur place. Elle loue une chambre chez l'habitant, à deux pas du Palais. Les devoirs se font alors souvent via FaceTime. Son époux et les grands-parents sont mis à contribution. «Les enfants ont aussi beaucoup gagné en autonomie. Ils cuisinent très bien et aiment ça.»

Isabelle Chappuis l'admet: son travail de parlementaire prend beaucoup de place dans sa vie. «Même en congé, je consulte mes mails. Quand je lis un livre, c'est sur la souveraineté numérique ou l'intelligence artificielle», ses thèmes de prédilection au sein de la Commission de sécurité. «Pour le moment, je vis un peu comme une lune de miel. Mais il va peut-être falloir que je trouve une meilleure hygiène de travail.»



Isabelle Chappuis (Le Centre/VD) est très impliquée dans son travail de parlementaire. Peut-être un peu trop. Elle réfléchit à trouver une meilleure hygiène de vie.



Thomas Stettler (UDC/JU) lit les journaux, notamment «Le Quotidien Jurassien», chaque matin.

Thomas Stettler (UDC/JU):
«Je suis devenu une plateforme d'échange entre Romands et germanophones»

À Berne, Thomas Stettler se sent comme un poisson dans l'eau. Le Jurassien aime rencontrer des gens et discuter politique. Deux activités qui sont au cœur de son mandat de parlementaire. Son grand avantage: il parle parfaitement le suisse allemand. «Je suis devenu une plateforme d'échange. Un Romand qui n'a pas très bien compris quelque chose en allemand me demandera une traduction. Et inversement. Je fais aussi office de courroie de transmission entre les élus. Y compris de partis différents.»

Un UDC et un Vert qui se parlent? Un mythe se brise. «C'est un leurre de croire que les politiciens opposés s'ignorent. Si on est trop partisan, on finit tout seul.» Négocier se fait principalement en commission, mais également lors de rencontres spontanées. «La pause cigarette de 9 h ou la pause déjeuner, c'est extrêmement important. À l'inverse, les débats publics à la tribune doivent être relativisés. Ils servent juste à enregistrer les arguments des uns et des autres. On peut rarement influencer les votes, ce jour-là.»

Un fonctionnement qui a largement surpris Thomas Stettler. «Mais au final, c'est un peu comme la signature d'un contrat. Les négociations ont déjà été menées au préalable.»

Lecture abondante

Le Jurassien ne s'attendait pas non plus à autant de lecture. «Certains dossiers font des centaines de pages. Ce n'est juste pas possible de tout maîtriser.» L'UDC se dit toutefois chanceux d'être dans un groupe qui compte beaucoup d'élus: chacun prend en charge un volet de la loi et l'approfondit pour tous. «Ça réduit la charge de travail. Mais il faut aussi avoir énormément confiance dans l'autre pour le suivre.»

Thomas Stettler assiste parfois à des soirées à Berne. Mais il essaie toujours de rentrer à la maison pour dormir. Histoire de voir sa famille et de prendre des nouvelles de la ferme. Concilier son travail d'agriculteur et son mandat de parlementaire n'a pas été simple. D'autant moins avec la météo capricieuse de cette année. «Les travaux ont duré trois fois plus longtemps. Heureusement, un voisin vient donner un coup de main.» Il lui est aussi arrivé d'amener lui-même les porcs à l'abattoir avant de filer à Berne.

Malgré un agenda plus chargé qu'auparavant, Thomas Stettler se réserve du temps pour des activités familiales. Il discute beaucoup de la ferme avec son aîné, qui dirige l'entreprise avec lui. Il parle politique avec sa plus grande fille et tire avec la plus jeune. Il aide son cadet à réparer des vélomoteurs. Et fait du vélo avec sa femme.

Martine Docourt (PS/NE):
«Pendant la session, je suis complètement déconnectée de tout»

Élire un conseiller fédéral a été l'événement le plus marquant de sa première année de parlementaire. «Normalement, je suis ça à la télévision, raconte Martine Docourt. Là, j'étais dans la salle. J'ai voté moi-même. C'était assez fou! D'autant plus que c'était pour choisir un membre de mon parti. Et que ça s'est déroulé pendant ma première session.»

La socialiste connaît bien le travail parlementaire pour avoir siégé quinze ans au Grand Conseil neuchâtelois. Elle l'a même présidé pendant une année, jusqu'en mai. Des différences de poids existent toutefois entre les deux hémicycles. À commencer par les horaires. «Le Grand Conseil siège deux demi-journées par mois. C'est tout à fait compatible avec un 80%. En tant qu'élue fédérale, on est complètement déconnectée de sa vie professionnelle pendant trois semaines, quatre fois par an.»

Faire le tri dans les dossiers

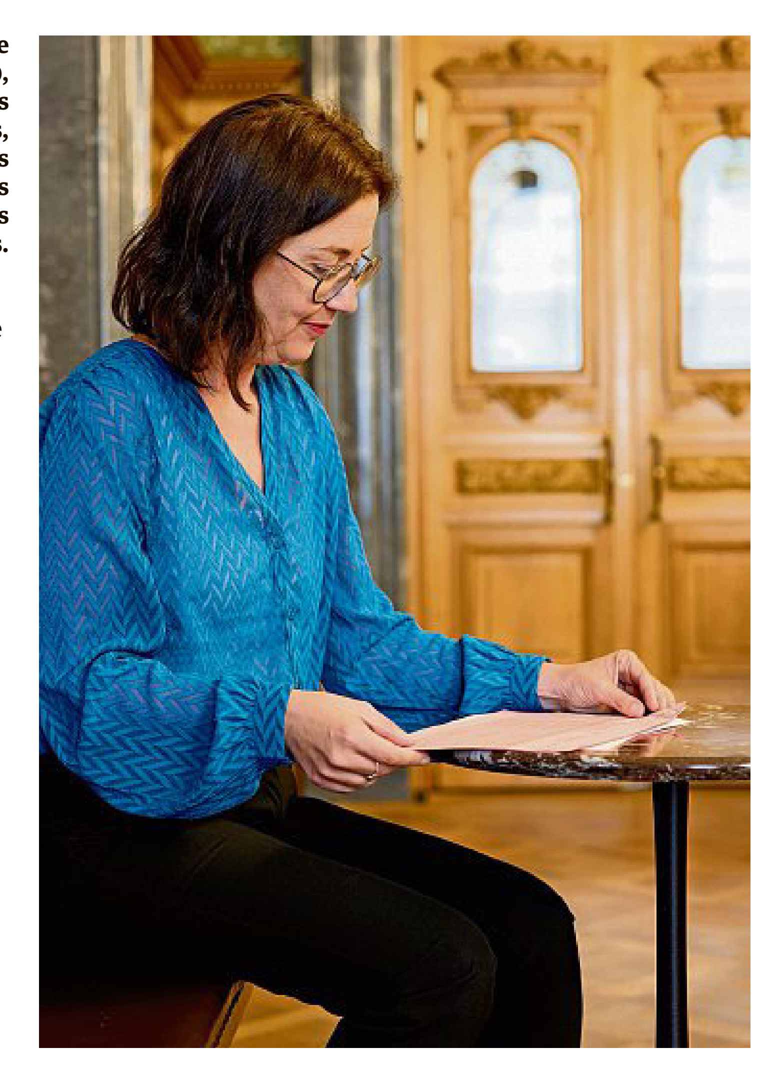
La Neuchâteloise a donc réduit son taux d'occupation de moitié. Mais elle a tenu à poursuivre son activité au sein du syndicat Unia. «C'est important de sortir de la bulle parlementaire.» Des arrangements ont aussi dû être mis en place pour ses deux enfants. Séparée, Martine Docourt les a avec elle les lundis et mardis. «En session, c'est ma mère qui s'en occupe. Les enfants sont habitués à ne pas me voir tous les soirs. C'est souvent comme ça avec une maman politicienne. Mais on se téléphone avant l'école.»

Le fonctionnement des parlements est aussi tout autre. «Au National, par exemple, il faut être rapportrice de groupe ou de commission pour être présente dans les débats.» Un rôle qu'elle a assumé avec plaisir pour défendre la position socialiste sur le double nom de famille ou le harcèlement professionnel. Et puis, il est impossible d'approfondir tous les dossiers. «Il faut faire un tri, alors qu'au Grand Conseil on arrive encore à avoir une assez bonne vue d'ensemble.»

Intégrée à la Commission des affaires juridiques, Martine Docourt a dû se retrousser les manches. «Je suis géologue de formation, pas juriste. J'ai un double apprentissage à faire: des dossiers et du vocabulaire juridique. Le tout en allemand.» Elle a aussi engagé une étudiante en droit pour l'épauler.

Le soir, la socialiste répond rarement aux sollicitations. «Je refuse tout événement organisé par le lobby de l'économie.» Elle bosse ses dossiers, mange avec d'autres élus ou des amis bernois. Car la quadragénaire a un réseau développé dans la capitale grâce à son travail. Elle y a même un pied-à-terre depuis mars, qu'elle partage, en session, avec son amie de longue date, la sénatrice Mathilde Crevoisier Crelier (PS/JU).

Pour Martine Docourt (PS/NE), comme pour tous les autres élus, les programmes du jour imprimés sur des feuilles roses sont essentiels.



Charles Bonnet, le Suisse qui a découvert les pharaons noirs

Un livre et un destin fabuleux À la barbe des spécialistes, il a découvert au Soudan une civilisation concurrente des Égyptiens et révolutionné l'histoire de l'Afrique. Rencontre.

ALAIN REBETEZ

L'homme a 91 ans, il vous reçoit avec chaleur dans sa résidence de Satigny, l'œil pétillant, l'esprit alerte, le verbe clair. Sur la table, une demi-douzaine de thèses d'historiens africains sur lesquelles il travaille. Pendant cinquante-sept ans, il a mené des fouilles au Soudan, qui ont révélé une civilisation africaine aussi développée que la civilisation égyptienne. Sa carrière a culminé avec la fabuleuse découverte des statues de pharaons noirs en 2003. Il publie ces prochains jours un ouvrage* aux Éditions Favre, qui voulaient rendre hommage à ce Genevois exceptionnel qui fut à la fois vigneron, archéologue cantonal, professeur d'université et découvreur d'une civilisation aux origines de l'Afrique noire.

Vous avez une carrière prestigieuse d'archéologue, mais vous avez débuté par une école d'agriculture…
Mon père m'avait dit: «Ton archéologie, c'est bien joli, mais je n'y crois pas. Commence par reprendre le domaine viticole familial.» Alors j'ai suivi une école d'agriculture pendant deux ans, et j'ai repris le domaine à Satigny, que mon fils a repris à son tour. La passion que j'avais pour l'archéologie, lui, il l'a pour le vin. Après, j'ai passé un diplôme de sciences orientales à Genève, je sautais du tracteur pour aller à l'uni.

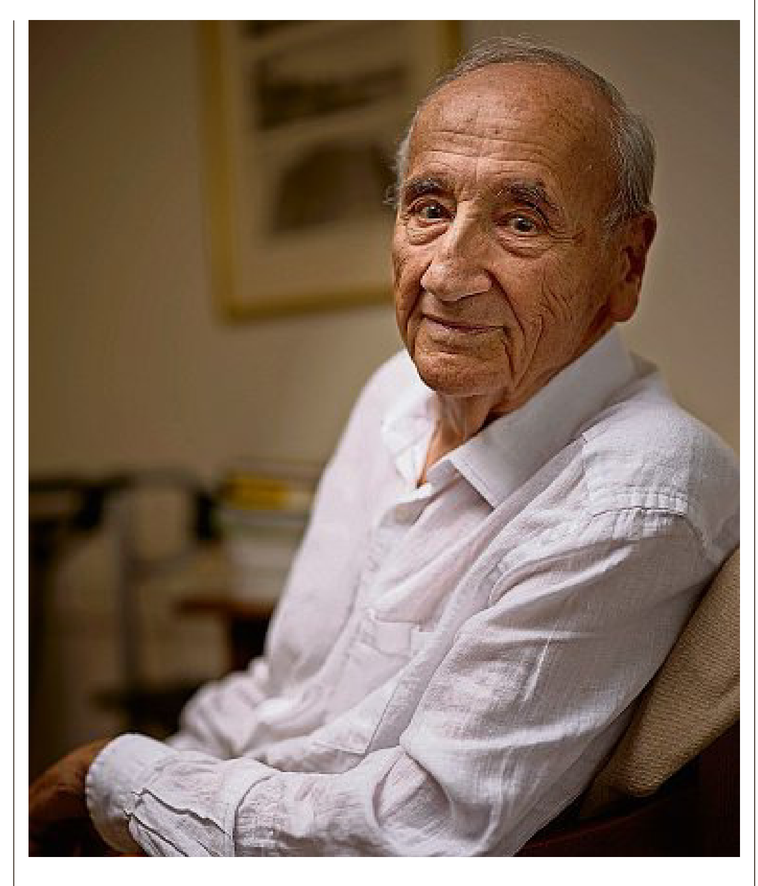
En 1965, vous commencez des fouilles au Soudan. Qu'alliez-vous faire là-bas?
L'idée de base, c'était l'Égypte, mais avec quelques amis on s'est vite rendu compte qu'on n'avait pas l'institution qui nous aurait permis d'y aller. Par hasard, j'ai appris qu'un Soudanais dirigeait le BIT. J'ai été le voir et il se trouve que son père avait droit de vie et de mort sur toute la région nord du pays où se trouvaient des vestiges archéologiques. C'est lui qui nous a ouvert les portes.

Quelle image du Soudan avait-on à l'époque dans les milieux universitaires?
Une image de barbares. On sort de l'étude des races d'Eugène Pittard, à Genève, on est encore en plein là-dedans: ce sont des Noirs, des sauvages, et la seule civilisation qui compte en Afrique, c'est l'Égypte. J'étais un peu à contre-courant…

Vous commencez d'ailleurs sur un temple égyptien de la XXVe dynastie. Qu'est-ce qui vous amène à changer de regard?
Ça a commencé de manière curieuse. Un jour, au début des années 1970, une femme vient me voir et me dit: «J'ai des fantômes dans ma maison, viens creuser chez moi pour m'en débarrasser!» On se moquait un peu de moi, mais c'était l'occasion de fouiller ailleurs, sur un terrain privé. Et, là, j'ai eu la chance de tomber sur une immense sépulture royale en pierre, quelque chose de fantastique, avec des centaines d'objets. C'est comme ça que j'ai commencé à travailler à Kerma et découvert un site qui révélait une histoire totalement singulière: ce n'était plus l'Égypte, mais une ville indépendante, africaine et noire. Du jour au lendemain, je me suis trouvé en porte-à-faux avec les égyptologues.

Pourquoi?
Un très grand égyptologue, Georges Reisner (1867-1942), avait décrit le site comme un ensemble égyptien, avec un palais au centre de la ville, la Deffoufa, connu dans tous les manuels comme un monument égyptien de briques crues. Avec mes techniques de fouille, je me suis aperçu que le palais ne datait pas de la période décrite, mais qu'il y avait quatorze périodes précédentes et, en fouillant à côté, j'ai trouvé jusqu'à 40 périodes. Donc Reisner s'était complètement trompé, ce n'était pas un palais égyptien, mais un centre religieux nubien au centre d'une ville immense qu'il n'avait pas été fouillée.

Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer que Kerma est la capitale d'une grande civilisation?
Les éléments du sol permettent de recréer une société avec une organisation politique, religieuse et militaire extraordinaire, dont l'âge d'or va de 2500 à 1200 avant Jésus-Christ. Cet ensemble n'a rien à voir avec l'Égypte, c'est une civilisation différente et africaine. On n'est pas dans un petit coin perdu, c'est une immense ville qui commerçait avec l'Égypte, les Hyksos de Syrie, avec des produits comme l'or, l'ivoire ou l'ébène, qui venaient de pays plus au sud. Il y avait même une fédération de pays pour se protéger de l'Égypte. Tout cela paraissait incroyable en Europe quand j'ai commencé à publier les résultats. Des gens disaient: «Ce Bonnet est un dingue, un paysan de Genève qui vient nous faire la leçon…»



Charles Bonnet chez lui mercredi 4 septembre. Le tournant de ses fouilles à Kerma commence quand une femme vient lui demander de creuser chez elle, pour la débarrasser de ses fantômes… *Yvain Genevay*

Ça a été dur de vous faire reconnaître?
Oui. Il a fallu vingt ou trente ans pour que les gens admettent que la Deffoufa est un temple nubien. La profession n'a reconnu mon travail que dans les années 1990.

En 2003, c'est la consécration: sur le site voisin de Doukki Gel, vous découvrez une cache de magnifiques statues.
Reisner avait fait deux sondages à Doukki Gel et dit qu'il n'y avait rien à trouver. Or nos fouilles ont révélé un site immense, une ville extraordinaire, contemporaine de Kerma mais totalement différente, avec un système de fortifications pour se protéger des Égyptiens. C'est là qu'on a trouvé la cache des statues. Ça a eu un écho inouï: d'un seul coup, l'ensemble du site a gagné en importance et ces statues ont démontré qu'on était dans une grande civilisation.

Pourtant, on savait qu'il y avait eu des pharaons nubiens, c'était bien connu des égyptologues…
C'était connu, mais moi j'ai apporté la preuve qu'ils étaient noirs. En un mois, j'ai eu quatorze télévisions de pays différents, tout le monde s'est mis à parler de ces statues comme d'une découverte exceptionnelle.

Vos découvertes ne remettent pas seulement en cause les préjugés d'un Georges Reisner, mais aussi les conceptions africanocentristes de Cheikh Anta Diop (1923-1986).
Anta Diop avait une culture extraordinaire et il a développé une histoire du continent africain avec le point de vue que l'Égypte a donné à l'Afrique une civilisation unifiée et que cette civilisation égyptienne était noire. Sur le fond, il apportait quelque chose d'essentiel: changer le rapport à l'Afrique et en faire la porteuse d'une grande civilisation. Mais Anta Diop, qui comme Reisner n'était pas n'importe qui, a aussi dit des bêtises: la population égyptienne était blanche, et il n'y a pas une civilisation africaine unifiée qui découle de l'Égypte. On a plusieurs Afriques encore inconnues, avec des royaumes et des États complexes, comme celui de Kerma, qui sont à retrouver.

Votre découverte a soulevé des passions identitaires très fortes.
Ce problème égyptologie-soudanologie a été extrêmement difficile à gérer, car je me suis trouvé attaqué de deux côtés: les tenants de Reisner et ceux d'Anta Diop. Ça a été très compliqué et ça le reste aujourd'hui encore. Regardez mes livres: ils ne se vendent qu'à 500 exemplaires en France ou en Allemagne, mais à 20'000 exemplaires aux États-Unis… C'est que là-bas ils ont une autre résonance. Avec mes fouilles, je me suis trouvé aux origines de l'Afrique.

À la fin de votre livre, vous évoquez certaines dérives africanocentristes. Se fondent-elles sur vos découvertes?
Pas encore, mais ça vient. Je sais que, dans certaines universités, des gens mettent mes livres en évidence et voudraient me faire honneur d'une façon déplacée. Un journaliste du Bénin a déjà commencé à écrire un livre sur la Nubie qui est ridicule et qui repart sur les thèses d'Anta Diop. J'aimerais qu'on arrête de faire des théories sur lui et que les Africains étudient leurs pays. D'un point de vue archéologique, tout reste à faire pour rechercher l'histoire et la grandeur de l'Afrique.

* *Charles Bonnet, «Les pharaons noirs, une histoire de la Nubie», Éd. Favre.*



LES MEILLEURS VINS EXPOVINA 2024

MARQUIS DE BEAUCEL CRÉMANT D'ALSACE BRUT

9.99 0.75 l

France, Alsace



EXTRA BLEU CIEL JOHANNISBERG AOC

12.99 0.75 l

Suisse, Valais













Parmi les 12 vins primés «Best Of», sélectionnés parmi plus de 1440 vins testés, tu trouveras ces deux vins au rapport qualité-prix exceptionnel chez ALDI!

Le plus grand lac des Balkans vise un tourisme durable

Des ONG en Albanie et au Monténégro travaillent ensemble afin que la région du lac Skadar soit désignée «réserve mondiale de biosphère» de l'Unesco.

LOUIS SEILLER, LAC SKADAR

Les visiteurs se mettent tour à tour en équilibre sur leurs planches avant de se frayer un chemin au milieu des libellules, à travers la magnifique roselière du lac Sas. Le paddle est encore une activité méconnue au Monténégro, surtout sur les collines peu développées du sud de ce petit pays des Balkans. La famille Lika a décidé de mettre en avant les richesses naturelles de sa région, située tout près de la frontière avec l'Albanie.

«On cherche à orienter notre offre touristique sur des activités durables et en harmonie avec la nature, explique Artan Lika, 42 ans, qui s'est lancé dans l'écotourisme il y a quelques années. Nos visiteurs sont hébergés chez l'habitant plutôt que dans des grands complexes touristiques. Cela profite aux communautés locales qui voient qu'il y a une perspective si l'on travaille en respectant ce que la nature nous a donné.»

Le lac Sas est l'un des petits bijoux du bassin hydrographique du lac Skadar. Niché au pied des montagnes à 20 km plus au nord, cet immense lac naturel est le plus grand des Balkans. Sa biodiversité est exceptionnelle, avec près de 270 espèces d'oiseaux, dont le très menacé pélican frisé, une cinquantaine d'espèces de poissons et quantité de plantes endémiques.

Urbanisme et surtourisme

Des lacs, des rivières, des forêts, des prairies, des marais salants… sur le papier, une grande partie des écosystèmes locaux sont protégés par de multiples conventions internationales. Mais la région souffre d'une urbanisation chaotique et du développement du tourisme de masse.

Ces menaces inquiètent la botaniste Masa Vucinic, qui travaille pour les parcs nationaux du Monténégro. «Tous les habitats qui nous entourent sont de plus en plus soumis au processus d'urbanisation, et cela entraîne notamment la disparition des forêts méditerranéennes naturelles. Avec ce projet de réserve Unesco, toutes les zones protégées au sein du bassin hydrographique du lac Skadar pourront être effectivement mieux protégées. Ce sont des points chauds de biodiversité.»

Obtenir le statut de «réserve de biosphère» attribué par l'Unesco, c'est en effet le projet de l'ONG monténégrine EnvPro depuis l'an dernier. Cette désignation permettrait d'assurer la conservation de la faune et de la flore en restaurant les habitats abîmés. Mais le statut de «réserve» s'adresse aussi aux communautés locales et aux personnes désireuses de mieux s'occuper de leur territoire. Ce label de l'organisation des Nations Unies permet également de rapprocher des pays voisins, mais qui travaillent peu ensemble, comme c'est le cas pour l'Albanie et le Monténégro.



La région du lac Skadar, à la frontière entre l'Albanie et le Monténégro, abrite près de 270 espèces d'oiseaux. *imageBROKER/Martin Siepmann*

Tirer à la même corde

«Il ne s'agit pas seulement de mieux protéger la biodiversité, mais aussi de mieux gérer les ressources dont nous dépendons: que ce soit les stocks de poissons, les ressources en eau ou les ressources énergétiques», indique Ana Katnic, directrice de l'ONG EnvPro. Une planification multidisciplinaire intelligente est nécessaire, et on espère y parvenir grâce à ce projet. Nous espérons aussi qu'il nous aidera à uniformiser nos pratiques, car nous avons encore des différences en matière de réglementation et dans la manière dont nous gérons notre environnement.»

Nombre de rencontres et d'ateliers sont régulièrement organisés pour soutenir cette candidature albano-monténégrine. Grâce à des fonds de l'Union européenne, le projet mobilise divers acteurs de ces pays



candidats à l'adhésion: pêcheurs, fermiers, biologistes, opérateurs touristiques et surtout les administrations locales. Beaucoup s'enthousiasment à l'idée de développer les échanges avec leurs voisins de l'autre côté du lac, là où on ne l'appelle plus Skadar, mais «Shkodër», en albanais.

«Ce projet transfrontalier est un nouveau concept que l'on peut présenter à nos administrés, relève Miljanka Baljevic, qui travaille pour la Municipalité de Zeta, à quelques kilomètres de la capitale monténégrine. Cela permettra de mieux nous connecter et de nous ouvrir à l'autre, en créant par exemple de nouveaux marchés pour nos producteurs locaux.»

Rapprocher les habitants

Dans les Balkans, les lacs et les rivières séparent souvent les peuples plus qu'ils ne les rapprochent. Les tensions politiques ont parfois divisé des familles, comme dans cette région du lac Skadar. Albanais du Monténégro, Artan Lika a de la famille au Kosovo. Il garde des souvenirs douloureux des guerres des années 90 qui ont déchiré la région. Avec sa femme, ils espèrent que ce projet permettra de rapprocher les habitants des deux côtés de la frontière, mais aussi de favoriser le vivre-ensemble entre Slaves et Albanais, dans un Monténégro multiculturel.

«Il faut se rappeler ce qui s'est passé dans les Balkans il y a trente ans, et comprendre que ces tensions n'ont amené que des problèmes et de la pauvreté en dépeuplant nos pays. Mais je crois que les gens qui aiment la nature et travaillent avec se préoccupent moins des questions de politique et de nationalité.»

La candidature du lac Skadar devrait être déposée à l'Unesco l'an prochain. D'ici là, ses promoteurs veulent s'inspirer des plus belles réussites parmi les quelque 300 réserves de biosphère qui existent sur le continent européen.

Plus de 750 aires protégées dans le monde, dont deux en Suisse

L'Unesco a approuvé en juin dernier la désignation de onze nouvelles réserves de biosphère, dans onze pays. De la Belgique aux Philippines, en passant par la République dominicaine, ces aires protégées représentent une superficie totale de 37'400 km², soit l'équivalent de la taille des Pays-Bas.

Le réseau mondial compte désormais 759 sites dans 136 pays. Il s'étend sur plus de 7,5 millions de km², soit presque la surface de l'Australie. Au total, quelque 275 millions de personnes y vivent.

La Suisse compte à ce jour deux réserves de biosphère reconnues par l'Unesco: le Parc national suisse, dans les Grisons, qui a obtenu ce label en 1979, et l'Entlebuch (LU), certifié en 2002. P.MO.

Ils ont défié la gravité à Sion

Samedi, le chef-lieu du Valais a accueilli l'événement inédit Gravit'High. Le public a pu admirer des traversées en «highline», entre la basilique de Valère et le château de Tourbillon.

TEXTE: RÉDACTION
PHOTOS: VALENTIN FLAURAUD

Spectaculaire. Sion était samedi l'hôte de Gravit'High, un événement sportif inédit présentant des traversées en *highline (ndlr: la discipline reine de la slackline qui se pratique en hauteur)*. Une *slackline* de 350 mètres de long entre la basilique de Valère et le château de Tourbillon, suspendue à 100 mètres au-dessus du vide, a été le terrain de jeu des spécialistes de la discipline, dont l'athlète estonien Jaan Roose - il vient de battre le record du monde de la plus longue traversée en *highline* (3,6 km) - et les Suisses Yannick Wieser et Remy Boser. Les visiteurs les plus curieux ont pu s'initier à la *slackline* lors d'ateliers découverte, histoire de s'amuser tout en travaillant équilibre et contrôle de soi.


L'Estonien Jaan Roose entre les deux collines de Sion.


Le «slackliner» suisse Remy Boser en action.


Le «slackliner» suisse Yannick Wieser entre les châteaux de Valère et de Tourbillon, samedi à Sion.

Photos: Keystone

Contrôle qualité

Beauté des podiums, le bengal «Mugi» remplit Christian de fierté

Ce n'est pas pour rien que cette race féline est parfois surnommée le «tigre domestique». Celui du Genevois Christian Niquille collectionne les récompenses.

TEXTES: CHRISTOPHE PINOL
PHOTOS: YVAIN GENEVAY

Avec sa robe tachetée façon léopard et son allure de fauve, le chat bengal fait rêver beaucoup d'amoureux des matous. Et question beauté, celui de Christian Niquille, *Mugi,* force d'ailleurs le respect. Pas étonnant qu'avec ses grands yeux verts, ses belles rosettes bien marquées et sa grâce toute naturelle, ce mâle castré de 8 ans a été sacré grand champion international. Mais au risque de doucher les espoirs de certains, son propriétaire nous met d'entrée de jeu en garde: «Le bengal est assez difficile à élever et je le déconseillerais à ceux qui s'occupent d'un chat pour la première fois.»

> «Dès sa naissance, on a vu que ça allait être un très beau chat: ses rosettes étaient déjà pétantes.»
>
> Christian Niquille



CHRISTIAN NIQUILLE *Ancien pâtissier-confiseur, 56 ans*

«MUGI» *Bengal, 8 ans*

Cet ancien pâtissier-confiseur de 56 ans sait de quoi il parle. Devenu informaticien de gestion après un accident de moto qui l'a laissé paraplégique il y a trente-six ans, il a également été un temps éleveur de cette race. À Thônex (GE), *Mugi* vit d'ailleurs avec sa mère, *Inoue.* «Ils sont extrêmement curieux, intelligents et têtus, décrit le Genevois. Alors quand ils ont une idée en tête, impossible de les en détourner. À la maison, ils arrivent à tout ouvrir: tiroirs, armoires et portes. On a d'ailleurs dû poser des poignées verticales sur celles qui devaient rester fermées.»

Jusqu'à 3000 francs
Mais leur côté sauvage - la race est née d'un croisement entre un chat domestique et un chat léopard asiatique - a aussi parfois tendance à ressortir. «Ils ont la manie de marquer leur territoire un peu partout dans l'appartement. Avec ma femme, on les a aussi amenés très jeunes dans des lieux publics pour qu'ils soient touchés et caressés par les gens. Sinon, ils risquent d'adopter un comportement craintif, voire agressif, vis-à-vis des visiteurs à la maison.»

Pas de souci de ce côté-là pour *Mugi,* qui parade fièrement dans la pièce, tout en quémandant des caresses de sa voix grave et insistante. Parce que le bengal est «bavard»! Sans compter que ce chat n'est pas à la portée de la première bourse venue. «Comptez entre 1500 et 2000 francs pour les premiers prix, confirme Christian Niquille. Et jusqu'à 3000 pour les meilleures lignées.»

Une bête de concours
À voir évoluer *Mugi* autour de nous, on est surtout frappé par la finesse de ses traits et la délicatesse de sa robe. «Dès sa naissance, on a vu que ça allait être un très beau chat: ses rosettes étaient déjà pétantes.» Et depuis que son propriétaire l'a lancé sur le terrain des expositions félines, *Mugi* n'en finit pas de gravir les échelons.

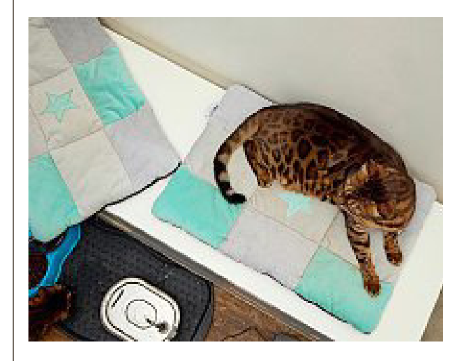
D'abord champion à Genève, puis champion international, et enfin grand champion international (chacun des titres nécessite d'en remporter d'abord trois ou quatre dans chaque catégorie), il était en train d'accumuler les victoires lui permettant de s'attaquer au titre de champion d'Europe quand le Covid a frappé. Depuis, *Mugi* attend de reprendre le chemin des concours.

Avec une maman prénommée *Inoue,* les nippophiles auront noté un certain attrait du Genevois pour le Japon… «Oui, avec ma femme on est fans de mangas et on a décidé de baptiser tous nos chats du nom d'un personnage connu. *Mugi,* c'est bien sûr Mugiwara no Luffy de «One Piece». *Inoue,* elle, est l'une des étudiantes de «Bleach.»

Il nous précise aussi que le bengal a tendance à s'attacher à une personne de son choix de manière exclusive. «Heureusement, c'est moi qu'il a adopté. Ma sœur en a aussi un, mais le sien a porté son attention sur son mari. Pour vous faire comprendre, un jour, dans un hôtel, j'étais parti acheter des croquettes et j'avais laissé ma femme seule avec *Mugi* qui a commencé à hurler d'inquiétude. Elle a eu beau tenter de le rassurer, il ne se laissait pas approcher. Alors que ma femme a assisté à sa naissance.» Un sacré caractère, ces bengals…

Vous avez envie de raconter votre lien, en texte et images, avec votre animal de compagnie? Écrivez-nous à: lematindimanche@lematindimanche.ch

Ses indispensables



PANIERS
«Mugi» en a toute une série. Et Christian a bien fait de lui en acheter autant, car le chat adore dormir dedans.



ROUE
Le bengal est un chat qui a besoin de se dépenser. Avec cette roue, «Mugi» peut cavaler aussi vite et aussi longtemps qu'il le veut.



CROQUETTES
Ce distributeur de croquettes a une bonne réserve qui délivre de la nourriture en tout temps. Le chat peut réguler sa propre alimentation.



FONTAINE
L'eau qui coule a tendance à fasciner «Mugi». Cela l'incite à boire.

Quand? Quand? Quand? Le questionnaire

Quand vous a-t-il rendu fier?
Lors d'un concours à Genève, je le portais sur mes genoux, dans sa caisse. À un moment, la caisse est tombée, s'est ouverte et *Mugi* s'est échappé. Je l'ai poursuivi quelques secondes, puis je l'ai appelé. Il a reconnu ma voix et est revenu se blottir sur mes genoux.

Quand vient-il manger dans votre assiette?
Trop souvent! C'est un vrai voleur. Il raffole du jambon ou du saucisson. Mais aussi de la viande crue, que je lui donne de temps en temps.

Quand vous empêche-t-il de dormir?
Quand il lui prend l'idée, avec sa mère, de chercher à ouvrir les armoires la nuit. J'ai parfois l'impression qu'ils n'attendent que le moment où j'éteins pour commencer. Alors parfois je rallume et ils se calment.

Quand vous fait-il honte?
Quand je reçois des gens à la maison et qu'ils voient les dégâts dont lui et *Inoue* sont responsables: la tapisserie arrachée, les rideaux et les tapis souillés… C'est malheureusement aussi ça, la réalité du bengal.

L'info de la semaine

«Une tache blanche sur la robe est éliminatoire»



CAT CLUB DE GENÈVE

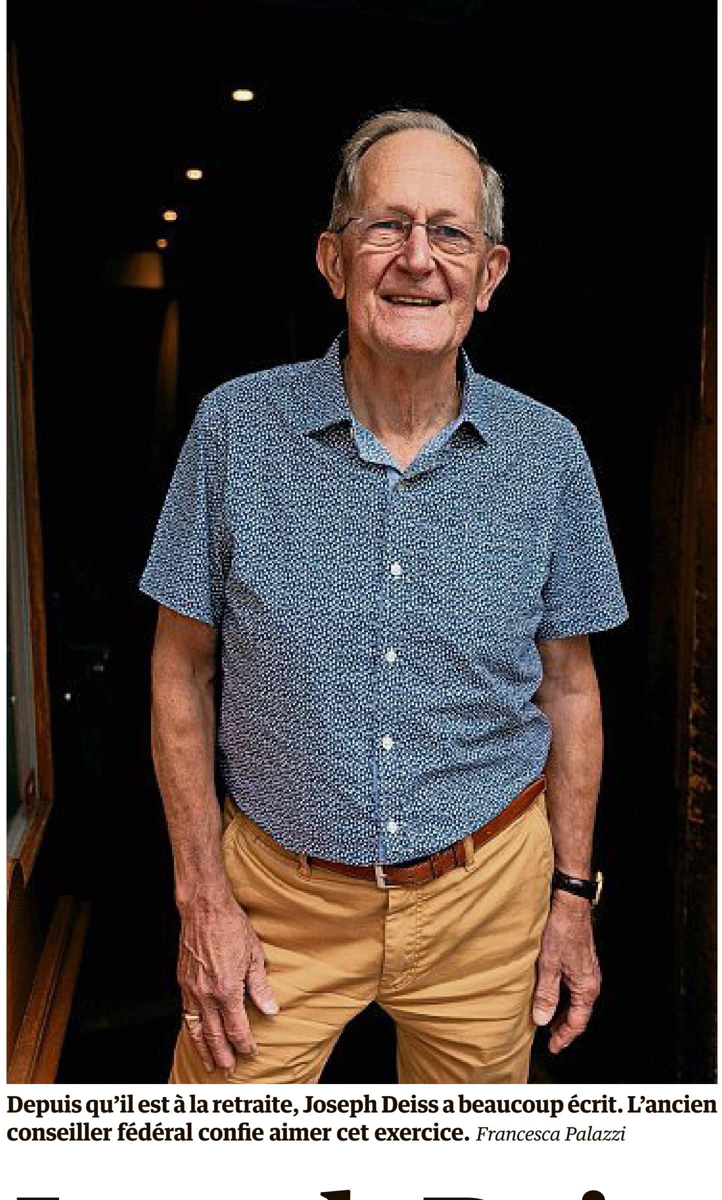
«Pour les expositions félines, les chats sont d'abord répartis pour passer chacun devant un juge, explique Geneviève Thut, présidente du Cat Club de Genève. En général, une quinzaine de juges doivent évaluer une quarantaine de félins pour couronner le champion. Chacun commence par choisir sa meilleure femelle, son meilleur mâle, son meilleur chaton… Tout est comptabilisé: la forme des oreilles, celle du nez, des yeux, du corps, etc. Il faut que le chat soit en bonne condition physique. Trop maigre, il sera disqualifié. Même chose s'il est agressif.»

«On s'est longtemps focalisé sur la robe des bengals, mais on prend aujourd'hui tout en compte. Une tache blanche sur la robe est éliminatoire. Chaque juge présente ensuite aux autres ses meilleurs éléments et ils choisissent alors ensemble le plus beau chat de chaque catégorie: poils longs, poils mi-longs et poils courts. Les meilleurs sont alors comparés une dernière fois pour le titre de Best suprême. Pour être grand champion international, comme *Mugi,* il faut avoir remporté plusieurs expositions dans plusieurs pays.»

Joseph Deiss en indigné

L'ancien conseiller fédéral publie «Ruptures», listant les tourments du monde, et dit son volontarisme de la paix pour s'en sortir.

CHRISTOPHE PASSER
christophe.passer @lematindimanche.ch



Depuis qu'il est à la retraite, Joseph Deiss a beaucoup écrit. L'ancien conseiller fédéral confie aimer cet exercice. *Francesca Palazzi*

À un moment, il s'enflamme façon Stéphane Hessel jadis, avec une sorte d'indignation: «En 1945, l'ONU est créée par 51 pays, dont l'Ukraine, soit dit en passant. Puis, en 1948, trois ans après, c'est la Déclaration universelle des droits de l'homme. Ce n'est pas rien! Lisez-moi ce texte, c'est énorme! C'est en Suisse que seront lancées les Conventions de Genève. Suivront d'autres textes importants, le Statut de Rome, socle de la Cour pénale internationale!»

Joseph Deiss, 78 ans, conseiller fédéral entre 1999 et 2006, reste si admiratif de ces mots forts, digues «morales», de la manière dont ils permirent parfois de sortir de la violence de la guerre par le haut, autour de mots comme liberté et dignité. Le docteur en économie aime la grandeur internationale pour ce qu'elle permet d'espérance: après le gouvernement suisse, il fut entre 2010 et 2011 le président de l'Assemblée générale des Nations Unies. Quant à l'Union européenne, le ministre qui lutta pour faire passer les Bilatérales 1 et 2 ne cache pas «qu'aujourd'hui encore il signerait tout de suite pour y adhérer». Ça continue de faire tousser ses amis du Centre, et au-delà.

Nombreux livres

On est au Café du Midi, son stamm fribourgeois, où tout le monde le connaît; il y a une serveuse pour vouloir son selfie. Deiss porte une chemise qu'on dira fantaisie, des chaussures claires, parle avec cet accent que seuls les «dzodzets» connaissent. Ce truc «bolze», bizarre bilinguisme entre deux rives, qui le fait parfois encore ressentir comme un Alémanique pour les Romands et un Romand pour les Alémaniques. «La ville de Fribourg n'a jamais été très volontariste pour se considérer comme une vraie capitale bilingue», regrette-t-il, en passant d'une locution française difficile à traduire.

Car Deiss a beaucoup écrit depuis qu'il est à la retraite. Il aime l'exercice, sa discipline, les contraintes de traductions, le lien avec les éditeurs. On a pu le lire au sujet de pèlerinages vers Rome ou Canterbury, sur sa carrière politique, mais il a aussi commis un essai chaleureux, «Marguerite, Fleur des chants», à l'univers de Georges Brassens.

«Ruptures», qui sort aux Éditions Slatkine, c'est une autre chanson: «Le 24 février 2022, raconte-t-il, quand l'armée russe est entrée en Ukraine, je me suis dit: «Là, c'est vraiment trop.» Il y avait l'agression, bafouant toutes les lois signées par la Russie elle-même. Mais aussi sa dureté, sa cruauté, cette attaque conduite avec un mépris absolu des civils, hôpitaux bombardés, familles massacrées.»

Il se sent alors «désemparé». «Ruptures» débute par ce sentiment de crise, façon cortège funèbre: «Je me suis mis à songer à diverses ruptures qui menacent notre société: démographique, technologique, économique, écologique, juridique, morale…» Il en fait les premiers chapitres de son livre et ce n'est pas drôle, évidemment: «Je ne suis pas naïf. Bien sûr que les affaires du monde n'avancent que difficilement, ou par à-coups. Et que la responsabilité est partout, les Américains, la Chine, le comportement inadmissible d'Israël à Gaza, et je ne pardonne rien pour autant aux terroristes du Hamas. Il y a la neutralité suisse, aussi, que l'on peine à bien comprendre, ou à redéfinir, et sûrement pas de la façon moyenâgeuse avec laquelle l'UDC l'imagine.»

> **«Je ne suis pas naïf. Bien sûr que les affaires du monde n'avancent que difficilement, ou par à-coups.»**
>
> Joseph Deiss, ancien conseiller fédéral

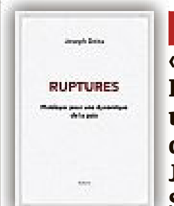
Défis et plaidoyer

Mais l'addition des défis le préoccupe – «Tous ces gens qui s'insultent sur tout, tout le temps» –, et il en concevrait de la «honte» s'il s'agissait juste de voir et de ne rien faire. Alors, à la façon du philosophe Alain, qui disait que «le pessimisme est d'humeur; l'optimisme est de volonté», Deiss cherche dans la dernière partie du livre une porte de sortie. «Ruptures» semblait en effet prendre la pente décliniste, genre vieux sage vous ressassant le refrain anxiogène du «tout fout l'camp». Et tout à coup c'est l'inverse, avec une dernière partie qui espère, et un plaidoyer pour la paix.

Deiss va alors chercher Camus, ou Churchill, ou Saint-Ex pour tenir son discours. Il dit une bataille à mener pour l'«escalade de la paix», dynamique qu'il illustre de façon inédite et intéressante par son expertise économique: «La paix, quand on la veut, peut être contagieuse. D'abord deux pays, puis trois, puis d'autres. Il existe en économie le concept d'externalités positives: la paix m'apparaît comme un bien supérieur, collectif, dans l'intérêt de tous. La vouloir et la construire amène des bienfaits, sans coûts supplémentaires, pour l'ensemble des nations. On ne sacrifie rien: on gagne au contraire tous, en y travaillant.»

C'est ainsi un volume surprenant, peut-être même nécessaire, que «Ruptures». Et il modifie aussi un peu le regard que vous avez sur Joseph Deiss, souvent moqué pour son côté austère, «gris souris», fédéral. Là, à une table de bistrot, une ferveur apparaît, derrière le vieux professeur s'illumine l'idée d'une transmission, quelques traces, des vérités importantes. En coda au livre, Deiss cite une dépêche de février dernier racontant une fillette de 6 ans, là-bas, dans Gaza, qui meurt désespérée sous les décombres, après trois heures d'appels au secours sur son téléphone portable.

Soudain, la vue se brouille.



À LIRE
«Ruptures – Plaidoyer pour une dynamique de la paix», Joseph Deiss, Éd. Slatkine, 214 p.

Jenna Ortega, maîtresse du macabre



EXALTÉE Dans «Beetlejuice Beetlejuice», elle incarne la fille de Winona Ryder (à dr.), qui était l'héroïne du premier volet, «Betllejuice», en 1988. *Imago/Landmark Media*

● Elle n'a pas encore 22 ans et Hollywood est déjà à ses pieds. L'héroïne de la série «Mercredi», et aujourd'hui de «Beetlejuice Beetlejuice», s'épanouit dans la mode et le cinéma horrifique.

CHRISTOPHE PINOL

Impossible d'être passé à côté de la nouvelle étoile montante de Hollywood: Jenna Ortega. Révélée il y a deux ans par la série à succès «Mercredi», sur Netflix, l'actrice vient de s'illustrer en tueuse sanguinaire dans le clip horrifique «Taste», de Sabrina Carpenter, autre nouvelle coqueluche américaine, cette fois de la pop.

Le 28 août dernier, pour l'ouverture de la 81e Mostra de Venise, la jeune femme a surtout volé la vedette à l'équipe de son nouveau film, «Beetlejuice Beetlejuice» (en salle mercredi prochain), constituée pourtant de célébrités: Monica Bellucci, Winona Ryder et le réalisateur Tim Burton. Confirmation, si besoin est, de son ascension fulgurante à seulement 21 ans.

Looks très audacieux

Il faut dire que la jeune femme était resplendissante dans une création Dior conçue tout spécialement pour l'occasion: une robe en tulle plissée rouge dotée d'un décolleté en forme de cœur. Une toilette qui s'inscrit d'ailleurs dans le cadre d'un spectaculaire marathon mode entamé en juin pour la promotion de cette suite au «Beetlejuice» des années 80. Depuis, la comédienne a en effet multiplié les looks tous plus audacieux les uns que les autres, alternant entre élégance pure, touches modernes, rétro, gothiques ou glamour. Le tout, à chaque fois en hommage direct au film original avec des voiles en dentelle noire, des talons hauts à plateforme et autres tailleurs ou blazers signés Vivienne Westwood, Paul Smith ou Dolce & Gabbana. Son compte Instagram, suivi par plus de 38 millions de personnes, en donne un aperçu. Et c'est un régal.

En revanche, ne la cherchez pas sur X, réseau social dont elle a claqué la porte. Elle avait pourtant créé son compte Twitter à 12 ans déjà, trois ans après ses débuts, mais s'en était détournée très vite après avoir reçu une première série de photos à caractère sexuel en messages privés. Ses agents l'avaient encouragée à y revenir quelques années plus tard pour développer son image, mais elle avait cette fois été confrontée à des *deepfakes* la montrant nue. «Ce que j'ai commencé à recevoir après le succès de «Mercredi» était devenu dégoûtant, racontait-elle au «New York Times». Ça me rendait malade. Alors un jour, au réveil, je me suis dit: «Je n'ai pas besoin de ça.» Et j'ai fermé mon compte.»

> **«Ce que j'ai commencé à recevoir après le succès de «Mercredi» était devenu dégoûtant. Ça me rendait malade.»**
>
> Jenna Ortega, dans le «New York Times»

«Je n'ai pas non plus l'intention de parler publiquement de ma vie amoureuse, confiait-elle à «Vanity Fair», pour continuer sur le credo des aspects néfastes de la célébrité. Ça n'appartient qu'à moi. Quand vous en savez trop sur la vie privée d'un acteur, vous ne voyez plus que lui ou elle dans ses films. Il n'y a rien de pire.» Elle a toutefois reconnu qu'elle n'avait de toute façon actuellement rien à cacher sur le sujet, trop occupée à enchaîner les tournages.

> **«Je n'ai pas non plus l'intention de parler publiquement de ma vie amoureuse. Ça n'appartient qu'à moi.»**
>
> Jenna Ortega, dans «Vanity Fair»

SUBLIME Jenna Ortega à l'ouverture de la Mostra de Venise le 28 août 2024. *Fabio Frustaci/EPA*

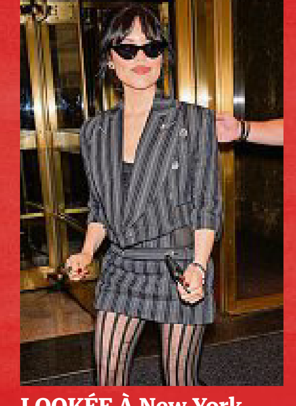
Enfant star

Celle que l'on surnomme parfois «la petite princesse de l'horreur», à cause de son goût prononcé pour le gothique et les films sanglants, explique dans le magazine américain «Interview» avoir passé une enfance formidable dans la vallée de Coachella, près de Los Angeles, aux côtés de ses cinq frères et sœurs. Elle a très tôt voulu être actrice et ses parents, un père mexicain ex-shérif et une mère portoricaine infirmière urgentiste, lui ont apporté tout leur soutien.

Elle a donc 6 ans quand elle prend ses premiers cours de comédie. «J'avais compris qu'en tant qu'actrice, je pourrais réaliser mes rêves d'enfant: devenir à la fois astronaute et la première femme présidente.» À 8 ans, elle passe ses premières auditions et décroche un rôle au cinéma à 10 ans: elle joue la fille du vice-président dans «Iron Man 3». Elle intègre ensuite l'écurie Disney Channel, mais s'évertue plus tard à casser son image de petite fille sage en se tournant vers le cinéma d'horreur. On la voit ainsi dans «Scream VI», «American Carnage» ou «X», un genre où elle se sent «chez elle», même si elle avoue avoir longtemps été traumatisée par le premier «Chucky», la poupée tueuse.

On la reverra bientôt dans la saison 2 de «Mercredi», qu'elle va d'ailleurs orienter vers un ton plus sombre que la précédente, puisqu'elle y tiendra cette fois également le rôle de productrice. Voilà qui en dit long sur l'ambition de la jeune femme, qui fêtera son 22e anniversaire le 27 septembre.

PRÉCOCE À 13 ans, elle est déjà l'héroïne de la série Disney «Harley, le cadet de mes soucis», dont elle tournera 57 épisodes. *Imago images/Everett Collection*



LOOKÉE À New York le 18 août. Elle est la reine du «method dressing»: multiplier les looks inspirés du film dont l'acteur assure la promo, signés de grands créateurs. Ici, en Vivienne Westwood. *Gotham*

Dimanche 8 septembre	Calendrier	Soleil	Lune	Dicton du jour	Météorologue en direct au
Adrien	Semaine 36 Jour 252	7 h 02 19 h 58 -3 minutes	12 h 32 21 h 46 Pleine lune: 18 -09	«À la bonne Dame de septembre, tout fruit est bon à prendre.»	0900 575 775 (CHF 3.20/min depuis le réseau fixe suisse.)

meteonews www.meteonews.ch

La météo du dimanche

Matinée

Bâle 16° · Delémont 15° · Zurich 15° · St-Gall 15° · Neuchâtel 17° · Berne 15° · Lucerne 16° · Fribourg 16° · Coire 18° · Lausanne 18° · Jungfraujoch 1° · Saint-Moritz 8° · Genève 17° · Sion 16° · Zermatt 11° · Locarno 17°

Temps changeant avec une alternance de nuages et de plages ensoleillées. Rares averses sur l'ouest et le sud du pays.

Après-midi

Bâle 23° · Delémont 23° · Zurich 24° · St-Gall 21° · Neuchâtel 23° · Berne 22° · Lucerne 22° · Fribourg 22° · Coire 24° · Lausanne 22° · Jungfraujoch 2° · Saint-Moritz 17° · Genève 23° · Sion 24° · Zermatt 17° · Locarno 22°

Arrivée d'averses et d'orages parfois forts en fin de journée et en soirée. Activité plus limitée sur le Jura.

Loisirs	
Vélo/VTT	★★★☆
Plage/Piscine	★★☆☆
Grillades	★★☆☆
Randonnées	★★☆☆

Risques météo: Orages · Chaleur · Pluie · Incendies de forêt

Les plus de la semaine écoulée en Suisse
- Le plus chaud (plaine): Bad Ragaz (SG), 30.1 °C (samedi)
- Le plus froid (plaine): Courtelary (BE), 8.4 °C (vendredi)
- Le plus arrosé: Simplon village (VS), 96.5 l/m2 (jeudi)
- Le plus venteux: Gütsch (UR), 103.7 km/h (jeudi)

Cumuls de pluie

Delémont · Bâle · Zurich · St-Gall · Neuchâtel · Lucerne · Berne · Coire · Lausanne · Jungfraujoch · Saint-Moritz · Sion · Locarno · Genève · Zermatt

Cumuls de pluie jusqu'à demain 6 h

temps sec · 1 - 5 mm · 5 - 15 mm · 15 - 50 mm · > 50 mm

La semaine prochaine

beau · éclaircies · variable · couvert · pluie · neige · orageux · brouillard

	lundi 9		mardi 10		mercredi 11		jeudi 12		vendredi 13		samedi 14	
Jura 1000 m	10°	14°	10°	15°	9°	13°	7°	8°	3°	8°	2°	11°
Léman et Plateau	14°	18°	13°	21°	12°	18°	10°	14°	7°	13°	7°	15°
Plaine du Rhône	13°	20°	13°	23°	12°	21°	12°	17°	8°	15°	7°	19°
Alpes 1500 m	9°	13°	9°	15°	8°	14°	5°	6°	0°	5°	0°	10°

Météo dans le monde

Europe		Reste du monde	
Amsterdam	22°	Auckland	15°
Athènes	31°	Bangkok	33°
Barcelone	27°	Buenos Aires	22°
Berlin	32°	Le Caire	37°
Bruxelles	21°	Le Cap	21°
Budapest	32°	Los Angeles	36°
Florence	27°	Miami	33°
Helsinki	23°	Montréal	14°
Lisbonne	25°	Nairobi	26°
Londres	20°	New Delhi	31°
Madrid	29°	New York	22°
Moscou	20°	Pékin	25°
Nice	24°	Rio de Janeiro	33°
Oslo	20°	Sydney	25°
Paris	22°	San Francisco	21°
Rome	31°	Santiago	21°
Stockholm	25°	Tokyo	24°
Venise	26°	Tunis	40°

Sports

Yvain Genevay

ARCHIVES

Le sport est un patrimoine

Au sous-sol de la Tour de la RTS à Genève, des milliers d'heures d'archives sportives racontent la Suisse mieux que personne.

À LIRE EN PAGES 24-25

Commentaire



Florian Müller
Chef de rubrique

Le lien qui tisse la Suisse

Vous savez encore où vous étiez le 28 juin 2021 aux alentours de 23h30? Lorsque la main opposée de Yann Sommer s'est dressée dans le ciel de Bucarest pour gifler des décennies d'infamie génétique? Il suffit de revoir les images pour être parachuté dans le moment et se refaire l'histoire: Mbappé tire, Sommer arrête, le palpitant s'emballe.

Il est des moments qui font nation. Marqueurs de vie, mais surtout de société. Car ils sont vécus ensemble, bousculade de sentiments, flopée d'accolades, mais une seule émotion commune. Peu importe, finalement, si le dénouement fut heureux ou fâcheux, tant que nous fûmes vivants.

De ces jalons, le sport est le maître artisan. Il produit des repères existentiels à la pelle: Yann, mais aussi Roger, Stan, Martina, Pirmin, Michela, Roland ou Erika. La simple évocation de leurs prénoms rend leur souvenir vivace. Nous nous les sommes appropriés, sans même leur demander. Voilà, vous faites partie de nous tous, pour toujours.

> **«Pour bétonner le ciment d'un peuple si composite, l'exultation cocardière est d'utilité publique.»**

Ce n'est sûrement pas propre à la Suisse, non. Mais quand quatre langues, 26 cantons et des centaines de régionalismes se débattent pour s'affirmer, le sport offre le sentiment de ne faire qu'un en de rares instants. Pour bétonner le ciment d'un peuple si composite, l'exultation cocardière est d'utilité publique.

À tout bien considérer, les images d'archives du sport revêtent une solennité transcendante. Ces séquences, ce sont eux, les protagonistes, nous, les spectateurs, et plus loin les prochains qui les découvriront comme au premier jour. C'est hier, aujourd'hui et demain réunis dans le même instant, toutes les dimensions fusionnées, comme les générations rassemblées sur le canapé, dans un moment partagé.

Bichonner ce patrimoine, ce bouquet de sentiments qui traverse les époques, fait de nous tous par nous tous, c'est de l'ordre du sacré. Parce que ces instantanés nous racontent mieux que personne: ils définissent qui nous sommes, parfois prédisent qui nous serons, en nous rappelant qui nous étions.

SOUS-SOL
Laurent Guignard, spécialiste de la question, fouille dans les archives des sports. Elles se reconnaissent à la couleur jaune des cassettes Betacam, soit les bandes longue durée.

TEXTE: SIMON MEIER
simon.meier@lematindimanche.ch
PHOTOS: YVAIN GENEVAY

On la voyait autrement, la caverne d'Ali Baba. Plus grande, plus fastueuse, moins accessible – sur ce dernier point toutefois, il a fallu le sésame de Laurent Guignard pour que la porte s'ouvre. Documentaliste à la RTS depuis un quart de siècle, le monsieur nous a servi de guide et de mémoire dans les sous-sols de la tour, à Genève, où se sont longtemps étendues les archives. «Avant, c'était tellement grand qu'on se déplaçait en trottinette», rigole notre hôte.

Il reste désormais un seul espace, à mi-chemin entre le carnotzet désaffecté et l'abri anti-atomique. Un lieu a priori anodin, qui regorge pourtant de perles et de trésors plus ou moins enfouis. Car sur ces tablards qui ploient sous les bobines et dans ces armoires à rail, il n'y a rien d'autre que le poids de l'histoire; et la magie du sport, sa propension à fasciner.

L'ADN émotionnel des époques

«Les archives sportives sont un fonds sur lequel on n'a pas tout de suite mis la lumière, ça semblait secondaire par rapport à l'actualité, l'information, les magazines, informe Laurent Guignard. Le sport a longtemps été le parent pauvre, on cataloguait ça quand on avait le temps. Depuis lors, on a pris conscience de l'importance de ce patrimoine.»

Car à quoi peuvent bien servir le sport et les archives, si ce n'est à marquer les époques, s'inscrire dans la tête des gens et squatter leur ADN émotionnel? «L'action elle-même, je ne l'ai pas trop en tête, explique dans le documentaire «Servette mon enfance» l'ex-joueur Frantz Barriquand à propos de son but contre Liverpool en 1971. Donc j'ai un souvenir qui est auréolé de tout ce que les gens en ont fait.» Là, il suffit de se laisser porter par les sons et les images pour laisser remonter le flux de joie ou de tristesse; ou découvrir ce qu'on n'avait pas eu le privilège de vivre en direct.

C'est pour ça qu'elles sont là, planquées au-dessous du niveau de l'Arve, ces centaines de milliers d'heures glorieuses ou anecdotiques dont beaucoup sont encore à explorer. «Certaines archives n'ont pas été conservées parce qu'elles étaient sur des supports qu'on recyclait, explique Laurent Guignard. D'autres ont été perdues parce qu'elles étaient sur des supports obsolètes et qu'on n'a pas pu rattraper le coup en les numérisant. Il y a tout ce qui a été numérisé en masse et dont on n'arrive pas à identifier le contenu – c'est du vrac. On utilise l'intelligence artificielle et des algorithmes pour la reconnaissance faciale et détecter de quel sport il s'agit. Il y a encore pas mal de flou.»

Les archives prennent moins de place

Les cassettes Betacam, qui avaient remplacé au début des années 1980 les bandes Maz 1 pouce, ont désormais laissé place aux cassettes LTO, où les archives sont entièrement numérisées. «On n'élimine plus rien, on garde tout, donc c'est un truc qui enfle mais qui, en même temps, prend de moins en moins de place.»

Et de plus en plus d'importance. Inépuisable malgré ses lacunes, le magot audiovisuel permet de voyager sans fin ni frontière au cœur de la grande épopée sportive helvétique, qu'elle se déroule sur les talus les plus anonymes ou les scènes les plus prestigieuses.

Il y a les pépites sonores, dès les années 20. Puis les retransmissions télévisées à partir des Jeux olympiques de 1948 à Saint-Moritz. Sans compter les émissions et magazines qui fleuriront au fil des décennies. Certains documents, à l'image de la rencontre avec Mohamed Ali (Face au sport, 1976) ou ce reportage dans le cadre du drame du Heysel (Temps présent, 1985), tous deux façonnés par le réalisateur Claude Schauli, continuent à faire date.

D'autres racontent leur époque, soulignent le temps qui passe, peignent le monde qui évolue à moins qu'il ne change pas. Les archives TV de la RTS, qui fêtent cette année leur 70e anniversaire, tissent aussi ce lien sacré entre les idoles et leur public.

«Les grands événements sportifs, de par leur capacité à réunir les gens au-delà de leur âge, leur couche sociale ou leur provenance, sont de nature à façonner une mémoire collective, observe Philippe Vonnard, historien à l'Université de Fribourg et président de l'Association pour la valorisation des archives et de l'Histoire des sports. Quand on parle de ski en Suisse, par exemple, avec la si forte identification que les gens peuvent avoir aux championnes et aux champions, on est quasiment dans le domaine de l'histoire nationale.»

Les archives, c'est aussi l'occasion de voir l'envers du décor, de constater que la téléréalité n'a rien inventé: quel ovni que ce numéro de Tell Quel de novembre 1985 où Lucien Favre, avec ses béquilles, s'écharpe avec celui qui l'a blessé quelques mois plus tôt, Gabet Chapuisat! Ça permet de voir ou revoir mille visages, y compris ceux des stars qui n'en étaient pas encore.

«Là, on n'est pas dans la mémoire collective mais dans l'inédit, aux origines de ce qui deviendra mythique, commente Laurent Guignard. C'est rigolo de revoir Federer tout jeune et boutonneux, à l'époque où il cassait ses raquettes. Et Thomas Lüthi qui fait de la minimoto gamin, rétrospectivement, c'est un sacré document.»

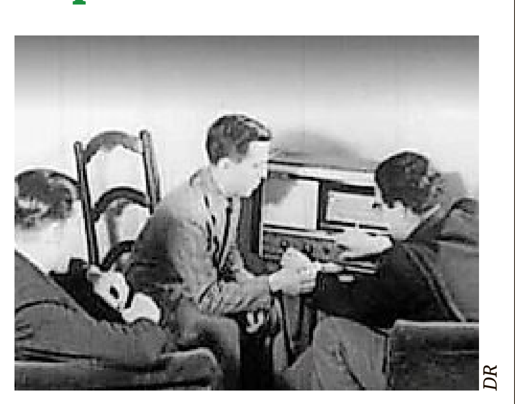
Un de plus, qui raconte lui aussi son histoire. Les héros éternels, les lieux qui ressurgissent, un sentiment qui reste. «En matière d'émotions, on replonge les gens dans leur enfance ou parmi les moments les plus forts de leur vie», note le gardien du temple. Dans la caverne d'Ali Baba, il reste encore bien des découvertes à faire.



«Le sport a longtemps été le parent pauvre, on cataloguait ça quand on avait le temps. Depuis lors, on a pris conscience de l'importance de ce patrimoine.»

Laurent Guignard, responsable des archives

Le secret de Squibbs? La passion et le théâtre



DR

Avant l'image, il y a le son. Et à l'origine du son sportif en Suisse romande, il y a Marcel William Suès, alias Squibbs. De son premier reportage en direct, en octobre 1926, il ne subsiste rien. Il est un petit trésor de quatre minutes, dans lequel Squibbs raconte, en janvier 1950, son «secret».

S'il ne dédaigne pas l'objectivité pendant un match, le reporter place la passion au-dessus de tout. Pour la transmettre, il prône la partialité la plus totale: «Les auditeurs se scindent immédiatement en deux camps. Les uns se délectent, se tapent sur le ventre parce qu'ils sont du même sentiment que le reporter. Les autres grincent des dents, le maudissent, le traitent de vendu. Ils le détestent, mais ils l'écoutent. Vous gardez ainsi l'attention de tous. Un truc de théâtre, me direz-vous. Et pourquoi pas?»

Aux origines de la Champions League



DR

Les archives, c'est l'histoire. Celle de feu la Coupe des clubs champions par exemple, aujourd'hui archiconnue sous le nom de Ligue. Là, ce sont les balbutiements, les origines. On est le 7 septembre 1955, à la veille de la rencontre entre Servette et le puissant Real Madrid, au 1er tour. Quelques joueurs et dirigeants des deux clubs se présentent à la presse devant le monument Brunswick.

«La Coupe d'Europe consiste en des rencontres entre les meilleurs clubs de chaque pays», explique le président grenat Clément Piazzalunga, avec pour «but amical de faire se rencontrer des équipes qui ne se connaissent pas». Autant dire qu'en septante ans, le concept a changé. La langue de bois, elle, existait déjà. Alfredo Di Stefano, star des Merengue, le prouve en alignant quelques banalités enjolivées par le traducteur.



À la découverte du trésor des archives sportives

● Les archives de la RTS regorgent de perles et de pépites plus ou moins enfouies. Autant de documents, pour certains encore à défricher, qui racontent un pays et le temps qui passe tout en alimentant ce qu'on appelle la mémoire collective.

BOBINES
Une bande vidéo de 1983 qui reste encore à numériser. Les archives sportives représentent une part importante de la masse des archives de la RTS.

NUMÉRISATION
Au département documentation, tout se passe devant l'écran désormais. Des milliers d'heures glorieuses ou anecdotiques sont encore à explorer par des archivistes assistés par l'IA.

Des chevaux sur le Lauberhorn

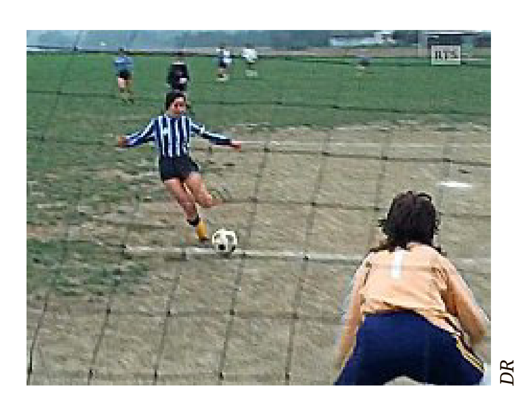


DR

Le lever de soleil éclaire avec son talent naturel l'Eiger, le Mönch et la Jungfrau. Mais il a neigé toute la nuit sur Wengen et les préparatifs sont ardus en amont des épreuves du Lauberhorn, en ce mois de janvier 1962. «Même les pauvres chevaux peinaient à conserver leur équilibre», constate le reporter, qui suit la rocambolesque installation des infrastructures télévisuelles.

«Igloo improvisé», câbles sous la neige, tours mécaniques afin de jucher les caméras au bon endroit, sachant que chacune d'entre elles devra tenir une minute… Tout doit être prêt 48 heures avant la course. Détendus dans leur cabine, les commentateurs Christian Bonardelli et Gérald Piaget ne semblent pas se douter des efforts consentis. «Impossible est un mot qui ne devrait pas figurer dans les dictionnaires», conclut le reportage.

Les filles ont gagné du terrain balle au pied

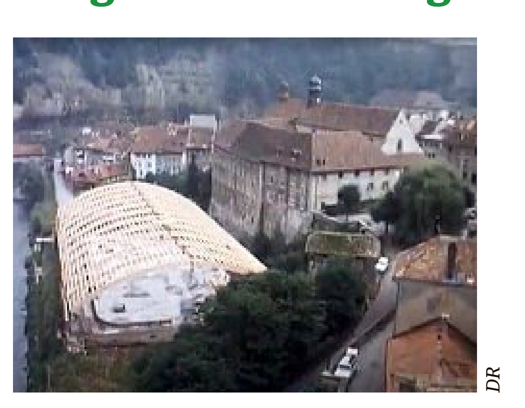


DR

Octobre 1975 à Lonay (VD), un dimanche matin frisquet. «Quelques mâles» sont là pour voir «sans trop d'aménité ce football au féminin qui pour beaucoup relève du défi ou de la curiosité», comme le dit feu Jean-Jacques Tillmann dans l'introduction de son reportage.

Tandis que des images du match défilent, entrecoupées par les interventions plus ou moins poétiques d'un entraîneur clope au bec, le journaliste tente de se montrer poli. «On peut ne pas aimer, on peut estimer que la femme et le shoot sont antinomiques, ose-t-il avant de se reprendre tant bien que mal. Est-il pour autant judicieux de manifester de l'acrimonie, de l'agressivité à l'endroit de ces jeunes personnes? Un certain sourire, certes, n'est pas interdit. La tolérance est de mise. Après tout, pourquoi pas? Si ça les amuse…» Les temps changent et, des fois, c'est mieux après.

Quand les Augustins défiguraient Fribourg

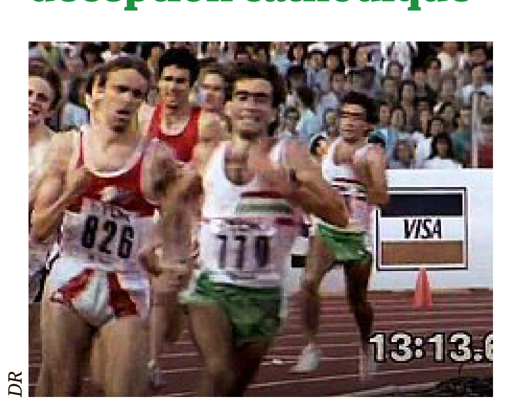


DR

Et soudain, au cœur de la basse ville, pousse une imposante charpente afin d'abriter la patinoire des Augustins. On est en 1975 et l'émoi est grand de voir «le plus beau quartier de la ville enlaidi». Jean-Pierre Dorthe, alors président de Gottéron, ne nie pas les dégâts esthétiques mais souligne le rôle social du club et de l'enceinte. Et puis tout cela n'est que provisoire, en attendant un déménagement.

Pas de quoi calmer Etienne Chaton. Le conservateur des Monuments historiques se montre catastrophé par le gigantisme du chantier, le choix des matériaux et la proximité avec les remparts. «Tout le monde est d'accord que c'est moche, mais on la fait quand même», résume-t-il. Une ascension en Ligue nationale A et sept ans plus tard, la grande sœur de Saint-Léonard verra le jour au nord de la ville.

Au comble de la déception cathodique



DR

«Ça va être terrible, le dernier tour, ça va être absolument terrible.» Boris Acquadro, ex-pape du fond et de l'athlétisme à la télé romande, pressent bien les choses en ce 6 septembre 1987 au stade olympique de Rome. Il ne retient pas son souffle, il l'utilise pour porter le Valaisan Pierre Délèze sur le podium du 5000 mètres de ces Mondiaux. L'exploit serait majuscule. «On n'ose pas y croire, on n'ose pas y croire», répète à l'entame de la dernière ligne droite celui qui y croit très fort.

On peut revoir ces images mille fois en étant persuadé que cela se terminera bien. Et mille fois, Pierre Délèze, encore troisième à quelques dizaines de mètres de la ligne d'arrivée, se fait coiffer sur le fil par la faute d'un «finish anglais épouvantable d'efficacité», signé Jack Buckner. «Mon pauvre Pierre», compatit le témoin privilégié.

Jorge Martin prend le large

En MotoGP, l'Espagnol a gagné le sprint, samedi à Saint-Marin, devant son rival Francesco Bagnaia.

Le leader au championnat du monde de MotoGP, Jorge Martin (Ducati-Pramac), a remporté samedi la course sprint du Grand Prix de Saint-Marin, 13e manche de la saison, devant le champion du monde en titre, Francesco Bagnaia, deuxième à 1''5. Sur le circuit italien de Misano, et sous une chaleur écrasante, «Martinator» (le surnom de Martin) a signé un départ en boulet de canon depuis la 4e place, prenant les rênes de la course dès le premier virage. «Je ne m'attendais pas à un tel départ», a savouré le vainqueur du jour. «J'étais en mode qualifications ensuite [...] avant de maintenir l'écart qui s'était creusé à deux tours de la fin.» L'Italien Franco Morbidelli (Ducati-Pramac) a complété le top 3 de cette course de treize tours. Au général, Martin conforte sa position de leader et compte désormais 26 points d'avance sur Bagnaia. Le sextuple champion du monde Marc Márquez (Ducati-Gresini), troisième du championnat, a terminé 6e après être parti 9e sur la grille. AFP

Suissesses en argent

En cyclisme, Flurina Rigling et Celine van Till ont terminé 2es de leur course aux Jeux paralympiques.

Quelle émotion Flurina Rigling n'aura-t-elle pas vécue à Paris? La Zurichoise a connu l'amertume de manquer le podium du contre-la-montre pour 0''3, mais elle a surtout goûté au bonheur des médailles. Deux fois! Dix jours après avoir décroché le bronze dans la poursuite individuelle, elle s'élançait pour son dernier effort des Jeux, samedi. Une course sur route de 57 km et 560 mètres de dénivelé en catégorie C1-3. Elle a fini par décrocher l'argent, juste derrière la Japonaise Keiko Sugiura. La Zurichoise avait lancé la moisson suisse de médailles et c'est peut-être Celine van Till qui l'a clôturée (19 médailles samedi soir). Elle aussi avait déjà une breloque: l'argent du contre-la-montre, depuis mercredi. Et samedi, elle a aussi fait coup double. La Genevoise a terminé 2e de la course sur route (28 km) en catégorie T1-2, derrière la Danoise Emma Lund. FLORIAN VANNEY

Alinghi tremblera encore

Le défi suisse devra batailler pour valider sa qualification pour les demi-finales de la Coupe Louis Vuitton lors de la 37e Coupe de l'America.



Après un départ trop prudent, Alinghi n'a pas pu revenir sur le bateau britannique.

Quique Garcia/Keystone

Après avoir enregistré ses deux premières victoires de la compétition cette semaine, se relançant par la même occasion dans la course aux demi-finales de la Coupe Louis Vuitton, Alinghi Red Bull Racing a subi un coup d'arrêt samedi. Défait par Ineos Britannia, l'équipage suisse devra attendre la dernière journée de compétition, dimanche, pour être fixé sur son sort dans son match à distance avec les Français d'Orient Express Racing.

La faute à un départ trop prudent, sans prise de risque? Peut-être. Car dans des conditions soutenues doublées d'une mer formée au large de Barcelone, le défi britannique pouvait prendre tranquillement le large d'entrée de régate. Un avantage sur lequel les hommes de Ben Ainslie, marin olympique le plus médaillé de l'histoire, allaient très vite capitaliser pour s'imposer. Près d'une minute de retard au final: la sanction est implacable pour Alinghi. Barré par Arnaud Psarofaghis et Maxime Bachelin, l'AC75 battant pavillon de la Société nautique de Genève n'a jamais réussi à véritablement inquiéter Ineos Britannia, lors d'un match dont ils ont été spectateurs, ne parvenant pas à trouver les ressources pour réagir et chatouiller leur adversaire. «Ils ont été plus rapides que nous dès le départ et ont bien contrôlé la course ensuite, concédait Arnaud Psarofaghis au terme de la régate. Il faut se servir de cette défaite pour engranger les bons enseignements en vue de demain.»

Alinghi tremblera donc jusqu'au bout lors de ce round robin de la Coupe Louis Vuitton. Et ce même si les Français ont également perdu leur régate samedi face à American Magic et pointent toujours à la dernière place. Pour s'assurer une place pour la suite de la compétition, le défi helvétique aura la lourde tâche de battre les Italiens de Luna Rossa dimanche, ou de compter sur une défaite des Français face aux Britanniques. Les demi-finales se disputeront dès la fin de semaine prochaine, avec pour enjeu une place en finale pour gagner le droit d'affronter le defender et ultrafavori néo-zélandais lors de la Coupe de l'America (12 au 21 octobre). FLORIAN MÜLLER

Une star porte les couleurs du FC Sion



Travis Scott, star mondiale de la musique, s'est affiché avec le survêtement du FC Sion dans les tribunes de l'US Open de tennis, lors de la demi-finale entre Taylor Fritz et Frances Tiafoe (4-6 7-5 4-6 6-4 6-1). Cette association improbable, entre l'icône du rap américaine et le club sédunois, assure un sacré coup de pub aux couleurs valaisannes à l'international.

Al Bello/Getty Images

En bref

LUTTE AU SOMMET SUR LE TOUR DE ROMANDIE
Demi Vollering a remporté samedi la 2e étape du Tour de Romandie à Vercorin (VS). La Néerlandaise a battu d'un boyau sa coéquipière belge Lotte Kopecky, maillot jaune pour 2 secondes. Dans cette étape reine, elles étaient encore quatre à pouvoir l'emporter à 5 kilomètres du but. La jeune Niamh Fisher-Black (SD-Worx) a été la première à exploser et ses deux prestigieuses coéquipières, Vollering et Kopecky, jouaient alors au chat et à la souris avec l'Italienne Gaia Realini (Lidl-Trek). Quitte à ralentir de façon extrême dans les derniers lacets en direction de la station valaisanne. Des images assez incroyables à ce niveau. Les deux meilleures coureuses du monde ont fini par s'expliquer entre elles une fois la flamme rouge passée.

HECTOR GARZO SACRÉ EN MOTOE
L'Espagnol Hector Garzo a remporté le championnat du monde de moto électrique (MotoE) samedi, sur le circuit italien de Misano. Avec 26 points d'avance au championnat avant l'ultime course, le pilote de l'équipe Dynavolt Intact GP MotoE s'est assuré le titre mondial après avoir terminé quatrième samedi, derrière le vainqueur du jour, l'Italien Mattia Casadei (LCR E-Team).

MAGNIER BRILLE AU TOUR DE GRANDE-BRETAGNE
Le jeune coureur français Paul Magnier, 20 ans, a remporté sa troisième victoire d'étape sur le Tour de Grande-Bretagne, la deuxième consécutive, de nouveau à l'issue d'un sprint massif à Northampton, samedi à la veille de l'ultime journée. Au classement général, le Français gagne une place pour se hisser au sixième rang, à plus d'une minute du leader Stephen Williams (Israel-Premier Tech).

L'ÉTAPE REINE DE LA VUELTA POUR DUNBAR
L'Irlandais Eddie Dunbar a remporté samedi la 20e et avant-dernière étape du Tour d'Espagne au sommet du Picon Blanco, où le Slovène Primoz Roglic, 3e, a consolidé sa place de leader. Au terme de 172 km et sept ascensions (5000 mètres de dénivelé positif), le coureur de la formation Jayco s'est imposé pour 7'' devant l'Espagnol Enric Mas. Dimanche, la dernière étape, un contre-la-montre de 24 kilomètres à Madrid, devrait permettre à Roglic, qui possède 2'02'' d'avance sur son dauphin Ben O'Connor, de remporter une 4e Vuelta.

Loteries





Tirages du 7 septembre 2024

Swiss Loto: 2 4 5 21 24 28 — rePLAY 12 — N° Chance 5

N° + N° Chance	Gagnants	Gains (Fr.)
6 + 1	0	-
6 + 0	0	-
5 + 1	11	7'496.05
5 + 0	52	1'000.00
4 + 1	525	121.50
4 + 0	2'349	70.50
3 + 1	7'736	20.70
3 + 0	36'670	9.30

Prochain Jackpot: Fr. 17'200'000.-*

Joker: 6 0 9 7 9 2

N°	Gagnants	Gains (Fr.)
6/6	1	712'965.00
5 derniers	2	10'000.00
4 derniers	14	1'000.00
3 derniers	141	100.00
2 derniers	1'466	10.00

Prochain Jackpot: Fr. 100'000.-*

*Montants estimés en francs, non garantis. À partager entre les gagnants du 1er rang.

Tirages du 6 septembre 2024

EUROMILLIONS

12 14 34 41 47 — Étoiles: 3 4

N° + Étoiles	Gagnants	Gains (Fr.)
5 + ★★	1	139'660'515.00
5 + ★	4	241'263.25
5	7	32'221.25
4 + ★★	55	2'919.80
4 + ★	1'022	289.45
3 + ★★	2'111	148.15
4	2'061	106.60
2 + ★★	31'655	34.70
3 + ★	46'435	26.40
3	96'179	23.75
1 + ★★	175'554	15.75
2 + ★	717'046	12.15
2	1'470'121	9.55

SWISS WIN: 10 22 43 49 50

N°	Gagnants	Gains (Fr.)
5/5	0	-
4/5	153	950.00
3/5	7'326	44.75

Prochain Jackpot: Fr. 16'000'000.-*

SUPER-STAR: B935C

Rangs	Gagnants	Gains (Fr.)
1 ★★★★★	0	-
2 ★★★★★	2	7'150.20
3 ★★★★★/★★★★★	6	1'986.15
4 ★★★★★/★★★★★	16	1'042.75
5 ★★★★★/★★★★★	60	238.35
6 ★★★★★/★★★★★	148	52.40
7 ★★★★★	276	19.45
8 ★★★★★/★★★★★	1'440	10.75
9 ★★★★★/★★★★★	15'038	3.95

*Montant estimé en francs, non garanti. À partager entre les gagnants du 1er rang.

Loto français

Tirage du samedi 7 septembre

9 - 15 - 31 - 43 - 48

Numéro de la chance: **9**

Joker: 4 775 856

Option 2e tirage:

4 - 7 - 19 - 35 - 44

L'ancienne double demi-finaliste de Roland-Garros est désormais la directrice sportive du tournoi WTA 125 de Montreux. Elle évoque les difficultés actuelles du tennis féminin suisse, qui peine à séduire la relève sur les courts.

Timea Bacsinszky «Les filles ont moins l'esprit de compétition»

RUBEN STEIGER
ruben.steiger@lematindimanche.ch

Depuis sa retraite en juillet 2021, Timea Bacsinszky a gardé plus qu'un pied dans le tennis. Entraîneuse et capitaine d'interclubs au TC Stade-Lausanne, elle passe plusieurs heures par semaine sur les courts. «J'adore manger, donc ça me maintient en forme», rigole-t-elle.

La double demi-finaliste de Roland-Garros (2015 et 2017) est également directrice sportive du tournoi WTA 125 de Montreux dont la finale se déroule ce dimanche. C'est depuis la terrasse du club que Timea Bacsinszky a pris le temps d'aborder le déclin du tennis féminin suisse.

Il n'y a plus qu'une seule Suissesse dans le top 100 (Viktorija Golubic 73e) et quatre des cinq représentantes helvétiques présentes à Montreux ont perdu au premier tour. Doit-on s'alarmer pour l'avenir du tennis féminin suisse?
Le terme «alarmer» est trop fort. Il faut mettre les choses en perspective. Entre Martina Hingis, Patty Schnyder, Belinda Bencic (*ndlr: en congé maternité*) et moi, et Marc Rosset, Jakob Hlasek, Roger Federer et Stan Wawrinka chez les hommes, la Suisse a été gâtée et le public s'est habitué aux bons résultats. Il s'agissait d'une période extraordinaire. C'est plus difficile désormais, mais je ne veux pas être alarmiste car le tennis fonctionne par vague et il faut accepter une période creuse.

Dans les rangs juniors, aucune Suissesse ne figure dans les 300 meilleures. Le déclin est tout de même difficile à occulter.
Le tennis est devenu plus compétitif car il est pratiqué par bien plus de monde sur cette planète. SwissTennis sait ce qu'il a à faire. Il y a d'excellents entraîneurs et formateurs dans tout le pays. En revanche, il y a un élément en Suisse qui m'attriste et qui empêche probablement les jeunes talents d'atteindre le niveau international junior.

Lequel?
En hiver, ils ont de moins en moins la possibilité de jouer car de nombreuses halles sont détruites et les courts disparaissent. C'est le cas à Crissier, Épalinges ou encore à Écublens où des immeubles ont remplacé l'ancien centre national. Cela signifie que les jeunes perdent des heures de jeu précieuses. Il y a un besoin crucial d'avoir des terrains intérieurs car en Suisse, on ne peut pas s'entraîner dehors toute l'année.

Outre cette disparition des terrains, voyez-vous d'autres facteurs?
Cela touche tous les domaines, mais les jeunes ont plus de distractions aujourd'hui. Il y en a qui privilégient les likes sur les réseaux sociaux que de frapper trois coups droits de suite à l'intérieur du terrain. Concernant les filles, certaines ne se rendent pas compte combien c'est difficile de devenir pro et à quel point il faut avoir la tête dans le guidon. De par mes origines, j'ai été éduquée à la dure, même beaucoup trop du côté de mon père, et ça m'a permis de ne jamais baisser les bras et fait comprendre que rien ne me serait servi sur un plateau. Je ne suis pas du tout pour la carotte et le bâton, mais un petit peu plus de fermeté peut servir.

SwissTennis a fait le constat que trop peu de filles jouaient au tennis. Pourquoi ce sport est-il devenu moins populaire?

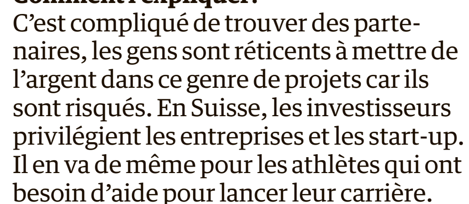


Quand je donne des cours à des garçons, après trois minutes d'échauffement, ils veulent faire des points. Il y a des exceptions, mais les filles ont moins l'esprit de compétition, elles préfèrent s'amuser entre amies. Mais c'était déjà le cas à mon époque. Peu de filles aspiraient à devenir professionnelles et je m'entraînais souvent avec les garçons.

Vous avez été mise au tennis de force, mais vous avez appris à l'aimer. Conseilleriez-vous à une jeune fille de commencer ce sport?
Je conseillerais de faire un sport, peu importe lequel. Le tennis peut être vraiment fun car il développe plein de choses dont la dextérité et la coordination. J'ai été forcée de jouer au tennis. Je ne m'en rendais pas compte, mais je n'aimais pas ça. Cela a changé quand j'ai relancé ma carrière en 2013, car c'était mon projet et ma décision. C'est bien que les parents proposent des activités, mais il faut laisser le choix à l'enfant. Un humain sera toujours plus épanoui et motivé en choisissant qu'en étant forcé.

Si vous aviez une baguette magique pour résoudre le problème du nombre de filles qui jouent au tennis. Quelles seraient vos solutions?
Construire plus de centres de tennis et réduire les coûts de location d'un terrain. Car s'il y a quatre enfants sur un terrain, ils taperont moins de balles que lors d'un cours privé individuel. Mais il est parfois difficile de trouver un cours privé car il n'y a aucun terrain de libre. Et bien sûr, il faudrait créer plus de tournois féminins.

Timea Bacsinszky porte un regard expert sur la relève du tennis féminin en Suisse.
Yvain Genevay



«Je ne suis pas du tout pour la carotte et le bâton, mais un petit peu plus de fermeté peut servir.»

Justement, il y en a très peu en Suisse. Comment l'expliquer?
C'est compliqué de trouver des partenaires, les gens sont réticents à mettre de l'argent dans ce genre de projets car ils sont risqués. En Suisse, les investisseurs privilégient les entreprises et les start-up. Il en va de même pour les athlètes qui ont besoin d'aide pour lancer leur carrière.

Pourriez-vous un jour accompagner une jeune joueuse prometteuse dans un rôle d'entraîneuse?
Pas pour le moment. J'ai eu des demandes, mais je ne veux plus dédier ma vie au tennis et encore moins calquer mon emploi du temps sur celui d'une autre. Je veux pouvoir décider de mon programme.

Chronique

Pourquoi j'ai choisi Kloten

Lors de ma dernière chronique, j'avais écrit que, de retour de mon aventure d'un an en Amérique du Nord, j'allais assurément porter le maillot des ZSC Lions durant la saison 2024-2025 de National League.

Et voici que je suis aujourd'hui le gardien de Kloten, l'équipe rivale du «Z».

Promis, je vous avais dit la vérité et je n'ai aucun lien de parenté avec Pinocchio. Mais voilà, le hockey, c'est aussi le reflet de la vie. Il y a parfois des surprises. Gaëtan Voisard, mon agent chez The 6ix, a finalisé un accord avec les Lions et, d'un jour à l'autre, je me suis retrouvé libre de m'engager avec le club de mon choix. J'avais quelques options sur la table et, avec Lisa, mon épouse, nous avons choisi de revenir dans la région de Zurich où nous avions nos habitudes et nos repères avant de nous envoler pour les États-Unis. Sur le plan privé, avec l'arrivée prochaine de notre premier enfant, cela nous semblait être la décision la plus appropriée.

Ce choix est d'autant plus logique qu'il cadre parfaitement avec le projet sportif. Après deux saisons un brin compliquées au cours desquelles je n'ai pas été titularisé aussi souvent que je l'avais espéré, Kloten m'est apparu comme l'organisation idéale pour lancer une opération reconquête.

Je suis lucide: mon arrivée chez les Aviateurs est l'un des transferts majeurs de l'année en Suisse. Du coup, j'ai parfaitement conscience que ce statut génère des attentes. Eh bien, cela tombe très bien car, moi aussi, j'ai des attentes et la conviction que j'y répondrai positivement.

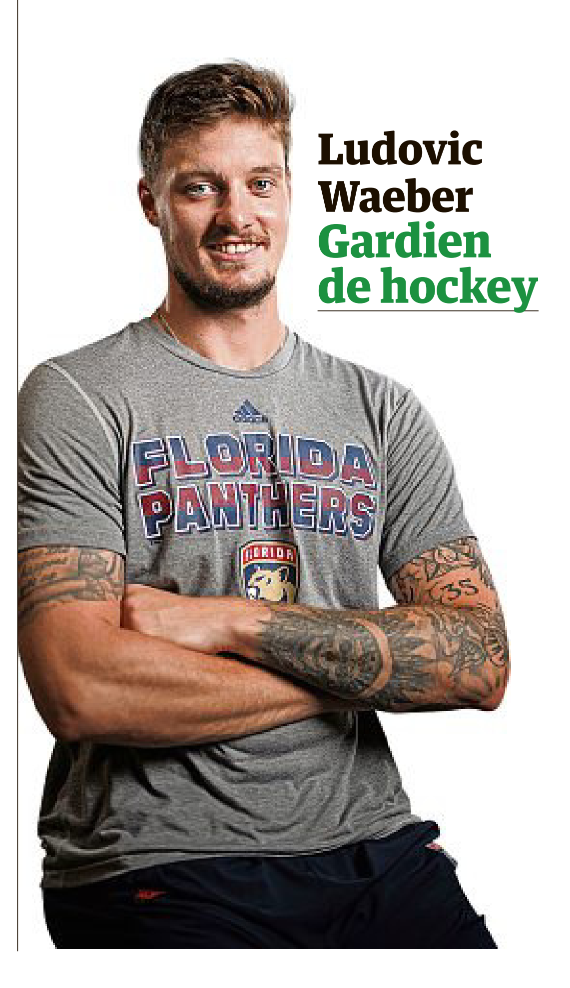
Il se murmure que, sur le papier - mais la réalité du papier est parfois bien éloignée de celle de la glace -, je risque de faire une indigestion de caoutchouc cette saison. Si tel était le cas, sachez que je suis prêt à en manger jusqu'à plus faim. Il y a 52 matches au calendrier de la saison régulière; si on me demandait de jouer les 52 matches, je le ferai avec un sourire dont vous n'imaginez même pas le rayonnement.

Je n'ai pas de revanche à prendre. Je n'en veux pas aux ZSC Lions d'avoir embauché un gardien étranger qui m'a barré la voie. Je n'en veux pas aux deux clubs nord-américains avec qui j'ai joué en 2023-2024 d'avoir favorisé le développement de portiers qu'ils avaient repêché; c'est un processus normal. De plus, je n'ai pas de regret parce que j'ai vécu des trucs de fou en quelques mois et qu'une telle expérience dépasse la frontière du sport.

Mais là, j'ai hâte d'un retour à une certaine normalité.

Mentalement, je suis frais. Physiquement, je suis au top. Pour l'anecdote, si je le suis, c'est aussi grâce à l'aide d'un adversaire. Lorsque je suis rentré des États-Unis, j'ai pu m'entraîner quelques semaines chez mon pote Yannick Rathgeb. Le défenseur de Fribourg-Gottéron a une salle de force à la maison et a eu la gentillesse de m'y accueillir.

Je lui en suis reconnaissant. Mais je n'ai pas pour autant l'intention de m'avouer vaincu sur l'un de ses tirs en championnat.



Ludovic Waeber
Gardien de hockey

Le syndicat des joueurs a tiré la sonnette d'alarme cette semaine, alors que la FIFA a encore ajouté une couche de matches l'été prochain.

Les joueurs au point de rupture

ROBIN CARREL
robin.carrel
@lematindimanche.ch

La saison «normale» d'un footballeur anglais, par exemple, est faite de 38 matches de championnat. S'il joue toutes les rencontres des Coupes de la Ligue (cinq) et d'Angleterre (six), qu'il va au bout en Ligue des champions (huit matches de poules et potentiellement neuf parties ensuite) et qu'il est international (dix de plus), on monte à 76 parties sur la saison. Et vous pensiez que l'été 2025, sans grande compétition internationale, allait permettre aux joueurs de prendre un peu de vacances? Perdu.

Il y a le Final Four de la Ligue des nations prévu début juin (et les quarts de finale en mars…) alors que la Coupe du monde des clubs de la FIFA va vivre sa première édition à 32 équipes, aux États-Unis, dans la foulée. Certains cadors pourront ainsi ajouter sept matches à leur pensum saisonnier. Total TTC possible: 83 rencontres en un seul exercice! C'est plus qu'une saison régulière d'un basketteur de la NBA ou d'un hockeyeur de la NHL.

Une charge intolérable

«Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'alarme a été tirée, que ça soit venu des syndicats des joueurs ou autres. Évidemment que les calendriers sont chargés, surchargés et que ça demande beaucoup de sollicitations pour les athlètes. Est-ce que c'est trop? On ne va pas dans le bon sens, c'est sûr, mais on subit plus qu'autre chose. Et les joueurs aussi, forcément, parce que la période de repos est de plus en plus courte.»

Didier Deschamps, sélectionneur de la France, constatait l'évidence cette semaine, avant que son équipe n'entre dans la Ligue des nations, une compétition lancée en 2018 par l'UEFA. Et il n'est pas le seul. Mercredi, c'est la FIFPRO, le syndicat des joueurs qui représente quelque 65'000 professionnels à travers le monde, qui y est allé de son pavé dans la mare. Elle a sorti un rapport détaillant la charge de travail extrême subie par les professionnels du jeu de ballon, soulignant qu'elle serait intolérable dans tous les autres corps de métier.

> «Les chiffres sont choquants et la législation du travail est ignorée.»
>
> Alexander Bielefeld, syndicat des joueurs

«Imaginez-vous à votre boulot, si vous n'aviez que quarante-deux jours de repos par an. Il y aurait directement des syndicats et des avocats pour faire rectifier tout ça. Ça devient de pire en pire», grogne Darren Burgess, ancien coach de la performance à Liverpool et Arsenal.

En Suisse, le dixième joueur de champ le plus utilisé de la dernière saison de Super League s'appelle Boris Cespedes et il joue à Yverdon (2985 minutes en championnat). En signant dans le Nord vaudois, il a évolué plus en un exercice au Stade municipal qu'en deux ans et demi avec Servette. En prime, l'ancien international suisse junior a été convoqué avec la Bolivie, le pays de son père. De quoi lui faire voir du pays, avec les longs déplacements et la fatigue qui vont avec.

«Par rapport à la saison dernière, c'est vrai que ça a été intense. Mon statut est un peu différent à Yverdon, après ce que j'ai connu au SFC, mais ça me plaît, dit celui qui a renoncé à faire le voyage en Amérique du Sud cette semaine. Avec le temps et les entraînements, cet enchaînement club/équipe nationale se fait de mieux en mieux. Et puis, la saison dernière, j'ai disputé la Copa America. Il y a pire! Après, c'est sûr que j'étais content d'arriver en vacances, mais je n'étais pas au bout du rouleau pour autant.»

Un procès contre la FIFA

Dans le rapport de la FIFPRO, on apprend qu'un international portugais, resté anonyme, avait passé la saison dernière 88% des jours de l'année à faire son métier de footballeur. Il ne lui est resté que 12% de temps libre et privé, entre vacances et jours «off». Si le spectacle n'a pas été au rendez-vous lors du dernier Euro, ce n'est pas le fruit du hasard. Mais comme il faut toujours plus de football pour nourrir une industrie qui touche à ses limites de revenus…

«La saison 24-25 sera la pire de tous les temps en termes de charge de travail, a flingué Alexander Bielefeld, directeur de la politique et des relations stratégiques au niveau du football masculin au sein de la FIFPRO. Ce n'est pas une surprise, au vu du nombre de matches qui s'ajoutent année après année. Les championnats nationaux n'évoluent pas. Mais il y a plus de compétitions, comme la nouvelle Coupe du monde des clubs. Les chiffres sont choquants et la basique législation du travail est ignorée.»

LIGUE DES NATIONS: LIGUE A GROUPE 4: AUJOURD'HUI
18.00 Danemark - Serbie
20.45 Suisse - Espagne

12 OCTOBRE
20.45 Serbie - Suisse
20.45 Espagne - Danemark

15 OCTOBRE
20.45 Espagne - Serbie
20.45 Suisse - Danemark

15 NOVEMBRE
20.45 Danemark - Espagne
20.45 Suisse - Serbie

CLASSEMENT

1. Danemark	1	1	0	0	2-0	3
2. Serbie	1	0	1	0	0-0	1
3. Espagne	1	0	1	0	0-0	1
4. Suisse	1	0	0	1	0-2	0

Les deux premiers qualifiés en quarts de finale
Le 3e en barrages
Le 4e relégué

En bref

L'ARGENTINE S'ÉCHAPPE, LE BRÉSIL REVIENT
L'Argentine, large vainqueur du Chili 3-0 jeudi en qualifications pour la Coupe du monde 2026 dans la zone Amsud, compte désormais quatre et cinq points d'avance sur l'Uruguay (2e) et la Colombie (3e), qui n'ont pu faire mieux que match nul contre le Paraguay (0-0) et au Pérou (1-1), après la 7e journée. Le Brésil, vainqueur 1-0 de l'Équateur grâce à un but de Rodrygo, se replace à la 4e position du classement où les 6 premiers seront qualifiés.

RON YEATS EST DÉCÉDÉ
L'ancien joueur de Liverpool Ron Yeats, surnommé «le colosse», est décédé à l'âge de 86 ans. L'Écossais faisait partie de l'équipe qui avait remporté le titre de 2e division en 1962 avant de gagner deux titres de 1re division (1963 et 1966). Capitaine des Reds pendant huit saisons, il souffrait de la maladie d'Alzheimer depuis plusieurs années.

L'ALLEMAGNE CARTONNE, LES PAYS-BAS AUSSI
L'Allemagne et les Pays-Bas se sont imposés, samedi, dans la 1re ronde du groupe 3 en Ligue A de la Ligue des nations. Les joueurs de Julian Nagelsmann ont écrasé la Hongrie (5-0) grâce à des buts de Füllkrug (27e), Musiala (58e), Wirtz (66e), Pavlovic (77e) et Havertz (penalty, 81e). Les hommes de Ronald Koeman, eux, sont venus à bout de la Bosnie-Herzégovine (4-2). Zirkzee (13e), Reijnders (45e + 2), Gakpo (56e) et Weghorst (88e) ont répondu à Demirovic (27e) et Dzeko (73e). Néerlandais et Allemands se retrouveront mardi à Amsterdam.

Le nombre de matches joués par les capitaines de l'équipe de Suisse

En 50 ans, le nombre de matches joués en une saison, notamment par les capitaines de l'équipe de Suisse à travers les époques, a fortement augmenté. Au cours des dernières décennies, il a considérablement augmenté, alors qu'il était resté stable au XXᵉ siècle.

	Nombre de matches en club	Nombre de matches en sélection	Total
2023-2024 **Granit Xhaka**	50	15	65
2011-2012 **Granit Xhaka**	38	8	46
1995-1996 **Alain Geiger**	33	6	39
1975-1976 **Köbi Kuhn**	36	4	40

Graphique: Dhl. Source: Tamedia

Peter Klaunzer/Keystone

Xhaka sera à Genève, Akanji capitaine

Il ne faut sans doute pas en faire des tonnes, et il serait un petit peu simple de considérer que Granit Xhaka est retombé dans ses travers, vu les deux dernières années exemplaires du capitaine de l'équipe de Suisse. Reste qu'en termes d'image le milieu du Bayer Leverkusen, nommé au Ballon d'or, aurait pu trouver mieux que ce coup de sang jeudi à Copenhague (défaite 2-0 au Danemark), qui lui a valu une expulsion, et donc d'être suspendu pour recevoir l'Espagne dimanche (20 h 45) à Genève.
Un capitaine qui se fiche du collectif? L'assertion est trop facile. Et pour éviter les longs débats, Xhaka a eu le bon sens de faire ce qu'on pouvait attendre de lui: il sera à la Praille, présent dans les vestiaires pour ce deuxième match de Ligue des nations. «Il nous a tout de suite dit qu'il resterait avec l'équipe, a assuré Murat Yakin samedi. Cela témoigne de sa grandeur.» Xhaka a aussi fait amende honorable publiquement, sur ses réseaux sociaux: «Je lève mes bras en l'air et je m'excuse envers l'équipe», publiait-il vendredi. Scandale enterré, aussi vite qu'il a émergé.
Le fait est que dimanche, d'autres leaders devront se montrer. Le premier d'entre eux: Manuel Akanji. Il est le nouveau vice-capitaine de l'équipe nationale, après les retraites internationales de Xherdan Shaqiri et de Yann Sommer. Le défenseur de Manchester City (29 ans) portera pour la première fois sous le maillot suisse le brassard dès le coup d'envoi. Cela dit aussi l'importance qu'il a pour ce groupe: il est le bras droit de Xhaka depuis un bout de temps.
Il y a deux ans, lors de la dernière édition de la Ligue des nations, Akanji avait mené la Suisse à une victoire 2-1 en Espagne, avec un but et une passe décisive. Contexte différent: il avait Xhaka à ses côtés. Et entre-temps, la Roja est devenue championne d'Europe. Mais pour dire un peu de son émancipation, difficile de trouver meilleure scène que celle de la Praille dimanche. Même si la pelouse a sacrément souffert ces dernières semaines, en raison d'un champignon. Pour la rendre jolie, un coup de peinture verte lui a été donné. L'image, c'est important. VALENTIN SCHNORHK, GENÈVE

Si on prend un capitaine de l'équipe de Suisse comme exemple à travers les âges, on peut voir qu'un Granit Xhaka ne joue pas forcément davantage en championnat qu'un Alain Geiger ou qu'un Roger Wehrli en leurs temps. Ce sont les compétitions «annexes» qui se sont empilées, faisant exploser le compteur des minutes de jeu et le risque de blessures qui va avec.

Un fait qui a conduit le syndicat à envahir un autre terrain que le rectangle vert et à porter le match devant les tribunaux. En juin dernier, sa branche européenne et les différentes ligues du Vieux-Continent ont déposé une plainte conjointe auprès de la Commission européenne contre la FIFA, concernant le calendrier des matches. Celle-ci explique que la conduite de la Fédération internationale viole le droit de la concurrence de l'Union européenne. Car la Coupe du monde des clubs a fait déborder un vase déjà trop plein.

«Certains joueurs gagnent très bien leur vie et il est normal que les gens ne comprennent pas notre démarche, estime David Terrier, vice-président de l'UNFP, le syndicat des joueurs français, et président de la FIFPRO Europe. Pour les joueurs, c'est dur de se plaindre, parce qu'eux veulent jouer. Ils aiment le foot. Mais des fois, il faut les protéger contre eux-mêmes. Il faut imposer trois semaines de vacances obligatoires entre deux saisons, un maximum de cinq matches joués tous les trois jours d'affilée et un total maximal de 55 parties par saison.»

«Il y a effectivement une propension des joueurs à préférer les matches aux entraînements, concède l'Yverdonnois Cespedes. Mais nous sommes tous conscients que la pratique est essentielle pour performer, pour connaître les bonnes sensations. Ce n'est toutefois pas pour rien qu'on dit que le samedi ou le dimanche sont les plus beaux jours de la semaine pour un footballeur. Il n'y a rien de tel qu'un match.» Mais si vous en ajoutez un chaque mercredi et que vous les enchaînez d'août à juillet…

L'après-Southgate s'annonce bien pour l'Angleterre de Lee Carsley

● Les hommes du nouveau coach ont séduit samedi en Ligue des nations contre l'Irlande.

L'Angleterre, qui a chuté dans la 2e division de la Ligue des nations il y a deux ans, a séduit contre la république d'Irlande (2-0), samedi à Dublin, pour la première du sélectionneur Lee Carsley, successeur intérimaire de Gareth Southgate après la finale de l'Euro 2024 perdue contre l'Espagne.

L'équipe des «Three Lions», même diminuée (forfait de Bellingham, de Foden, de Palmer), a montré plus de belles choses en une rencontre que durant l'ensemble de l'Euro en Allemagne, avec un jeu emballant et tourné vers l'avant. Cela ressemble à des débuts parfaits pour Carsley, ancien sélectionneur des Espoirs anglais promu après le départ de Southgate, le patron des huit dernières années (2016-2024). L'intérimaire au CV modeste a offert face à l'Eire un aperçu du «Carsball» qu'il a mis en place durant l'Euro Espoirs en 2023, ce football fait de redoublement de passes, de transitions rapides et de technicité agréable à regarder.

La 1re période a été particulièrement aboutie malgré l'hostilité du public irlandais, prompt à siffler copieusement «God Save The King» et, encore plus, deux de ses anciens internationaux passés chez l'ennemi: Jack Grealish et Declan Rice. Les huées n'ont pas perturbé les deux hommes: Rice a ouvert le score devant le virage anglais, sans célébrer (11e), puis a servi Grealish, qui a doublé la mise (26e). Prochain match, mardi contre la Finlande à Wembley. AFP

Le Matin Dimanche

TAMEDIA PUBLICATIONS ROMANDES SA
Avenue de la Gare 33,
1001 Lausanne
Editeur: **Pietro Supino**
Directrice: **Jessica Peppel-Schulz**
Responsable du marché lecteurs:
Marc Isler

LE MATIN DIMANCHE
Rédacteur en chef ad interim:
Patrick Monay

Direction artistique:
Adriano Fagioli
Cheffe photo: **Natalia Mottier**
Cellule d'enquête «Matin Dimanche» et «SonntagsZeitung»):
Oliver Zihlmann, Catherine Boss
Cultura: **Géraldine Savary, Alexandre Lanz** (adjoint)
Bien vivre: **Saskia Galitch**
Médiateur: **Denis Etienne**
(denis.etienne@tamedia.ch)
Conception graphique:
Palmer Watson Associates

Rédaction Tamedia
Responsables:
Claude Ansermoz, Patrick Monay

Service Clients
0842 833 833
Commande de jetons pour caissettes et abonnements numériques:
Avenue de la Gare 33,
CP 1095, 1001 Lausanne
Commandez dès maintenant par téléphone au **084833833** ou par internet: **abo.lematindimanche.ch**
Depuis l'étranger, veuillez composer le +41213493190

Marketing
Avenue de la Gare 33, 1001 Lausanne
marketing@lematindimanche.ch
Tél. 021 349 31 01
Business Manager:
Olivier Cretton
Responsable commercial Médias Suisse romande: **Karim Mahjoub**

Publicité Print Suisse romande
Goldbach Premium Publishing SA
Seestrasse 39, CH-8700 Küsnacht
Tél. **+41 21 349 50 50,**
annonces.journaux@goldbach.com

En plus des formats publicitaires classiques, deux formats de contenus publicitaires spécifiques sont présents dans les médias de Tamedia:

Branded content: En principe, le focus est mis sur le produit ou la prestation proposés par le client. De par son layout et de par sa typographie propres, le publireportage se dinstingue du contenu rédactionnel. Le publireportage est clairement identifié et désigné sous l'appellation «Paid Post» ou «Publireportage».

Native advertising: Son contenu est articulé autour d'un sujet ou d'une thématique qui sont généralement en lien avec le produit ou la prestation proposés par le client. Le contenu est traité sous forme journalistique. Le layout est le même que celui utilisé pour les contenus rédactionnels du titre. Cette forme publicitaire est clairement identifiée et désignée sous l'appellation «sponsored» ou «sponsorisé». Ces deux types de contenus publicitaires sont conçus par le département du Commercial Publishing. La collaboration de membres des rédactions de Tamedia est prohibée.

Audience
286 000 lecteurs
(audience print Mach Basic 2024-1)

Une marque de Tamedia

INDICATION DES PARTICIPATIONS
importantes selon article 322 CPS:
CIL Centre d'impression Lausanne SA.

Vous avez une bonne information?
Appelez au 021 349 49 49

Contrôle qualité



Le HC Ajoie et le Lausanne HC ont bouclé leur exercice 2023-2024 de National League à près de deux mois d'intervalle. Comment gérer de pareilles différences d'intersaison pour arriver prêts à la reprise?

Quand la pause estivale tourne au casse-tête

CHRIS GEIGER
chris.geiger@lematindimanche.ch

En instaurant les séries éliminatoires en 1985-1986, le Championnat de Suisse de hockey sur glace a indirectement mis un terme à l'homogénéité des fins de saison. Entre les premiers éliminés et le nouveau champion, des disparités - parfois importantes - de calendrier se créent. L'exemple du dernier exercice de National League est parlant, notamment en Romandie: le HC Ajoie a disputé son dernier match début mars, soit cinquante-sept jours avant la «finalissima» perdue par le Lausanne HC à Zurich. Grâce à son remarquable parcours réalisé en play-off, le club vaudois s'est par ailleurs qualifié pour la prochaine édition de la Ligue des champions, avec une entrée en lice prévue onze jours avant le coup d'envoi de la cuvée 2024-2025 de la National League. À Porrentruy ou à la Vaudoise aréna, la gestion de l'intersaison a été diamétralement opposée.



Valentin Flauraud/Keystone

«Je ne pense pas être prêt pour le Tour de France, mais j'ai fait 2000 km de vélo cet été.»

Jason Fuchs, qui a dû rattraper son retard

Le Lausanne HC a recommencé l'entraînement en dernier mais a redoublé d'intensité

Une cuvée 2022-2023 catastrophique, qui s'est achevée prématurément (4 mars 2023). Suivie d'une saison 2023-2024 historique, bouclée sur une amère défaite lors de la «finalissima» du championnat (30 avril 2024). Le grand écart effectué par le Lausanne HC entre les deux derniers exercices de National League a passablement bouleversé l'approche de l'entraînement estival du staff technique des Lions. «On a bénéficié d'environ 110 heures d'entraînement en moins cet été, sourit Quirin Söhnlein. Ça change évidemment beaucoup de choses.»

Une fin de saison très tardive pour les Vaudois, notamment pour le défenseur international Andrea Glauser qui a enchaîné avec le Championnat du monde et une nouvelle finale perdue avec l'équipe de Suisse le 26 mai. Mais également un exercice à venir avancé et plus chargé. «Cette année, il y avait aussi la difficulté d'intégrer la Ligue des champions, continue le préparateur physique allemand du LHC. On va enchaîner plusieurs blocs de semaines sans pause, où il sera important de rester bien placé en championnat. Car on a vu ces dernières saisons qu'il est difficile de remonter au classement.»

Histoire de ne pas suivre les mêmes trajectoires que Genève-Servette et le HC Bienne la saison dernière, le club vaudois a cherché le bon équilibre physique. Sans négliger l'aspect mental. «On a essayé de trouver des chemins intelligents entre une plus grande charge de travail que douze mois auparavant et une limite à ne pas franchir afin d'éviter les blessures musculaires, reprend Quirin Söhnlein. Autre paradoxe: en jouant la finale l'année précédente, les joueurs ont certes besoin de repos, mais il faut aussi être conscient qu'il faut travailler plus que les autres équipes parce qu'on est en retard. Mon boulot constituait donc à être chiant.»

À l'image de Jason Fuchs, les joueurs de la Vaudoise aréna ne tiennent pas rigueur à leur préparateur physique. «Personnellement, je m'entends super bien avec «Q», affirme l'attaquant de 28 ans. J'adore le programme qu'il nous propose. Le matin, je ne me dis pas: «Je n'ai pas envie d'y aller.» Au contraire.» Avant de détailler le plan d'action: «On avait souvent deux séances quotidiennes, détaille celui qui a suivi une partie de sa préparation à Macolin avec l'armée. La première, le matin, était axée sur la force; la seconde sur l'endurance, et on avait la liberté de la faire quand on voulait dans l'après-midi. On a fait pas mal de vélo, en extérieur pour ceux qui le souhaitaient. Je ne pense pas être prêt pour le Tour de France, mais j'ai quand même fait 2000 km cet été.» Reste désormais à voir si le LHC sera au point à la rentrée.

Le HC Ajoie, premier vacancier de Suisse, n'a joué aucun match officiel pendant 197 jours

Une ultime défaite concédée contre le HC Davos le 4 mars, avant la délivrance venue de Swiss League 11 jours plus tard avec l'élimination du EHC Olten, dernier candidat à la promotion dans l'élite. Le maintien assuré, les Jurassiens ont pu souffler pour de bon. Avant de s'attaquer à une interminable préparation estivale (197 jours sans match officiel). «Afin d'amener un peu de variété et de liberté aux joueurs, on a travaillé de la manière suivante: deux semaines de travail en commun, puis une semaine de travail individuel. Et ainsi de suite», détaille Loris Hintzy, le préparateur physique du club à la Vouivre.

Une fin de saison si précoce n'est toutefois pas la norme. À titre comparatif, la formation basée à Porrentruy avait bouclé sa précédente saison le 10 avril à La Chaux-de-Fonds, assurant son sauvetage au bout du sixième acte du barrage de promotion/relégation. Alors forcément, Loris Hintzy a dû apporter quelques ajustements au planning de cette intersaison. «La saison passée, on ne savait pas jusqu'au dernier moment quels joueurs seraient encore là, rappelle-t-il. Car le risque de relégation remettait tout en question. Cette année, c'était bien plus simple. On a proposé des blocs d'entraînement plus longs, mais peut-être un peu moins denses. Surtout, on a pu davantage collaborer avec les physiothérapeutes et introduire des travaux spécifiques de prévention.» Le staff ajoulot a également veillé à proposer au groupe des activités ludiques, lorsque la météo le permettait. «Quand on en avait la possibilité, on essayait de finir l'entraînement par un match de foot ou différentes formes de jeu. Ça amène de la bonne humeur, car il y a toujours un gars qui va se prendre pour Cristiano Ronaldo. On a aussi organisé trois challenges: monter le col de Montvoie en course à pied, quelque chose de similaire à vélo, ainsi qu'un tournoi de padel et de tennis.»

L'arrivée au compte-goutte des nouveaux joueurs (Marco Pedretti), des internationaux (Kevin Bozon, Thomas Thiry) ou des éléments étrangers a aussi permis de «redonner un nouveau souffle». «Mes coéquipiers ont trouvé cette intersaison très longue, rigole Thomas Thiry, qui a participé au Mondial en mai avec l'équipe de France. Pour moi, c'était presque trop court. Quand j'ai repris l'entraînement d'été, j'ai dû recommencer petit à petit. C'était un peu frustrant, car je voyais tous mes collègues porter de lourdes charges, faire des sprints, etc.» À Ajoie, l'objectif était que l'ensemble de l'équipe soit au point physiquement début août pour la reprise sur la glace. «En ce sens, et comme je connais désormais mon corps et ma tête, je savais que je devais suivre le programme donné par le préparateur physique, tout en ajoutant quelques extras», révèle le défenseur de 26 ans. Ce dernier, avec les années qui passent, arrive-t-il à apprécier les intersaisons? «C'est une bonne question! Ce qu'on aime, c'est être sur la glace. Mais il y a ce proverbe qui dit: «L'hiver te demandera ce que tu as fait l'été.» Ce n'est pas forcément la période qu'on préfère, mais elle est aussi importante que nécessaire.»



Imago

«Mes coéquipiers ont trouvé cette intersaison très longue.»

Thomas Thiry, qui a joué le Mondial avec la France






En partenariat



Four à pizza électrique

Prix non-abonnés: CHF 365.00
No. d'art. 231 504 60
Frais de port CHF 9.95

PRIX ABONNÉS CHF 219.00
VOTRE AVANTAGE -40%



Avec ce petit four, vous pouvez préparer rapidement et facilement des pizzas, des frites, des soufflés, des petits pains, des gâteaux et bien plus encore en quelques minutes seulement. Grâce à la plaque de pierre combinée avec la chaleur du haut et du bas, ce mini four développe une chaleur d'environ 400 °C.

Contenu de la livraison
1x mini four, 1x pierre à pizza, 1x tiroir ramasse-miettes
1x pelle en acier inoxydable

- Matériau: tôle galvanisée
- Dimensions (l x l x h): 37 x 37,5 x 28 cm
- Poids: 13,2 kg
- Tension de fonctionnement: 220–240 V ~ 50–60 Hz
- Plage de température: 160–400 °C, Puissance nominale: 1'800 Watts
- Pizza jusqu'à 30 cm
- Garantie: 2 ans



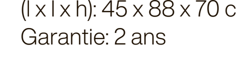
Aspirateur sans fil compact

Prix non-abonnés: CHF 169.00
No. d'art. 239 008 60
Frais de port CHF 9.95

PRIX ABONNÉS CHF 129.75
VOTRE AVANTAGE -25%

En un rien de temps, vous pouvez transformer l'aspirateur à main en aspirateur balai - et inversement. La buse de sol électrique motorisée ramasse efficacement les saletés les plus grosses. De plus, plus besoin de sac avec **le système de filtration à double cyclone**.

- 2 modes d'aspiration: mode ECO économique avec 10 kPa et mode MAX puissant avec 20 kPa de puissance d'aspiration
- Batterie lithium-ion intégrée de 2'200 mAh
- Bac à poussière avec fond amovible: 0,2 l
- Ultra léger avec 1,8 kg
- Autonomie de la batterie: 35 min en régime bas, 15 min en régime élevé
- Inclus bloc d'alimentation, support mural, buse de sol avec moteur supplémentaire ainsi que buse pour fentes 2 en 1 et brosse pour meubles rembourrés
- Dimensions avec balai (l x l x h): 105 x 25 x 15 cm
- Dimensions sans balai (l x l x h): 45 x 88 x 70 cm
- Garantie: 2 ans




Masseur musculaire professionnel

Prix non-abonnés: CHF 149.00
No. d'art. 227 182 60
Frais de port CHF 9.95

PRIX ABONNÉS CHF 99.85
VOTRE AVANTAGE -33%

Ce masseur vibrant sans fil avec 5 têtes interchangeables est utilisé pour détendre les muscles du dos, du cou, des bras, des jambes, etc. ou pour la récupération des muscles courbaturés. Le masseur procure une sensation de détente et de bien-être. Idéal pour une utilisation après une longue journée de travail ou après une activité physique.

- Capacité de la batterie: 1'000 mAh
- **5 niveaux de vitesse: 1200–2800 b.p.m.**
- Arrêt automatique: 10 min, fonctionnement sur batterie
- Incl. chargeur et **mallette de rangement**
- Temps de charge: 60 min
- Poids: 500 g
- Garantie: 2 ans



Meuble a chaussures double pour 36 paires

Prix non-abonnés: CHF 69.00
No. d'art. 228 458 60
Frais de port CHF 9.95

PRIX ABONNÉS CHF 46.25
VOTRE AVANTAGE -33%

- **Perméable à l'air mais pas à la poussière**
- Montage simple grâce au système d'assemblage
- **12 étagères (pour 36 paires de chaussures)**
- Taille (l x l x h): 115 x 28 x 110 cm
- Garantie: 2 ans



Escabeau de sécurité à 3 marches

Prix non-abonnés: CHF 199.00
No. d'art. 229 083 60
Frais de port CHF 9.95

PRIX ABONNÉS CHF 139.30
VOTRE AVANTAGE -30%

- **Grande distance entre les marches extralarges et antidérapantes**
- Main courante des deux côtés pour une prise solide
- Charge jusqu'à 150 kg
- **Sac à outils inclus**
- Dimensions déplié (l x l x h): 48 x 72 x 135 cm
- Dimensions plié (l x l x h): 145 x 10 x 48 cm
- Poids: 8 kg
- Garantie: 2 ans




Caméra WIFI intelligente

Prix non-abonnés: CHF 149.00
No. d'art. 234 806 60
Frais de port CHF 9.95

PRIX ABONNÉS CHF 99.85
VOTRE AVANTAGE -33%

Cette **caméra étanche** est idéale pour surveiller les entrées de maison, les parvis, les terrasses, les garages, etc. Elle dispose d'une fonction de vision nocturne infrarouge, ainsi que d'un capteur de mouvement. En plus des notifications via Wifi et l'application, les données peuvent être enregistrées sur une carte Micro SD jusqu'à 32 Go (non incluse) ou dans le cloud, payant.

- Portée-PIR: 10 mètres
- Microphone intégré (Audio à 2 voies)
- Batterie: batterie lithium rechargeable 6'000-mAh
- **Autonomie de la batterie: jusqu'à 6 mois (veille)**
- Dimensions de la caméra (l x l x h): 8 x 7 x 9 cm
- Résistant à l'eau: IP66
- Garantie: 2 ans



Remarque: en ce qui concerne les caméras de surveillance, veuillez tenir compte des restrictions légales correspondantes ainsi que des dispositions applicables en matière de protection des données.



ACHETER EN TOUTE SÉCURITÉ: Certifié par l'ASSOCIATION DE COMMERCE.swiss ▪ 14 jours droit de retour ▪ Service client CH ▪ 2 ans de garantie

Bon de commande

☐ Oui, j'ai un abonnement à un journal du groupe Tamedia.

Commande sur www.t-store.ch, ou via le bon de commande, tél. 032 672 01 01 (Lu – Ve 08h00 – 17h30)

Pièce	Article	Numéro d'article	Prix
	Four à pizza électrique	No. d'art. 231 504 60	
	Aspirateur sans fil compact	No. d'art. 239 008 60	
	Masseur musculaire professionnel	No. d'art. 227 182 60	
	Meuble a chaussures double pour 36 paires	No. d'art. 228 458 60	
	Escabeau de sécurité à 3 marches	No. d'art. 229 083 60	
	Caméra WIFI intelligente à faible consommation d'énergie	No. d'art. 234 806 60	

Nom	Prénom	
Adresse*	NPA/Lieu	Tél. (pendant la journée)
E-mail	Date	Signature

Envoyer à: T-store, Case postale 74, 4562 Biberist, E-mail: info@t-store.ch, **Sujet: Le Matin Dimanche.** L'expédition et la facturation s'effectuent via: Max Trada SA pour le compte du T-store. ***pas de livraison par boîte postale**
Prix TVA incluse plus frais de port. **Offres valables jusqu'au 7 octobre 2024, dans la limite des stocks disponibles.** Rabais exclusivement pour les clients et abonnés à un titre de Tamedia.

240060

Durant l'Omega European Masters, alors que les VIP se ruent sur les hôtels, les joueurs invités optent plutôt pour le charme d'un chalet sur le Haut-Plateau.



Fiorino Clerici (à gauche) et Cédric Gugler ont chacun trouvé un logement dans la station. *Yvain Genevay*

À Montana, les smicards du golf préfèrent l'ambiance chalet

REBECCA GARCIA
rebecca.garcia@lematindimanche.ch

Quand on leur demande où ils logent, les athlètes répondent d'habitude par le nom des hôtels choisis par l'organisateur. Il s'agit d'une norme bien ancrée dans le football, le ski alpin et bien d'autres sports. Mais pas dans le golf.

À Crans-Montana, pour avoir un toit durant l'Omega European Masters, les participants trouvent leur bonheur sur des plateformes comme Booking.com ou Airbnb. «J'ai appris mardi que je participais, et il ne restait plus grand-chose», sourit Fiorino Clerici, qui n'a pas passé le cut vendredi.

Déjà reparti du Haut-Plateau pour se rendre à un événement privé, le Zurichois avait jeté son dévolu sur un appartement pour quatre, qu'il partageait avec de la famille. «Ça représente environ 1000 francs du jeudi au dimanche», explique-t-il, soulagé de ne pas avoir dû débourser davantage.

De la peine à joindre les deux bouts

Parce que les logements représentent un réel enjeu financier pour les joueurs qui luttent pour rester sur le circuit. «On doit toujours payer. Le seul avantage qu'on peut avoir réside dans les tarifs organisateurs pour l'hôtel officiel. C'est environ 10 à 20% moins cher que le tarif usuel, mais s'ils choisissent un hôtel onéreux, alors ça ne vaut pas la peine pour nous», poursuit le Suisse. Les coûts s'accumulent: entraîneur, nourriture, équipement ou encore logement. «Si l'on joue bien, on gagne de l'argent», résume sobrement un des galériens de ce milieu. Sinon, ils joignent tout juste les deux bouts.

Ils peuvent bien trouver un logement via l'organisation. Bruno Huggler, directeur de Crans-Montana Tourisme & Congrès, affirme ne recevoir que peu de demandes. «Les golfeurs préfèrent généralement se débrouiller.»

Il y a ceux qui sont presque à la maison. «Je connais quelqu'un qui a un appartement ici, donc c'est parfait pour moi», se réjouit Cédric Gugler. En Suisse, il parvient à limiter la casse. Ailleurs? «Il y a beaucoup de gars sur le circuit qui partagent un Airbnb avec trois ou quatre autres personnes», assure-t-il.

Dans les bourgades écossaises, au fin fond du Danemark ou pour surmonter la cherté des logements de la Floride: tous les bons plans sont propices à diviser la facture quand on ne s'appelle pas Tiger Woods, Matt Fitzpatrick ou Rory McIlroy.

«J'ai réservé un studio avec Brandon Stone *(ndlr: un autre participant en lice)*», glisse George Coetzee. Le Sud-Africain n'était jamais venu sur le Haut-Plateau auparavant. Pour trouver son bonheur, il a simplement cherché un bien convenable et abordable sur Booking. «Je n'aime pas trop les hôtels», dévoile celui pour qui un canapé est indispensable. «Sinon, je ne me sens pas à la maison.»

Ce n'est pas Swiss Golf ou d'autres entités qui paient. «Lorsqu'ils voyagent pour des championnats européens ou internationaux, nous nous chargeons des frais, indique Barbara Albisetti-Heath, directrice Sport de la Fédération suisse, avant de détailler l'ardoise. Nous payons le vol, la nourriture, le coach.» Et à Crans-Montana ou sur des étapes hors JO ou championnats européens? Non.



«Il y a beaucoup de gars sur le circuit qui partagent un Airbnb avec trois ou quatre autres personnes.»

Cédric Gugler, golfeur suisse



Forcément, avec une telle demande, les particuliers se frottent les mains. Une habitante a tenté de louer son studio, situé à cinq minutes à pied de l'événement. Sans succès, même si l'un de ses amis lui avait promis monts et merveilles. «Il m'a dit qu'il serait extrêmement facile à louer. Étant donné qu'il y a énormément de demande à ce moment-là de l'année, j'avais légèrement haussé le tarif pour m'aligner sur les prix.» Soit environ 150 francs par nuit, pour ce petit logement fonctionnel.

Elle a reçu quelques sollicitations, mais n'a pas trouvé de locataire. Une exception? Sur Booking, il ne restait que onze établissements listés pour la nuit de samedi à dimanche. La nuitée variait entre 81 francs pour une auberge de jeunesse à 963 francs pour un hôtel cinq étoiles. Un type d'établissement qui intéresse surtout les marques et leurs invités de prestige. «De manière générale, le taux d'occupation dépasse les 95%» durant le tournoi, se réjouit Bruno Huggler.

Rien de mieux qu'un chalet

L'autre paramètre important de l'équation réside dans l'emplacement. Un golfeur venu d'un autre continent se félicite d'être «situé juste à côté de la Coop». D'autres évoquent un trajet de maximum cinq minutes en voiture, le temps de gagner un logement tranquille, en famille. «Tout dépend d'avec qui l'on se déplace. Quelqu'un qui vient avec des enfants en bas âge préférera peut-être trouver un appartement ou un chalet qui offre une certaine flexibilité dans les horaires», estime Bruno Huggler.

Suivant leur planning du jour, les participants sont attendus entre 8 heures du matin et 3 heures de l'après-midi pour commencer leur tour. Ils viennent sur place une heure et demie avant et ne rentrent bien souvent que pour dormir dans leur lit. Ils passent tout leur temps libre dans la station, à profiter de l'ambiance, de leur famille, amis ou sponsors venus les voir.

Puis ils regagnent leur logement. Les moins regardants terminent dans un lit sommaire niché dans une pièce timidement décorée. Loin des paillettes prêtées aux destinations de rêve qu'ils parcourent.

Le vent a puni les plus impatients

Le trou numéro 18 n'a rarement autant sonné comme une délivrance. Le troisième tour de l'Omega European Masters a donné du fil à retordre aux golfeurs, samedi. Le vent s'est invité à Crans-Montana, et a rebattu les cartes. Leader jusque-là, le Britannique Matt Wallace (-11 au total) a perdu passablement d'avance au classement avec sa performance du jour (+3). Il n'est pas le seul à avoir laissé des plumes dans les bourrasques. Le Français Adrien Saddier a vécu un calvaire (+9). La rapidité des greens et le facteur aléatoire du vent l'ont fait plonger au classement. «Les conditions sont les mêmes pour tout le monde», philosophait-il. «C'était très difficile, soufflait Edoardo Molinari (-1 ce samedi, -5 au total), l'un des rares à avoir terminé avec un meilleur score que la veille. Lorsqu'il y a une grosse rafale, il faut prendre quelques secondes pour espérer qu'elle s'en aille. C'est pourquoi il faut se montrer extrêmement patient.» L'Italien reconnaissait qu'il faut également un peu de chance. «Surtout lors du putting», précisait-il. Car un coup de vent risque de modifier une trajectoire initialement parfaite. Il faut donc garder ses nerfs. Comment? «J'ai mangé beaucoup de bananes et de pommes», rigolait Cédric Gugler. Le surprenant Bâlois (+1 ce samedi, -5 au total) figure au 5e rang provisoire. «C'était difficile de rester concentré», reconnaissait encore le Suisse, soulagé d'avoir terminé sa journée. Le vent ne l'a pas lâché jusqu'à la fin, jusqu'à un dernier coup joué au 18. La hiérarchie pourrait encore être bousculée dimanche, à l'occasion du dernier tour. «Je vais faire de mon mieux et voir ce qui arrive à la fin», promettait Gugler, largement applaudi ce week-end.

Les mots fléchés — Par Guillaume Sweig

N° 1002

AU-DESSUS DES YEUX / PÉRIODIQUES — MESSAGE ÉLECTRONIQUE / RAYONNER — IL CONTRÔLE LA TÉLÉ / SURPRIS — DIFFICILE / ÉLIMINANT — CHANTEUR À LA VOIX AIGUË — POISSON PLAT / ORÉES — SANS MICROBES / ÉCRIVAIN ITALIEN

BATRACIEN / INDIVIDU EXCLU — PARENTE / GRAVE DÉFAUT

MOYEN DE TRANSPORT / AUDACIEUSE

ORGANISER UN ÉTAT / AMPÈRE PAR MÈTRE — DEVISES DU CAP-VERT / UNITÉ DE RADIATIONS — UNITÉ DE MASSE / MACHINES À BIÈRE — MÉLODIE / IMAGINÉES DE FAÇON NÉBULEUSE — DANSES AU RYTHME LENT — VOISIN DE LA DORADE / INEFFICACES — DÉSAVANTAGÉE / PIERRE FINE

COMPOSÉ CHIMIQUE / ARGENT POPULAIRE — PRÉVOIT / VASE FUNÉRAIRE

CONCLUANT / OS DE LA JAMBE — BIEN ASSIS — POSSESSIF / VIN ITALIEN — CORPS CÉLESTES / RONGEUR DU SAHARA

ANNEAU DE CORDAGE / COURT-MÉTRAGE — AJUSTÉE / CEINTURE DE BOIS — PETIT MAÎTRE / PLANTE À SPATHE

LANGUE PARLÉE EN INDE — DONNE DES DÉTAILS / TREMPE — MOUFETTES / PRONONCE UN SERMON — PIÈCE DE NAVIGATION / BAUDROIES

ARRESTATION / SÉDIMENT DÉTRITIQUE — CONTRÔLER / NŒUD MARIN (D') — SANS GRAVITÉ

BOURRE DE SOIE / HABITUDE TENACE — PETITE QUANTITÉ / VIEUX BISON — TOTAL / ESTUAIRE BRETON — PETIT DIVISEUR

ARTICULATION / APPELLATION — RÉPONDU À UN STIMULUS — PARTIE DU VISAGE / BANDE À ARAFAT

DIRECTION / VALEUR NULLE — TROUÉE / OUVRAGE À BULLES — BUCCINS / PREMIÈRE VERSION — À LA MODE / SUJET MASCULIN

FARD À JOUES — TIRÉ DU SOMMEIL — ADVERBE DE POSITION

SOLUTIONS AUX MAUX — DÉVELOPPEMENT RAPIDE — LETTRE GRECQUE

Le Sudoku

Les chiffres vont de 1 à 9 et n'apparaissent qu'une seule fois par ligne, colonne et carré.

Grille n° 1459 - Force 1

1	7	5	2		6		8	4
		6				7	1	
8	2	3			4			6
	5	9	1		7	4	6	3
	3			4	9		2	1
				2	3			
		2			1		4	
	9	7				1		8
		1	3	5	8			7

Grille n° 1460 - Force 3

	5	1		6				3
				9				
		2	4					5
8				1			6	4
	6	7	3	8		1		
						3		
7					4		2	
			6				1	
				5				

Le mot mystérieux — A découvrir: un mot de 4 lettres

```
E S E T T E R V E L B I R R E T U V E E
U R R N U L T R A V I O L E T S I G A G
Q I I N O C U L U M S E M I R C E G D A
S N A F E H P L I O I R A P P H B U I H
I E S I T L P F E T E U D A A A A N S C
R V R C I E I O A U N F O L P B R E C U
E A O H L N P M T O Q F N C I I B C O A
B E C A R R E I I E D I I R O T O R I B
I B D G E H T S S E N R D N N E I O D E
O E R E P S E S E D R G E R A R R L E N
D T A E N L A S H M C E A R O L S O R I
I O H O L R S C P U S E D M E N E G T M
V U C E T E R U R N R I N O N P U U E U
E E A S N E R A O E L E R D M A O E M G
R U V L C U B D M L T A Z U R E R T O E
S R U E L L I U O F A B U A T E D S N L
I A L E E R L N G R E T N E V N I R I B
T L N S B P E G A L L I U E F F E E T A
E C N A T I P A L I S S A N D R E V C I
E N E O G R E C N A L L I R B R E L A N
```

ACTINOMETRE
ADONIDE
ARDILLON
AULNES
AVENIRS
AVENTURISMES
AZURER
BAFOUILLEURS
BECARRE
BIODIVERSITE
BIROTOR
BRELAN
BRELER
BRIDON
BRILLANCE
CENDRE
CI-GIT
CLAPIER
CORSAIRE
CRECELLE
CRIMES
CURABLES
DEDALE
DEESSE
DEMODER
DESESPERE
DISCOIDE
EBARBOIRS
EBAUCHAGE
EFFEUILLAGE
ETUVEE
FICHAGE
FINALE
GAGISTE
GRIFFURE
GUARANIS
HABITER
HEMATIE
IBERIS
INOCULUM
INVENTER
LAGOMORPHES
LEGUMINE
LESION
LEVRETTE
LIMIER
MAGNETOPHONE
MI-FIN
NECROLOGUE
NEOGREC
NIABLE
NORDIQUE
OISELLE
OPERER
PALISSANDRE
PAPION
PERLITE
PITANCE
PLIOIR
PLUMER
PURULENCE
RECONSTITUER
RIBAUD
RISQUE
SACRET
STRASS
TERRIBLE
TOUEUR
ULTRAVIOLET
VACHARD
VERSTE

Les mots croisés — N° 2467

Horizontalement

A. Elles fournissent des éclaircissements aux questionnements. **B.** Encore sans grande expérience. La condensation en est la cause. **C.** A lui les lignes droites ! Lettres de panique. Garni d'une pierre de bijouterie. **D.** Appareils élévateurs. **E.** Mises à l'écart. Il portait des jupons pour servir son roi. **F.** Largeur de coupon. Repos de salariés. Contesta en bloc. **G.** Capable de se manifester à tout moment. Fédor I[er], Fédor II ou Fédor III. **H.** Au dedans. Leone ou Madre. Sujet qui fait mâle. **I.** Un autre moi. On les trouve au pied de la lettre. Egalisé. **J.** Il pond des œufs noirs. Jardin de mère Eve. **K.** Cours d'Espagne. Pronom personnel réfléchi. **L.** Allure, apparence. Nautique. Cale de traçage. **M.** Epuisés par trop d'excès. Plante potagère dont les fruits peuvent atteindre plusieurs dizaines de kilos. **N.** Eau dormante. Métal d'un blanc d'argent. **O.** Un certain Jack (l'). Cube de jeu. **P.** De la campagne. Temps d'arrêt providentiels.

Verticalement

1. Entamée dans sa chair. Marquer un temps d'arrêt musical. **2.** Dépôt d'origine éolienne. Parler du Royaume-Uni. Bien noté. **3.** Des rayons dangereux. Entre les mains de Josh Randall. Bleu profond. **4.** Minutieusement travaillées au burin. A moitié. Maison de santé. **5.** Gabrielle Chanel en fut une de la mode. De l'archipel japonais. Station de radio. **6.** Voies de communication. Casser le moral. **7.** En voilà un qui excelle dans sa catégorie. S'en remettre au tribunal. Version d'origine. Rassembleur d'idées. **8.** Gardé quelque part dans sa mémoire. Source de chaleur. **9.** Il a autrefois occupé une partie de l'Espagne. Défectuosité psychique ou physique. Unité de capacité. **10.** Ils deviendront de grands plantigrades. Ils passent avec le temps. Divin soleil d'Egypte. **11.** Très tranché. Sot et gauche. De la forme d'un œuf. **12.** Source de lait. Elles habitent la plus vaste commune de France.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
A												
B								■				
C			■				■					
D											■	
E								■				■
F		■			■				■			
G								■				
H			■							■		
I				■			■					
J	■					■					■	
K							■		■			
L				■						■		
M					■							
N		■					■					
O										■		
P						■						

Solutions des jeux précédents



Mots fléchés n° 1001

					A		T		A		S		O		P		C				
				O	P	E	R	A	T	I	O	N	N	E	L	L	E				
					T	R	O	L	L		S	U	C	C	I	O	N				
				C	E	R	N	E	A	U		I	L	I	E	N	S				
	I		G		R	E	C	U	S		S	T	E	M		G	E		E		S
E	G	R	I	S	E	R		R		E	U	E		E	X	E	M	P	T		T
	N	A	G	E	S		P	O	S	T	I	E	R	E		R	E	L	I	R	E
H	I	B	O	U		R	A	D	A	R	S		A	S	E		N	A	S	A	L
	F	O	L	L	E		M	E	R	I	S	E	S		H	I	T	T	I	T	E
A	U	T	O	S	T	O	P		R	E	E		A	N	O	N		R	E	I	S
	G		S		A	V	A	T	A	R		A	G	E	N	C	E	E		O	
R	E	A		O	L	A		A	S	S	U	J	E	T	T	I	R		T		S
	A	C	C	U	E	I	L	L	I		S	E	S		E	T	O	U	R	D	I
A	N	N	O	T	E	R		E	N	J	E	U		T	E	E	S	H	I	R	T
	T	E	R		S	E	R	R	E		E	N	V	A	S	E		T	O	U	E

Mots croisés n° 2456

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
A	A	M	E	N	U	I	S	E	M	E	N	T
B	V	E	X	E	R	■	I	R	O	N	I	E
C	I	N	T	O	L	E	R	A	N	T	E	S
D	N	O	R	D	■	Z	E	F	■	A	R	T
E	E	T	A	Y	E	E	■	L	A	I	■	E
F	E	T	■	M	U	■	G	U	I	L	D	E
G	■	E	M	E	R	G	E	R	■	L	A	S
H	P	E	U	■	A	R	R	E	T	E	R	■
I	A	S	E	P	S	I	E	■	A	E	D	E
J	R	■	T	■	I	S	S	U	■	S	E	L
K	A	H	■	L	E	A	■	L	A	■	R	E
L	B	E	D	O	N	N	A	N	T	S	■	V
M	O	R	A	L	■	T	S	A	R	I	N	E
N	L	I	M	O	N	■	P	I	E	■	O	U
O	E	T	E	■	O	T	E	R	■	T	Y	R
P	S	E	S	A	M	E	■	E	M	U	E	S

Sudoku n° 1457

7	5	1	9	3	2	8	6	4
4	9	3	6	8	5	2	7	1
6	8	2	4	7	1	5	9	3
9	2	4	8	1	3	6	5	7
1	7	8	2	5	6	3	4	9
3	6	5	7	9	4	1	8	2
5	1	6	3	4	9	7	2	8
2	4	7	1	6	8	9	3	5
8	3	9	5	2	7	4	1	6

Sudoku n° 1458

1	6	2	3	9	4	5	8	7
3	9	5	1	7	8	2	6	4
8	4	7	6	2	5	9	1	3
2	5	1	4	8	3	7	9	6
4	8	9	2	6	7	1	3	5
7	3	6	5	1	9	4	2	8
6	7	3	9	4	1	8	5	2
9	2	4	8	5	6	3	7	1
5	1	8	7	3	2	6	4	9

Le mot mystérieux

PIANO

Nelson

HUBERT S'EST OFFERT UN NOUVEAU SOUFFLEUR À FEUILLES MORTES.

IL A L'AIR IMPATIENT DE L'ESSAYER!

TRÈS IMPATIENT.

BOM

5304

Festival Sandor est l'une des sensations de Label Suisse 38

DR

Roman Gabriella Zalapì, une enfance en fuite 40



Yvain Genevay

Jardin Une arme fatale vient à bout des charançons 43



Getty Images

Cultura

Thomas Dutronc raconte avoir toujours voulu qu'on le reconnaisse pour sa guitare. Il souhaite aujourd'hui l'être pour son écriture. *Yann Orhan*

«Il faut savoir embellir le quotidien»

CHANSON Neuf ans après son dernier album, Thomas Dutronc pose sur la table «Il n'est jamais trop tard», excellent disque construit sur la mélancolie heureuse et les guitares toujours gitanes. Interview.

CHRISTOPHE PASSER
christophe.passer@lematindimanche.ch

Il aime rappeler qu'il travaille beaucoup, Thomas Dutronc. Et si pas mal d'années se sont écoulées entre «Éternels jusqu'à demain» (2015) et ce nouveau «Il n'est jamais trop tard» (sortie le 13 septembre), le chanteur le plus manouche de France n'a pas chômé, multipliant tournées et projets spéciaux («Frenchy», 2020, «Dutronc & Dutronc» avec son père en 2022).

Mais ce délicieux «Il n'est pas trop tard» tombe pile à l'heure pour démontrer sa manière de constance dans les thématiques du désenchantement souriant, mais avec une émouvante façon de prendre date avec l'érosion du temps, pas toujours malheureuse: mélodies faites d'accords mineurs, souvent magnifiques, et textes aux saveurs douces-amères qui vous font toujours un clin d'œil au moment de dire les affaires intimes. →

➜ Sur l'écran, il apparaît depuis la Corse aimée, échevelé un peu, arborant comme souvent un splendide t-shirt mélomane, à l'effigie de Jimi Hendrix.

Vous savez que vous avez la plus chouette collection de t-shirts de tous les chanteurs de France?
(Rires.) Celui-là, je l'ai acheté en ligne, aux États-Unis. D'ailleurs, je viens d'en recevoir deux avec Stevie Wonder. Et comme un con, je les ai lavés à 40 degrés. Et il y a des trucs un peu plastifiés dessus, ça a gondolé, ils sont foutus.

> **«Aux autres chanteurs, je dis: je suis plutôt guitariste. Et aux guitaristes: je suis plutôt chanteur.»**
>
> Thomas Dutronc, musicien

Quelle horreur, je compatis. Mais on est là pour votre disque. Vous êtes plutôt un guitariste qui chante ou un chanteur qui joue de la guitare?
Ce n'est pas toujours moi qui joue de la guitare sur le disque. C'est grâce à l'amitié que j'ai avec plein de bons guitaristes, aux concerts que je fais avec eux, qu'on arrive, dans ces chansons, à choper des bons moments de Stochelo Rosenberg et de Rocky Gresset, et ça donne des petites notes assez merveilleuses. Quant à moi, pour répondre à votre question, aux autres chanteurs, je dis: je suis plutôt guitariste. Et aux guitaristes: je suis plutôt chanteur. Ça me permet d'avoir deux cartes. Je ne voulais pas trop être chanteur, au départ. Il y en avait suffisamment comme ça dans ma famille. Après, j'ai commencé par monter un spectacle, en parlant beaucoup, je faisais une chanson où je parlais sans chanter, etc. Et ça commençait à me manquer de ne pas chanter, pour ajouter une corde à mon arc, créer un divertissement de plus. Si vous n'êtes pas Django ou Paco de Lucia, cela reste compliqué de faire une heure et demie de concert de guitare avec un rideau noir derrière.

Cet univers de guitaristes manouches, ce truc Django Reinhardt, ça reste le socle de votre inspiration?
Oui, j'ai tout de suite eu envie d'accompagner ces gens. Et je trouvais qu'ils n'étaient jamais aussi bien que quand on était chez moi, qu'on mangeait un bout de saucisson avec un copain qui faisait une bossa, un pote manouche, qui arrivait à la guitare ou au violon. D'un seul coup, un mec chante un truc de jazz. Et puis on fait une blague, on raconte une histoire. C'est ça que j'ai voulu dans mon premier spectacle. Et qui a donné mon premier disque, «Comme un manouche sans guitare»: ce mélange, l'envie d'accrocher les gens et de les faire voyager dans un univers qui était le mien, camaraderie, guitares, jolies harmonies. Il y a ce goût pour les beaux accords. C'est drôle parce que les manouches n'ont pas forcément été beaucoup à l'école, mais ils ont en général une intelligence musicale bien supérieure à la nôtre. Ce que je fais n'est pas du jazz, ça reste très pop, mais il y a une couleur.

Comment commencez-vous un disque? Les mélodies, les textes?
Tous les cas de figure sont possibles. Je note des idées de textes, des bouts de trucs. Là, il se trouve que pour la majorité des titres de cet album, j'ai travaillé avec David Chiron, un vieux copain, et on a presque fait tout ensemble. Lui, il avait des mélodies. Des fois, il y avait des bouts de texte et il mettait une mélodie dessus. Et une fois qu'on avait commencé le texte, on cherchait un refrain, le texte nous y amenait. On a eu le temps, avec toutes ces années où je n'ai pas fait d'album de chansons originales. On a laissé parfois les chansons reposer pendant deux ans, et je faisais «Frenchy» ou autre chose. J'ai pu peaufiner.



Si ce n'est pas toujours lui qui joue de la guitare sur son nouveau disque, Thomas Dutronc avoue un goût prononcé pour l'instrument. *Yann Orhan*

On décide du ton d'un album? La cohérence se fait toute seule?
C'est un dosage. Par exemple, j'ai ajouté «Katmandou» et «Marie-Lou» pour la légèreté. Elles faisaient du bien. Mais sinon, j'avais envie d'aller peut-être un peu plus en profondeur dans mon écriture, sans renier mon goût de choses plus gaies, plus deuxième degré, plus déconnantes. On a tellement bossé sur ce disque. À la fin, on garde le meilleur et ce qui correspond à une nébuleuse de ce qui s'est passé dans notre vie, de ce qu'on a envie de raconter. Il y a quelques thèmes comme ça qui s'imposent.

Comment pensez-vous avoir évolué?
Je n'arrête jamais de travailler. Je suis très exigeant, un peu comme ma mère, parce que si on ne fait rien, on s'enterre, on s'enfonce, on dépérit, on ne se renouvelle pas, on n'ouvre pas de nouveaux horizons. Donc je ne cesse jamais de bosser, de rencontrer des musiciens, de faire des projets parallèles. Même à Paris, je joue parfois dans des clubs sous un faux nom.

Ah? Depuis «J'aime plus Paris», vous avez la trouille de vous prendre des tomates?
(Rires.) Non, c'est juste que je n'annonce pas les concerts. Parce que l'on fait ensuite des salles «normales», Olympia, Cigale, etc. Et si les gens me voient dans le bistrot de leur quartier tous les quinze jours, ils ne vont pas venir. On ne peut pas trop jouer. Il y a un mystère sur mes deux parents que je peux vous confier: ce sont les deux seuls artistes en France, je crois, qui n'ont pas aimé du tout tourner et chanter en public. Ça n'a jamais été leur truc. Même si mon père l'a fait régulièrement, il s'arrêtait. Ça n'a jamais été Eddy, Johnny, Souchon, ceux qui empilaient des tournées tous les deux, trois ans, parce qu'ils adorent, se régalent. Or, contrairement à mes parents, je me régale aussi en tournée. Mais ça prend beaucoup de temps. C'est très jouissif, très galvanisant, mais fatigant. Et je dois travailler sans cesse la guitare, un peu en artisan. Moi, je n'ai jamais voulu être un people, un fils de. Je ne parle jamais de ma vie privée. J'ai toujours voulu qu'on me reconnaisse pour ma guitare. Et là, maintenant, pour mon écriture, peut-être, pour mon choix de mélodie, pour mon travail en tant qu'artiste, que chanteur. Je pense donc que depuis «Comme un manouche sans guitare», il y a des progrès.

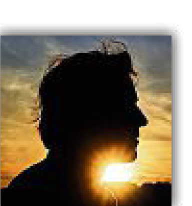
Il y a beaucoup de mélancolie dans vos paroles, et une tentation de sagesse.
Oui, c'est sûr que la chanson «Les p'tits bonheurs» se termine par «trois petits tours et puis s'en va», et tout ça. Évidemment, vous pouvez penser à la longue maladie de ma mère qui avait déjà failli mourir il y a dix ans, et qui s'en est sortie, qui a eu dix dernières années magnifiques. On a pu profiter ensemble, et rire, et faire plein de choses merveilleuses. J'ai fini tous les textes alors que ma mère était encore là,

> **«Je suis très exigeant, un peu comme ma mère, parce que si on ne fait rien, on s'enterre, on s'enfonce, on dépérit, on ne se renouvelle pas, on n'ouvre pas de nouveaux horizons.»**

mais tout ça était cependant présent. Et j'ai 51 ans, maintenant. On voit les choses un petit peu différemment. Il faut savoir embellir le quotidien. J'ai envie de dire la beauté des bons vins, des belles musiques, des bons rapports avec des bons amis. Ça paraît vraiment simple, mais c'est ce que la vie peut vous apporter de plus beau. Je cherche cette émotion. L'image, la petite chose, le sourire, parfois le jeu de mots - les musiciens adorent les jeux de mots, leur son - pour la blague. Ce sont de petites touches qu'on met par-ci, par-là. «Les p'tits bonheurs», c'est une liste de choses, mais mine de rien, j'ai passé un temps fou à l'écrire. J'ai même changé des phrases tout récemment en me disant: ça, c'est trop mièvre. Donc, j'ai ajouté des trucs comme «chanter des conneries dans les bouchons». Il n'est jamais trop tard pour les jolies choses.

Pour résister, chantons et aimons-nous

«Il n'est jamais trop tard» s'ouvre sur le titre du même nom et vous prend d'entrée par le cœur. La mélodie est sublime, les guitares manouches, la mélancolie à fleur de larmes. Et cette chanson belle comme un ciel au crépuscule donne le ton d'un album marqué par la façon plutôt rare que Thomas Dutronc a de faire tenir ensemble la déconnade («Katmandou») et les griffures de la vie («Larguer les amours») ou du temps qui passe («Au bout de mon âge»). Si les thématiques sont souvent tendres et acides à la fois («Les p'tits bonheurs», «Où étais-tu?»), Dutronc moins junior que jadis parvient à faire exister de façon souvent forte et belle sa pudeur: dire les choses plus fort en ne les disant qu'à demi, savourer le trouble en prenant le parti d'en sourire, et tenir ensemble en se souvenant des belles choses. Face à l'air maussade du temps, voilà un parfois bouleversant exercice de résistance. Grand disque.



À ÉCOUTER
«Il n'est jamais trop tard», Thomas Dutronc (Universal), sortie le 13 septembre.

TÉMOIGNAGES Concilier vie de famille et pratique artistique reste un tabou dans le milieu de la danse. Mais des initiatives commencent à prendre forme. Trois danseuses racontent leur expérience.

Danser dans le corps d'une mère

NATACHA ROSSEL

Longtemps, la figure de la danseuse a été jugée inconciliable avec la maternité. Le corps physique, façonné pour répondre à un canon esthétique, est presque sacralisé. Le corps social, lui, idéalise le rôle de la mère, prête à tous les sacrifices. Le désir d'un enfant présageait dès lors le crépuscule de la carrière sur scène. Aujourd'hui, les artistes -mères revendiquent leur choix de concilier vie familiale et pratique artistique.

Si les initiatives et l'évolution des mentalités qui ont suivi #MeToo ont permis d'ouvrir le débat, le chemin reste parsemé d'embûches. Silhouette remodelée par la grossesse, crainte d'être mise au ban après la naissance d'un enfant, horaires irréguliers, tournées et travail en soirée: les artistes sont confrontées à des enjeux pluriels, dans un milieu qui considère encore la parentalité comme un tabou.

L'Association vaudoise de danse contemporaine (AVDC), les Rencontres professionnelles de danses Genève et, initialement, Action-danse Fribourg ont empoigné le sujet à bras-le-corps en entreprenant un travail de sensibilisation. Parmi les actions amorcées, la mise en réseau commence à porter ses fruits. Parce que le partage d'expérience est une ressource précieuse, les associations ont imaginé des rencontres thématiques tout au long de l'année. Nous avons pu nous faufiler dans l'atelier «Arts de la scène et parentalité», organisé en août dans le cadre du far°, festival des arts vivants à Nyon.

Peur de disparaître

«Confiance», «temps», «écoute», «solidarité». Sur le sol, des Post-it forment une constellation de mots comme autant de sources de réflexion. Les participantes sont réparties en petits groupes dans la salle, on cueille quelques bribes de leurs conversations. Elles évoquent leurs tiraillements: «J'ai ressenti de la culpabilité de me relancer dans des projets plutôt que de passer du temps avec mon bébé. Les hommes, personne ne leur demande qui va s'occuper de leurs enfants», observe une jeune femme.

«Quand j'ai annoncé que j'étais enceinte, j'ai eu peur qu'on m'oublie. J'ai ressenti la pression de préparer mon retour», confie une autre. «Le temps qu'on passe avec nos enfants n'est pas valorisé», déplore une troisième. «Les femmes du milieu disent très peu qu'elles ont des enfants, rebondit une participante. On a tendance à mettre sous le tapis les problèmes du corps, la charge mentale, la peur de disparaître du métier. Pour moi, c'est au contraire une plus-value qui est invisibilisée dans un parcours.»

Rassemblées en cercle, elles échangent sur leurs «utopies». Les idées fusent: un revenu minimum universel, la création d'un fonds financier de solidarité pour les moments difficiles. Des pistes très concrètes sont lancées: une plateforme qui rassemblerait des ressources, comme une liste de baby-sitters.

«Il faudrait aussi sensibiliser les salles de spectacle. Ce serait bien de savoir s'il y a un local pour l'allaitement, par exemple.»

À l'issue de l'atelier, sa coanimatrice, la danseuse et chorégraphe Caroline de Cornière, raconte ce qui l'a menée à militer pour les enjeux féministes avec sa compagnie C2C. «Je vois que des pratiques et des injonctions qui enferment nos corps se perpétuent encore aujourd'hui. Mon militantisme vient de là.» Mère de trois filles, elle a lancé à Genève le projet de La Maison, un lieu de repos pour les artistes-mères. «Elles pourront y venir à l'arrivée de leur enfant, en résidence oisive, afin d'être accompagnées en vue de leur retour à l'emploi.»

Partage des bonnes pratiques

Ces thématiques rejoignent les leitmotivs mis en évidence par l'enquête des associations professionnelles. Le questionnaire, diffusé l'an dernier, a permis de dégager cinq axes: «Tabou et manque d'informations», «Manque de moyens et précarité», «Invisibilisation et isolement», «Complexité organisationnelle» et «Inéquités de genre».

«Sur la base des informations collectées, nous sommes en train d'élaborer des documents qui seront, nous l'espérons, des ressources précieuses pour le milieu de la danse comme pour les collectivités publiques, explique Marie-Elodie Greco, responsable des formations continues aux RP danses Genève. Pour nous, l'essentiel est d'avoir éveillé les consciences sur ce thème-là et de rappeler que la conciliation de vie professionnelle et parentalité n'est pas qu'une affaire privée, mais relève de mises en place structurelles.»

À l'instar des pistes évoquées par l'enquête, plusieurs de nos interlocutrices espèrent aussi que les lieux scéniques prendront davantage en compte leurs besoins. «Il existe des initiatives pour les publics, mais pas vraiment pour les artistes. Les structures se sont habituées à ce qu'on se fasse toutes petites», regrette Claire Dessimoz, danseuse et chorégraphe lausannoise (lire encadré). Or la planification se révèle un casse-tête dans un milieu où les horaires fluctuent, les représentations ont lieu en soirée et les tournées complexifient l'organisation. «Il n'y a jamais de rythme de croisière, on passe énormément de temps à planifier nos agendas, reprend-elle. On s'organise de semaine en semaine, sinon on ne s'en sort pas.»

Le soutien du réseau, privé et professionnel, et le partage des bonnes pratiques apparaissent être des ressources essentielles. Comme le confiait l'une des participantes de la rencontre du far°, «on a besoin du soutien de femmes guides qui sont artistes et transmettent les outils concrets qu'elles ont acquis».

Silhouette remodelée, horaires irréguliers, travail en soirée… les danseuses sont confrontées à des enjeux pluriels. *Getty Images/ Cavan Images RF*

Claire Dessimoz: «J'allaitais tout en travaillant en équipe»

Dans un théâtre lausannois, un enfant se blottit entre ses grands-parents. «C'est maman!» lance-t-il en pointant Claire Dessimoz sur scène. Le petit, attentif et sage comme une image, est en terrain connu. Dès ses premiers mois, sa mère l'a emmené en répétitions. «Dès que j'ai repris, j'ai travaillé avec mon bébé dans le sac de portage, j'allaitais tout en travaillant en équipe», raconte la danseuse et chorégraphe. Mère de deux garçons, Claire Dessimoz a vécu la maternité comme un manifeste. «J'ai presque ressenti la mission de prouver qu'il était possible de faire cohabiter l'activité artistique et la maternité.»

Pour Claire Dessimoz et son compagnon, le comédien et metteur en scène Louis Bonard, le désir de fonder une famille a surgi comme une évidence. Mais certaines remarques l'ont laissée pantoise. «Quand j'ai évoqué ma grossesse lors d'une discussion sur une création, un directeur de théâtre m'a dit: «Tu es sûre que tu vas pouvoir assurer? Ton équipe risque d'être perturbée si tu n'es pas entièrement disponible…» Quelle image ça donne de moi en tant qu'artiste mère?»

Mamu Tshi: «J'ai eu peur d'être mise de côté»

Danseuse lausannoise de krump, danse énergique issue du hip-hop, Amandine Ngindu, alias Mamu Tshi, a créé «Portrait pour Amandine» au Théâtre de Vidy quatre mois après la naissance de son fils, 20 mois aujourd'hui. «Nous avons travaillé de manière assez organique avec Faustin Linyekula *(ndlr: chorégraphe)*. On a fait avec mon corps et ses limites.» L'équipe de création a organisé le planning de la journée et ménagé une grande pause à midi, «pour que je puisse tirer mon lait et repartir répéter». Son nouveau corps, elle a appris à l'apprivoiser. «C'était intéressant de changer d'approche et de laisser les choses respirer différemment.»

Mamu Tshi a dansé jusqu'au 8e mois de sa grossesse. «J'ai eu peur d'être mise de côté après la naissance. Et je ne savais pas ce que ce chamboulement ferait à mon corps.» Car, dans le milieu du krump, danseurs et danseuses doivent être le plus visibles possible pour être conviés aux battles. Etre mère a modifié son regard sur le milieu du krump féminin: «Je me suis sentie davantage touchée par les initiatives proposées par des femmes.» En juin, elle a organisé une battle 100% féminine et entend poursuivre cette démarche.

Kathleen Thielhelm: «J'aimais ce corps moins athlétique»

Danseuse au Béjart Ballet Lausanne, Kathleen Thielhelm parle de son fils de 3 ans et demi comme de «la lumière de sa vie». À l'approche de ses 40 ans, elle a ressenti l'envie de fonder une famille. «J'étais à un moment de questionnement. J'ai même songé à arrêter de danser pour devenir mère.» Elle décide de concilier les deux. Son petit garçon est né en avril 2021. Quatre mois plus tard, elle reprend le chemin des répétitions et remonte sur scène moins d'un an après son accouchement. «Je n'avais plus la même tonicité musculaire, mais j'aimais ce corps moins athlétique. J'étais plus à l'écoute et j'ai beaucoup appris en termes d'acceptation de soi.» Entre deux répétitions, Kathleen allaite dans sa loge, prend son bébé avec elle lorsqu'elle ne trouve pas de solution de garde en soirée. «Il est devenu une petite mascotte!»

Le retour à la scène n'a pas été facile pour autant. Pendant son congé, d'autres danseuses ont repris des rôles qu'elle interprétait. «J'ai dû reprendre ma place. J'ai vécu des périodes de doute et mis du temps à prendre de l'assurance.» Mais cette période délicate l'a renforcée: «J'ai gagné en confiance en moi, ma famille m'a donné beaucoup de force. Avant, je ne pensais qu'à la danse. Aujourd'hui, je ressens un équilibre un peu plus sain entre ma carrière et ma vie personnelle. Mon fils m'a donné plus de légèreté.»

Lausanne fait la fête à toutes les musiques suisses

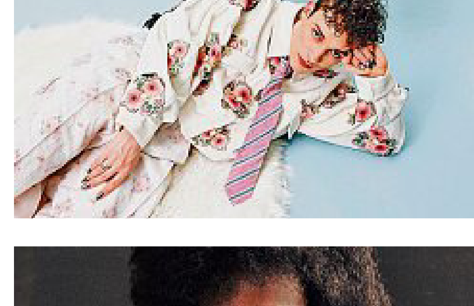
FESTIVAL La 11e édition de Label Suisse accueille le week-end prochain la fine fleur de la création musicale helvétique. Aperçu de ce qu'il ne faut pas manquer.

ALEXANDRE LANZ
cultura@tamedia.ch

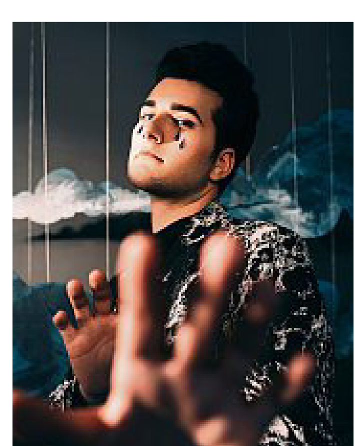
L'année 2024 est triomphale pour la musique pop en Suisse. Victorieuse au concours de l'Eurovision de la chanson, la nation du biberli range le cor des Alpes et les clichés d'Heidi pour faire place à Nemo. L'artiste de Bienne raflait la mise à Malmö en Suède en mai dernier avec sa chanson «The Code», sorte d'ovni aux relents d'opéra pop. En attendant la prochaine édition du concours qui se déroulera à Bâle, la musique helvétique est une nouvelle fois à l'honneur à Lausanne.

Cette année, le festival Label Suisse en partenariat avec la RTS s'articule autour de la diversité musicale. Plutôt qu'une catégorisation classique pour chaque genre musical, le festival invite les auditeurs à un parcours thématique, plus organique, moins cloisonné. Car la particularité de l'époque se situe dans la fusion des genres. Les parcours proposés sont divisés en huit sections aux appellations imagées. Nous avons passé chacune au peigne fin afin de sélectionner un ou une artiste dont l'écho auprès du public est déjà retentissant, ou promet de le devenir très bientôt. Rappelons également que tous les concerts sont en accès libre.









De g. à dr. et de haut en bas: Delia Meshlir, Camilla Sparksss, Nemo, Nnavy, Sandor, Nik Bärtsh et Gjon's Tears.
Steven Navid, Cedric Raccio, Ella Mettler, Emilien Itim, DR, Christian Senti, Emma Birski.

Parcours Radar

Comme son nom l'indique, Radar braque ses projecteurs sur les talents émergents, celles et ceux qui sont sur le point d'inonder les ondes radiophoniques de leurs compositions. Sortons le Stabilo pour ne pas manquer le concert de Baron.e sur la place des Pionnières (ancienne place Centrale) vendredi 13 septembre. Le duo fribourgeois a déjà passablement essaimé ses sons electro-pop depuis la sortie de son premier EP, «Jeunesse dorée», en 2020.

Jazz et blues

Le jazz connaît un nouvel essor à Lausanne, tenons-en pour preuve le succès fulgurant du nouveau club Les Jumeaux au Flon, qui lui est dévolu et ne désemplit pas depuis son ouverture en janvier dernier.

La Lausannoise Delia Meshlir, active depuis 2015, n'arrête pas de séduire son public qui s'agrandit au fur et à mesure de ses concerts, comme cet été au Montreux Jazz Festival. La musicienne envoûtera la cave du Bleu Lézard dans un concert intimiste vendredi 13 septembre.

Lullaby to synthé

Ce parcours progressif propose des concerts exprimant la mélancolie dans des compositions uniques et personnelles sur des harmonies synthétiques. La Lausannoise Sandor - qu'on adore - ne figure pas dans cette catégorie sur le site du festival. Certainement en raison du concert piano-voix qu'elle proposera dans l'église Saint-François dimanche 15. Hors de ce contexte intimiste, sa musique correspond pourtant en tout point au descriptif du parcours.

Label Échappée

Enfant de la télé, le Bernois Gjon's Tears a fait verser beaucoup de larmes lors de ses participations à «La Suisse a un incroyable talent» en 2012, à «The Voice» en 2019 et à l'Eurovision en 2021, où il arrive troisième.

Depuis lors, l'artiste divulgue sa musique pop à l'image de sa singularité, oscillant entre une vulnérabilité et une sincérité dont seuls les plus grands connaissent le secret. Il sera en concert avec son groupe, The Weeping Willows, sur la place des Pionnières le 15 septembre.

Vibrations progressives

Partager des émotions et des sensations fortes, c'est ce que recherchent les festivaliers avant tout. Label Suisse en fait la promesse avec ce parcours qui met à l'honneur Nnavy, artiste lausannoise dont les compositions R'n'B et la voix puissante séduisent un vaste public.

Alien Pop Superstar

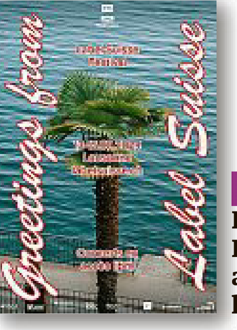
Ici, le dress code est excentrique et les shows spectaculaires. Vous avez dit «dress code»? Ne serait-ce pas tout simplement «The Code»? Ce n'est pas une très grande surprise, mais un immense plaisir de retrouver Nemo dans cette section. L'enfant chéri du pays, deuxième à avoir fait gagner la Suisse à l'Eurovision après Céline Dion en 1988, sera en concert sur la place des Pionnières dimanche 15.

Electronic sonorities

Les fans de musiques électroniques trouveront leur compte dans ce parcours. Dans ce voyage initiatique, les artistes programmés démontrent avec talent les différentes manières d'aborder cette façon particulière de créer de la musique. Comme Camilla Sparksss et ses berceuses magiques pour adultes, à écouter au Casino de Montbenon le 15 septembre.

Une touche de classique

Qui a dit que classique et contemporain ne sont pas conciliables? Le pianiste zurichois Nik Bärtsch et le collectif genevois Eklekto vont prouver le contraire avec une création empreinte de zen, à la croisée du jazz et de la musique minimaliste contemporaine. Rendez-vous au Jumeaux Jazz Club samedi 14.



À VOIR
Label Suisse, Lausanne, du 13 au 15 septembre, labelsuisse.ch

THÉÂTRE

La plasticienne, qui a longtemps travaillé sur les marionnettes des «Guignols» de Canal+, a été récompensée de deux Molières. Elle participe à la création de «La tempête» de Shakespeare, à Renens (VD). Rencontre.



Carole Allemand peaufine un oiseau géant que le public pourra bientôt découvrir sur les scènes romandes. *Photos: Yvain Genevay*

Carole Allemand, orfèvre du latex

STÉPHANIE ARBOIT

Issues de feu «Les guignols de l'info», les marionnettes de PPD, du commandant Sylvestre ou de Richard Virenque s'étaient élevées au rang de stars du petit écran. À l'inverse, leurs créateurs restent inconnus du grand public. Comme Carole Allemand, qui a façonné pendant douze ans ces créatures de latex. «Les personnalités étaient surtout sculptées par Alain Duverne *(ndlr: leur créateur)*. Je m'occupais bien sûr d'hommes politiques, mais aussi des animaux, des inconnus, des maquettes de villes. Elles étaient filmées avec une ambition très cinématographique, c'était très chiadé. Il n'y avait pas autant d'effets spéciaux numériques ni de drones à l'époque!» se remémore celle qui participe à la création au TKM de «La tempête», de Shakespeare, qui sera jouée dès ce mois à Renens, puis à Carouge (GE) et Fribourg.



> «J'avais fait ma sœur, qui tenait plein de rôles secondaires, de la fille de Chirac à une sportive de haut niveau.»
>
> Carole Allemand, plasticienne

Les spectateurs scotchés devant «Les guignols» dans les années 90 auront aperçu sans le savoir Carole Allemand sous les traits de… Claude Chirac, fille de Jacques! «En fait, j'avais fait ma sœur, qui tenait plein de rôles secondaires, de la fille de Chirac à une sportive de haut niveau. Cette marionnette me ressemblait, donc elle était appelée Carole dans les ateliers.» Le public romand a aussi découvert le travail de Carole Allemand au Théâtre de marionnettes de Genève dans «Cendres» en 2018 ou dans deux pièces de Christian Hecq et Valérie Lesort, pour lesquelles elle a reçu deux Molières de la création visuelle: «La mouche» (au TKM en 2021), où, dans une scène à mourir de rire, une marionnette bluffante prend le relais d'un véritable chien lorsqu'il se retrouve éviscéré; ou «20'000 lieues sous les mers», qui s'est joué en mai à guichets fermés au Théâtre du Jorat. Les spectateurs sont sortis émerveillés par le ballet aquatique et poétique de ces créatures marines - notamment une immense méduse dont les tentacules, façon cheveux dansant dans l'eau, se mouvaient comme un battement d'ailes d'oiseau au ralenti.

L'art du mouvement

Quels sont ses secrets pour obtenir cette souplesse, cette agilité, alors qu'il ne s'agit que de plastiques, de tissus et de bouts de fer? «C'est le cœur de mon travail. La spécificité de cet art tel que je le conçois et que je l'ai appris, c'est le mouvement. Cela passe par l'utilisation de matériaux souples. Une marionnette est faite pour se mouvoir sur scène: c'est là qu'elle prend vie.»

Sur cet aspect, les larmes de Carole Allemand lui montent aux yeux, vingt ans après, lorsqu'elle se remémore la première fois qu'elle a travaillé pour Philippe Genty, maître incontesté salué dans le monde entier pour avoir transformé l'art de la marionnette: «Avec mon collègue Sébastien Puech, nous avions travaillé des semaines sur un insecte géant pour l'artiste, qui vit en Bretagne mais nous avait envoyé des dessins et des instructions. Quand il est arrivé dans l'atelier, il a empoigné tout seul notre squelette, qui devait normalement être manipulé par trois ou quatre personnes, et il lui a donné vie. C'était extraordinaire de le voir naître entre ses mains! On a beau savoir que c'est fait avec du papier kraft, de la résine, parfois un bout de papier, mais tout à coup, on est émus. C'est quand j'ai vu un spectacle de Philippe Genty que, fascinée par ce théâtre visuel, j'ai su que c'était ce que je voulais faire.»

Entre à Canal+ à 21 ans

Pourtant, rien ne l'y prédestinait: Carole Allemand souhaitait devenir sculptrice. Au gré d'un stage pendant ses études en arts appliqués, elle débarque à Canal+ à 21 ans, où elle est engagée alors qu'elle n'a même pas fini son école. Aux «Guignols», elle s'initie à l'art de la débrouille: «J'ai énormément appris. Il fallait aller très, très vite pour inventer sur la base de l'actualité quotidienne. On nous appelait à midi pour des marionnettes qui devaient être prêtes pour 16 h et pour le direct du soir.»

> «On a beau savoir que c'est fait avec du papier kraft, de la résine, mais tout à coup, on est émus.»

Un côté MacGyver

Après douze ans de cette vie, Carole Allemand saute sur l'occasion de travailler pour le cinéma: elle crée notamment un «ver de terre avec des défenses de mammouth» pour «RRRrrrr!!!» (2004), d'Alain Chabat, et des maquettes pour «Arthur et les Minimoys» (2006), de Luc Besson. Des expériences peu concluantes, puisque le cinéma laisse moins s'épanouir son côté MacGyver: «J'aime trouver avec mes outils des solutions simples pour que ça marche. Dans le cinéma, tout est très organisé à l'avance, on est moins en prise directe avec le plaisir de faire tous ensemble, de voir les autres en train de créer. Il y a aussi beaucoup d'animatroniques, animés avec des moteurs télécommandés. Pour moi, c'est plus facile d'utiliser la main pour un mouvement compliqué! Pourtant, sur un tournage, les réalisateurs sont plus facilement rassurés par quelque chose d'un peu plus mécanique.»

On l'aura compris, le mot de marionnette est peut-être un peu réducteur pour qualifier les créations de Carole Allemand. «Ce terme charrie un côté de guingois ou enfantin, d'un castelet avec un Guignol. Or j'aime que la marionnette soit utilisée comme un outil parmi d'autres (la danse, le chant, un costume, un maquillage…) pour raconter une histoire de façon libre au théâtre.»

Omar Porras: «La tempête» nous questionne sur notre présence sur Terre»

Il a ébloui le public dans le rôle-titre des «Fourberies de Scapin» au TKM puis en tournée en Suisse et en France. Il devait incarner le héros Prospero dans «La tempête». Malheureusement, Laurent Natrella, ex-sociétaire de la Comédie-Française, a dû renoncer au projet. Branle-bas de combat au TKM, où il n'a donc pas été possible d'assister à une répétition, le metteur en scène Omar Porras devant tout réorganiser. Il reste cependant philosophe: «Le théâtre est l'art de la métamorphose, de l'imprévu et nous faisons avec. La flamme est toujours là: on travaille, on continue de chercher. Il faut rester positif, arroser l'espoir et l'enthousiasme», déclare celui qui s'attaque pour la troisième fois à Shakespeare après «Othello», en 1995, à la Comédie de Genève, et «Roméo et Juliette», qui a ouvert l'édition 2017 du Festival d'Avignon.

Pourquoi avoir choisi cette pièce monument?

«Il n'y a pas une pièce plus forte ou plus complexe qu'une autre chez Shakespeare, toutes dépeignent le caractère humain. On trouve des rêveurs, des tyrans, des fous, des malades, des impertinents, etc. Dans l'urgence de la survie, les naufragés de «La tempête» prennent conscience de ce qu'est la nature, l'eau, le vivant. Cette pièce nous questionne sur notre présence sur Terre et sur l'état du monde. Shakespeare parle d'écologie, de conscience, d'abus et d'hypocrisie. Mais aussi de pardon, de liberté et d'amour. Prospero porte un désir de vengeance. Il provoque une tempête qui crée finalement le pardon, le rassemblement et l'unité.»

Pourquoi avoir voulu travailler avec Carole Allemand?

C'est une grande dame dont j'aime le travail. Il ne s'agira pas d'un spectacle de marionnettes. Nous testons encore les moments où elles apparaîtront, pour créer des instants surnaturels, puisque la pièce parle de magie. Qu'est-ce que l'étranger? Qu'est-ce qu'une vision, une hallucination? Certaines marionnettes nous ont ouvert des portes sur ces interrogations, puis se sont évaporées.



À VOIR

«La tempête ou la voix du vent», au TKM, Renens (VD), du 24 septembre au 13 octobre; au Théâtre de Carouge, du 28 mars au 17 avril 2025; au Théâtre Équilibre, Fribourg, les 7 et 8 mai 2025.

Gabriella Zalapì part en Italie sur les chemins de son enfance

RENCONTRE «Ilaria ou la conquête de la désobéissance», 3e roman de l'écrivaine et peintre italo-suisse, raconte la cavale d'un homme déchiré par son divorce et de sa fillette entre Genève et la Sicile. Une merveille de délicatesse et de pudeur.

ISABELLE FALCONNIER

C'est une sensation étrange que de se retrouver devant la femme la plus pudique que l'on ait jamais rencontrée pour lui parler du livre le plus intime qu'elle ait jamais écrit. Dans son troisième roman, son plus réussi, profond, subtil, lumineux et terrible à la fois, «Ilaria ou la conquête de la désobéissance», Gabriella Zalapì raconte comment, un jour de mai 1980, une fillette de 8 ans quitte Genève dans la voiture de son père à la sortie de l'école pour un week-end qui se transforme en semaines, puis en mois d'errance de petits hôtels en aires d'autoroutes entre Bologne et Rome. Le père ne supporte pas son divorce, s'arrête dans les cabines téléphoniques pour supplier et menacer tout à la fois son ex-femme, dépose sa fille dans un internat à Rome, puis dans sa famille en Sicile. Ilaria pleure au début, puis promet de ne plus verser de larmes.

Après «Antonia - Journal 1965-1966» (Zoé, 2019), roman d'une émancipation féminine dans les années 60 inspiré de la vie de sa grand-mère, après «Willibald» (Zoé, 2022), puisé dans l'histoire de son arrière-grand-père à partir du tableau «Le sacrifice d'Abraham», accroché dans l'appartement genevois où l'écrivaine a grandi, «Ilaria ou la conquête de la désobéissance» est une troisième fois tiré des plis et zones d'ombre de la mémoire familiale. C'est un récit formidable, puissant, sobre, aérien, sans un mot de trop, porté à hauteur d'une enfant transformée en champ de bataille des adultes. On retrouve, légèrement déplacés, des personnages déjà rencontrés: Antonia, la mère, et Ana, la sœur. Apparaît au long de ce road trip une Italie méconnue, celle des stations-service, de la campagne, de chemins de traverse que l'on emprunte pour rester discrets.

Sensations physiques

Le livre est né une nuit que Gabriella Zalapì, insomniaque, entend un podcast consacré à Rilke. Il est question des «Lettres à un jeune poète» et de l'injonction à n'écrire que les textes que l'on *doit* écrire. «Une évidence. J'ai commencé le texte immédiatement.» Pour trouver la voix du livre, celle d'Ilaria, si proche d'elle, qui a vécu la même chose, au même âge, avec son propre père, Gabriella Zalapì écrit d'abord le texte à la troisième personne, puis bascule en «je». «Il fallait d'abord qu'elle devienne un personnage de fiction! Ce n'est pas un texte autobiographique, même s'il est inspiré de faits réels.» Pour faire entendre la voix de l'enfant, l'écrivaine «jette des kilomètres de texte», taille, sculpte, aère, réduit son vocabulaire, travaille sur les virgules, les respirations. «Les enfants s'en fichent, des points! Ils virevoltent, ne s'appesantissent pas.» Elle se concentre sur les sensations physiques de la fillette, les odeurs, les textures, les sons, les informations qu'elle entend à la radio, la peur au quotidien, la curiosité aussi, face à cette étrange aventure qu'on lui impose.

> **«La blessure est là, en moi, mais le livre est autre chose. Je n'écris pas pour la soigner. Si j'avais raconté simplement «ma vérité», ce texte aurait été insupportable.»**
>
> Gabriella Zalapì, écrivaine

L'expérience du traumatisme

Un jour, Ilaria essaie d'appeler sa mère depuis un hôtel. Mais, trahie par la réception-



Gabriella Zalapì au festival Le livre sur les quais, à Morges, le 31 août. *Yvain Genevay*

La double vie de Léonard

VÉNÉNEUX Dans le 10e roman d'Anne-Frédérique Rochat, une femme surprend son mari sortant de la maison d'une autre. Que faire? Attention, bijou à déguster sans trembler.

C'est le pire cauchemar de toute femme amoureuse de son mari: le surprendre un jour en train de sortir de chez une autre femme. Lorsque Armelle aperçoit, par hasard, son Léonard se glisser d'une impasse puis lui mentir le soir venu sur son emploi du temps, elle ne moufte pas, ne lui dit rien, mais se contente de le suivre, jour après jour. Elle se rend compte qu'il vit presque une double vie avec une autre femme et sa (leur?) fillette.

Fascinée, obsédée, elle loue une chambre avec vue sur la maison de l'autre, découvre qu'elle prend un étrange plaisir à épier. Logique, sans doute, pour une femme dont le métier est de fabriquer des prothèses oculaires en verre. L'autre femme lui ressemble étrangement: serait-ce une meilleure version d'elle-même?



Anne-Frédérique Rochat. *Sophie Kandaouroff*

Une fable cruelle

«Le trouble», 10e roman de la comédienne et écrivaine Anne-Frédérique Rochat, se déguste comme un petit bijou de suspense psychologique noir et cruel. Menée tambour battant, cette fable précise et hyperréaliste remue les questions dérangeantes des couples en crise: comment supporter qu'il y ait une autre dans la vie de l'homme qu'on aime? Quand sait-on qu'il est temps de lui laisser la place?

Depuis le temps, des «Longues nuits et petits jours» ou du «Chant du canari», les lecteurs d'Anne-Frédérique Rochat savent qu'il est inutile d'attendre une fin rassurante à ses romans. La question est plutôt de savoir quel gimmick fantastique, poétique ou onirique l'écrivaine va sortir de son chapeau pour signaler à ses personnages que la partie est finie. Promis: «Le trouble» ne vous décevra pas! ISABELLE FALCONNIER



À LIRE
«Le trouble», Anne-Frédérique Rochat, Slatkine, 130 p.

Mon ennemi, mon amour

ROMANESQUE Arturo Pérez-Reverte part en quête d'un plongeur de combat italien de la Seconde Guerre mondiale sauvé par une libraire espagnole.

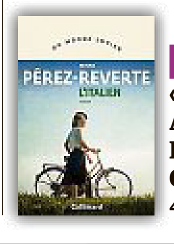
En 1943, pendant la Seconde Guerre mondiale, Elena Arbués, libraire dans la cité andalouse d'Algésiras, jeune veuve dont le mari a été tué en juillet 1940 lors de l'attaque britannique contre la marine française à Mers el-Kébir, découvre sur la plage le corps d'un homme blessé, «un homme vêtu de caoutchouc noir, mouillé et luisant» qui saigne du nez et des oreilles. Elle le ramène chez elle, le soigne. Teseo Lombardo est un plongeur de combat italien qui chevauche les torpilles pour déposer des charges explosives sous les bateaux ennemis. Entre Elena et Teseo naît une grande histoire d'amour et d'espionnage. L'Italien, homme doux et secret, sera son héros et tant pis s'il est un ennemi. Pour lui, elle quitte ses livres, se mêle à cette guerre de l'ombre et s'engage secrètement dans les opérations de sabotage.



Arturo Pérez-Reverte . *Juan Naharro Gimenez / Getty Images*

Intimité et grande histoire

Reporter de guerre pendant vingt ans, romancier depuis les années 1980, auteur de la passionnante série historique des «Aventures du capitaine Alatriste», l'écrivain espagnol Arturo Pérez-Reverte signe un magnifique roman d'amour, de mer et de guerre. En narrateur, un journaliste d'investigation espagnol qui reconstitue, au gré de témoignages des survivants, l'histoire d'amour d'Elena et de Teseo - inspiré d'un personnage réel - et cet épisode oublié de l'affrontement entre les hommes de la Royal Navy et les commandos italiens en Méditerranée. En question sous-jacente, celle de l'impossibilité de distinguer, lorsque intimité et histoire se mêlent, les héros des salauds. Car c'est le regard qu'Elena porte sur Teseo, en théorie son ennemi, qui fait de lui un héros. ISABELLE FALCONNIER



À LIRE
«L'Italien», Arturo Pérez-Reverte, Gallimard, 448 p.

en fuite

niste, elle sera punie par son père: c'est cela, la conquête de la désobéissance, ou plutôt sa quête. «Je voulais raconter la question de la loyauté des enfants envers les parents, de ce déchirement lorsqu'on doit choisir, ce qui est impossible.» Oui, l'expérience a été un «traumatisme». «La blessure est là, en moi, mais le livre est autre chose. Je n'écris pas pour la soigner. Il y a une question de pudeur fondamentale.

> **«Je ne peux pas dire que j'ai un chez-moi, même si j'ai longtemps vécu en Suisse, où j'ai des attaches fortes. C'est le mouvement qui me fonde.»**

Si j'élimine la pudeur, ce serait intolérable. Si j'avais raconté simplement «ma vérité», ce texte aurait été insupportable.» Le père de Gabriella Zalapì est décédé durant l'écriture du livre. Avec sa mère, malade, il n'y a pas eu de tabou. «Nous avons toujours pu parler de cette période.»

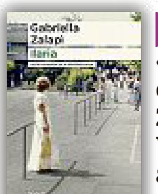
Gabriella Zalapì a grandi à Genève, y a suivi une formation d'artiste plasticienne à la Haute École d'art et de design, a beaucoup voyagé entre l'Inde, New York et Cuba avant de s'installer à Paris il y a quatorze ans. Elle vit dans le Xe arrondissement avec son fils adolescent. Après une première vie consacrée à la peinture, l'écriture s'impose avec force. «Créer est une manière de désobéir, de s'approprier son propre récit. Mon rapport au monde n'est jamais aussi complet que lorsque je crée.»

Artiste cosmopolite

D'un père aux origines siciliennes, d'une mère moitié anglaise, moitié autrichienne, elle a hérité d'un sens du cosmopolitisme aigu. «Mon héritage est un vrai gloubiboulga! Depuis huit générations, personne dans ma famille n'a réellement vécu où il est né. Nous sommes des nomades, des citoyens du monde. Je ne peux pas dire que j'ai un chez-moi, même si j'ai longtemps vécu en Suisse, où j'ai des attaches fortes. C'est le mouvement qui me fonde, la curiosité d'aller voir ailleurs.»

Elle s'occupe actuellement, à Milan, de trier le fonds d'archives d'un peintre italien décédé dont elle doit encore taire le nom - une grande exposition est en préparation. «J'adore les archives. Pour mes livres, c'est pareil, j'ai travaillé avec des documents surgis du passé qui racontent tous des histoires passionnantes. Et les trous dans ces archives, les blancs, mettent le feu à mon imagination!»

Lorsqu'elle vous parle, Gabriella Zalapì plonge dans les vôtres ses yeux graves et verts, vastes fenêtres liquides ouvertes sur le large. Elle a mal au dos, «comme tous les écrivains». Elle a testé toutes les chaises possibles, ne se déplace jamais sans son tapis de yoga. Elle se lève, fait quelques pas en claudiquant, s'étire, lève les bras au ciel, regarde le lac, déjà droite, déjà partie.



À LIRE
«Ilaria ou la conquête de la désobéissance», Gabriella Zalapì. Zoé, 176 p. Vernissage le 10 septembre à 18 h à Payot Cornavin Genève.

Passage du livre



Michel Audétat
Journaliste

Ante Tomic signe un roman culinaire à la gloire du «cevapcici»

Il manquait à la littérature une ode au cevapcici. C'est désormais chose faite: l'écrivain croate Ante Tomic (né en 1970) a écrit un adorable roman d'où il ressort que ces rouleaux de viande hachée, ainsi nommés dans les Balkans, peuvent rapprocher les peuples, favoriser l'amour et faire rire le lecteur. «Les enfants de sainte Marguerite» illustre la quête du cevapcici parfait: le «Saint-Graal du barbecue». Un tel sujet exige du récit qu'il soit épicé et savoureux. Or il l'est assurément; sa verve et son allégresse donnent parfois l'impression qu'on est tombé sur un Pagnol croate.

Tout se passe sur une île de la côte dalmate où s'est échoué Selim, migrant venu d'Alep, tombé à la mer et rejeté par les flots sur une plage gay. Un petit monde insulaire se révèle peu à peu. Voici le commandant de police Krste, qui a transformé les cellules de la prison en chambres d'hôte. Sa fille Silvija, qui sera bientôt foudroyée par la beauté de Selim. Neven, propriétaire d'un yacht, dont le pénis est en berne depuis que ses employeurs suisses l'ont viré. Le curé Celestin et le volage Emil, querelleurs comme Don Camillo et Peppone. Sans oublier Mijo et Jozefina: un couple de chrétiens obsessionnels (Mijo s'exerce à prier sous l'eau) qui sont venus là pour faire leurs dévotions à sainte Marguerite, réputée efficace, afin qu'un enfant leur soit donné. Si vous songez à passer des vacances sur cette île, sachez aussi qu'un âne se met à braire mystérieusement à chaque fois que deux personnes y pratiquent le coït.

Aux insulaires vénérant le cevapcici, Selim va apporter un savoir-faire hérité d'une longue tradition syrienne et familiale. Car le cevapcici et le kebab sont au fond des frères; ils proviennent du même berceau où sont nées les trois religions abrahamiques (l'érudit Emil soutient que le Christ en a mangé et sainte Marguerite aussi). Quand s'achève ce roman secoué par de nombreuses péripéties, on est tenté de croire que la bonne odeur des cevapcici peut monter jusqu'aux narines de Dieu.



À LIRE
«Les enfants de sainte Marguerite», Ante Tomic, traduit du croate par Marko Despot, Noir sur Blanc, 176 p.

Le top 10 PAYOT LIBRAIRE

Tous rayons confondus, du 26 au 31 août

1. **Jacaranda** Gaël Faye (Grasset)
2. **Tenir debout** Mélissa Da Costa (Albin Michel)
3. **L'impossible retour** Amélie Nothomb (Albin Michel)
4. **Cœur-d'Amande** Yasmina Khadra (Mialet-Barrault)
5. **Le palais de l'infortune** Donna Leon (Calmann-Lévy)
6. **Ilaria ou la conquête de la désobéissance** Gabriella Zalapì (Zoé)
7. **Son odeur après la pluie** Cédric Sapin-Defour (Le Livre de Poche)
8. **Jour de ressac** Maylis de Kerangal (Verticales)
9. **Houris** Kamel Daoud (Gallimard)
10. **Mesopotamia** Olivier Guez (Grasset)

Bien vivre


Getty Images

«Pour moi, ma déficience visuelle n'est pas un handicap, c'est une différence ni plus ni moins. Et, à partir de là, c'est à nous d'en faire une force.»

Timothée Adolphe, para-athlète, dans «Psychologies Magazine»


Les études montrent que ce comportement est souvent associé à des troubles psychiatriques: anxiété, déficit de l'attention, troubles de la régulation émotionnelle, etc. *Nadja Abele/Getty Images*

Ces enfants qui prennent le pouvoir à la maison

SANTÉ Sujet tabou s'il en est, les enfants et ados tyranniques font subir un enfer à leur famille. Un programme fondé sur la résistance non violente vient en aide aux parents.

ELODIE LAVIGNE
redaction@planetesante.ch

Qu'il s'agisse de leurs nombreuses exigences, des rituels qu'ils imposent, de leur opposition permanente, de leur intolérance à la frustration et des crises de colère excessives qui en découlent, certains enfants font vivre l'enfer à leurs parents et à leurs frères et sœurs. Largement méconnu et tabou, ce phénomène serait en augmentation, d'après la D^re Nathalie Franc, pédopsychiatre au Centre hospitalier universitaire de Montpellier, spécialiste des troubles du comportement de l'enfant et auteure de nombreux ouvrages sur le sujet. Elle est à l'origine de la diffusion en France du programme React *(lire encadré)*, qui accompagne les parents concernés par cette problématique.

La tyrannie qui s'exerce au sein de la famille ne correspond pas à un diagnostic médical. Les études montrent toutefois qu'elle est souvent associée à des troubles psychiatriques (troubles anxieux, du déficit d'attention avec ou sans hyperactivité, de la régulation émotionnelle, etc.). «Cette modalité de comportement se traduit par un renversement de la hiérarchie familiale. L'enfant prend le pouvoir à la maison. Les parents sont entravés dans leur éducation et leur fonction parentale. Ils vivent dans la peur des réactions de l'enfant et prennent toutes leurs décisions - choix du repas, du film, des sorties, etc. - en fonction de lui», décrit la D^re Franc.

«Les crises de colère font tenir cette hiérarchie inversée. Les parents ont tendance à s'hyperaccommoder afin de les éviter. Mais c'est un piège. Au fil du temps, les crises se multiplient et s'intensifient avec un risque d'aggravation de la violence», ajoute Caroline Eap, psychologue FSP à Morges (VD) et spécialiste du sujet. Ces crises peuvent entraîner la soumission des parents ou, pire, déboucher sur de la violence physique, verbale ou psychologique jusqu'au harcèlement.

> **«Au fil du temps, les crises se multiplient et s'intensifient avec un risque d'aggravation de la violence.»**
> Caroline Eap, psychologue FSP

Des parents punching-ball

De telles situations se vivent le plus souvent à huis clos, ces enfants donnant le change dès qu'ils sont hors du foyer. «Dans des milieux très normés comme l'école, ils se suradaptent. Mais dès qu'ils se retrouvent dans le cadre sécurisant de la famille, ils déchargent leurs émotions pour retrouver leur équilibre», poursuit la D^re Franc. «Les parents servent ainsi de punching-ball», illustre Caroline Eap.

Le fait que ces comportements ne s'expriment que dans le cadre familial complique la prise en charge. «Les parents sont souvent incompris et remis en question, voire soupçonnés de faire n'importe quoi», déplore Nathalie Franc. Or il ne s'agit ni d'un manque de cadre, ni de carence éducative. «Au contraire, ce sont des parents ultra-investis dans leur parentalité. D'un niveau d'instruction supérieur à la moyenne, ils sont très informés et à l'écoute des besoins de leur enfant», souligne Caroline Eap. Rien à voir donc avec l'enfant roi que l'on gâte et à qui on laisse tout faire.

Ce besoin excessif de contrôle qu'éprouve l'enfant à l'égard de son environnement et ses ouragans émotionnels met la famille à rude épreuve. Les parents, fragilisés, éprouvent honte et culpabilité et en viennent à s'isoler, par peur du regard des autres. Quant aux frères et sœurs, ils en paient généralement un lourd tribut.

Un nouvel ancrage parental

Pour aider les parents à sortir de cet engrenage destructeur, Haim Omer, professeur de psychologie à l'Université de Tel-Aviv, a mis au point le programme React, fondé sur la résistance non violente, selon l'approche idéologique de Gandhi. Il a la particularité de se centrer sur la posture parentale. «Ces enfants ne s'engagent pas en thérapie car ils ne voient pas le problème. Comme les parents font le tampon, ils arrivent à garder un état émotionnel stable malgré leurs troubles», explique la D^re Franc.

Il s'agit de mettre l'enfant dans un inconfort pour le motiver au changement. Ce programme est un levier, une étape préalable à la psychothérapie. «C'est un chemin qui nous manquait», poursuit-elle. La «nouvelle autorité» prônée dans le programme vise à augmenter la présence parentale et à condamner toute forme de violence. «Il n'est pas question de démissionner, mais de montrer à l'enfant que d'autres chemins sont possibles, relate Caroline Eap. C'est une manière d'exprimer son amour pour lui.» Cette résistance passe notamment par le silence, le contrôle de soi et le soutien d'un réseau que l'on met en place pour sortir du secret et de l'isolement et confronter l'enfant au regard social.

Cet apprentissage se fait par le biais de séances de groupe qui sont autant d'occasions de trouver de l'écoute et de la solidarité. Une étude, conduite par la D^re Franc, évalue actuellement l'efficacité de la méthode. «Nous avons dix ans de recul avec des expériences cliniques qui montrent déjà de très bons résultats», conclut la pédopsychiatre.

EN COLLABORATION AVEC PLANÈTE SANTÉ

«Je me suis suradaptée pour éviter les crises»

Marie, mère de Nicolas, 11 ans, raconte: «Tout petit, Nicolas avait déjà un caractère bien affirmé. Il est plein de vie et prend beaucoup de place à la maison, par rapport à ses frères. Avec l'âge, il s'est affirmé. Quand il décide quelque chose, on ne peut pas le faire changer de direction et il est difficile d'obtenir sa coopération. Du moment qu'il n'est pas occupé, il cherche l'attention par le négatif et est toujours dans la provocation. À l'école, on a été régulièrement convoqués. Il prend tout l'espace, c'est toujours le même problème. Avec les copains, c'est en dents de scie. Son père n'arrivait pas à en faire façon. Quant à moi, j'essayais d'arrondir les angles. Cette situation a amené beaucoup de tension dans le couple. Je me suis suradaptée pour éviter les crises, mais ce n'étaient que des bombes à retardement. On s'est retrouvés épuisés. Avant React, j'ai essayé plein de choses qui visaient à changer Nicolas, mais cela ne tenait jamais longtemps. Il a senti cette fois qu'un changement s'opérait en moi. Le groupe rassure beaucoup, on se sent moins seul. J'ai appris que son comportement n'est pas dû à un défaut d'éducation, mais qu'il lui appartient. Cela a diminué ma culpabilité et m'a redonné confiance.»

Pour en savoir plus

L'Association React, pour Réagir face aux enfants et adolescents à comportement tyrannique, du nom du programme du CHU de Montpellier, offre la possibilité aux parents de se soutenir et d'échanger sur leurs expériences. Elle vise aussi à sensibiliser le monde médical et social sur les troubles de ces enfants. Cette association française compte, depuis sa création en 2018, plus de 1700 familles membres, dont une quinzaine en Suisse.

Le 5 octobre, elle propose une journée de sensibilisation qu'il est possible de suivre en visioconférence. S'inscrire au préalable sur association-react.com



Contre l'action des nématodes, le charançon ravageur de végétaux n'a aucune chance.
Getty Images/iStockphoto, Nancy Nehring/Getty Images.

Aux charançons la guerre

JARDIN **Les nématodes, ces vers minuscules, luttent efficacement contre les bestioles qui se délectent des feuilles et des racines de nos plantes, dont le très courant charançon. La saison d'épandage arrive.**

VALÉRIE HOFFMEYER

Au jardin, la lutte biologique n'a pas plus de moralité que n'importe quelle guerre. Le mode opératoire de ses soldats est glaçant, qu'il s'agisse d'insectes sexuellement contagieux porteurs de bactéries tueuses ou de vers dévorant leurs hôtes de l'intérieur. Mais les effets collatéraux sur l'environnement sont bien moindres que ceux des pesticides.

Ces agents vivants qui viennent à bout des nuisibles sont désormais vendus en jardinerie sous forme de gels ou de poudres, à diluer dans l'eau d'arrosage. Les victimes sont faciles à identifier et le coupable est souvent le même: le charançon, le plus polyphage de tous. L'arme fatale? Les nématodes, ces tout petits vers à épandre dès que l'air sera plus frais et humide.

Les dégâts du charançon noir de la vigne, ou othiorynque *(Otiorhynchus sulcatus)*, sont inratables. Cet insecte brun noir d'un centimètre de long attaque les feuillages avec une minutie de dentellière. Il aime la vigne, mais aussi les hortensias, les viornes et les rosiers chez les arbustes, les fougères, les hostas et les heuchères chez les vivaces, et même les aiguilles de l'if chez les arbres. Les plantes d'intérieur, surtout si elles ont passé l'été dehors, peuvent aussi figurer à son tableau de chasse. Pour le combattre mécaniquement, il faut le guetter la nuit et le pincer sur le fait. Mais si les femelles ont pondu leurs œufs au pied de la plante, les larves blanches à tête brune auront tout loisir de ravager les parties souterraines de celle-ci, tandis que leurs parents auront détruit les feuilles à l'étage supérieur. En septembre, la plante est épuisée. Mais il est encore temps d'agir.



Petit Plus Planète

Chères rhubarbes, il me semble que vous n'ayez pas été heureuses ces deux derniers étés. La cause en est certainement mon beau seringat qui désormais vous ombre trop. Avec votre accord, je me permettrai donc ce mois encore de vous déplacer en un lieu plus profitable à vos belles tiges. Et pour ne pas vous déranger une nouvelle fois l'an prochain, je vous multiplierai en prélevant à cette occasion un éclat de racine en périphérie de votre touffe. Un endroit bien amendé et plus ensoleillé vous sera ensuite offert afin que l'an prochain vous retrouviez votre prolifique et verdoyante joie de vivre. G.V.

Arme impitoyable

Contrairement aux moyens chimiques qui dévastent les écosystèmes, la lutte dite biologique mobilise le vivant, c'est-à-dire des espèces prédatrices ou antagonistes des nuisibles. Parmi elles, les nématodes. Ces minuscules vers sont efficaces autant contre les larves nichées dans le sol que contre l'adulte. Leur mode opératoire? Pulvérisés sur la plante, ils pénètrent dans le corps de leurs victimes par la bouche ou l'anus ou percent sa carapace. Ils boulottent la substance vitale de leur hôte jusqu'à ce qu'il en meure, se reproduisent dans sa carcasse, puis migrent vers un autre hôte pour recommencer leur cycle. Déversés sur le sol ou le terreau, les nématodes libèrent des bactéries toxiques et mortelles pour les larves, qui sont ensuite consommées. Rien ne se perd!

Dix millions de vers dans un sachet

Il existe plusieurs familles, genres et espèces de nématodes. Contre le charançon, on recommande *Heterorhabditis bacteriophora* et *Steinernema feltiae*, souvent conditionnés dans la même préparation. Un sachet de poudre d'argile abritant jusqu'à dix millions de vers permet de traiter une surface de 20 mètres carrés: diluer cette poudre en plusieurs fois dans l'eau avant de l'épandre sur la surface de la terre, celle du jardin ou le terreau d'un pot, y compris des plantes d'intérieur.

Condition essentielle de réussite: maintenir le terreau humide pendant au moins une semaine, sans quoi les vers sèchent et meurent avant d'avoir pu agir. Raison pour laquelle les nématodes, vivants, ne sont mis en vente qu'à partir de mi-septembre, avec une recommandation de les épandre seulement par temps frais et humide. Mieux vaut attendre octobre donc.

Sagesse
Par Rosette Poletti

«Ma maman vient de décéder à 80 ans, elle me manque tellement! Je ne sais pas comment je vais m'en remettre. Le deuil est une chose affreuse, c'est la première fois que je perds quelqu'un de si proche, c'est si douloureux!»

Avant de parler du deuil, il est nécessaire d'être avec la personne qui le vit, si elle le souhaite, pour comprendre ses besoins et voir comment on peut l'aider à y répondre. Comprendre cette douleur particulière qui vient de la réalisation de ce «jamais plus». Pour beaucoup, la perte du lien avec un être aimé est vécue comme une amputation émotionnelle, il convient d'abord de soutenir la personne en deuil alors qu'elle «soigne» cette plaie et pour qu'elle puisse continuer sa route.

Le deuil est la réponse naturelle à la perte, c'est notre lot d'être humain, le prix que nous avons à payer pour la joie d'aimer, mais personne ne nous enseigne comment le traverser. Au mieux, on nous encourage à «tourner la page», à «se changer les idées», à «être courageux»…

Accepter la douleur

Traverser un deuil, ce n'est pas cela. C'est tout d'abord accepter cette immense douleur, la laisser prendre sa place en nous pour un temps. Un deuil, c'est aussi la fin d'une certaine identité, c'est n'être plus tout à fait qui on était. Une personne qui perd son conjoint est veuf ou veuve, l'enfant devient orphelin, le parent qui perd un enfant devient ce qu'on nomme «un parent désenfanté»!

Le deuil sonne aussi la fin d'un rêve, on ne pourra pas vivre ce qu'on avait rêvé de vivre avec le défunt. Le deuil se vit à tous les niveaux de l'être: physique, avec des douleurs, de l'insomnie; mental, avec des moments de confusion et des pensées qui tournent en boucle. Au niveau émotionnel, on ressent colère, tristesse, culpabilité, peur. Sur le plan spirituel, un sentiment de vide, de colère contre Dieu, de perte de foi. Il est alors nécessaire de prendre soin de soi, de se dire: je souffre et je vais me donner le temps de traverser cela. Nous avons désappris à vivre le deuil, nous voulons «évacuer» tout ce qui nous touche, comme le décès d'un proche, rapidement et «dans la plus stricte intimité». Mais cette souffrance ne «s'évacue pas» si facilement. Les anciens avaient accepté de prendre le temps de s'occuper des rites du deuil et de s'octroyer le temps de guérir. Ils se remettaient mieux des deuils auxquels ils étaient confrontés.

Accompagner le deuil

Nous avons aussi désappris à accompagner les endeuillés par la présence (si elle est désirée), la sollicitude, l'attention, la présence aux éventuels rituels. Ce qui nous manque aujourd'hui, selon les recherches les plus récentes, c'est l'autocompassion. Elle se traduit par:

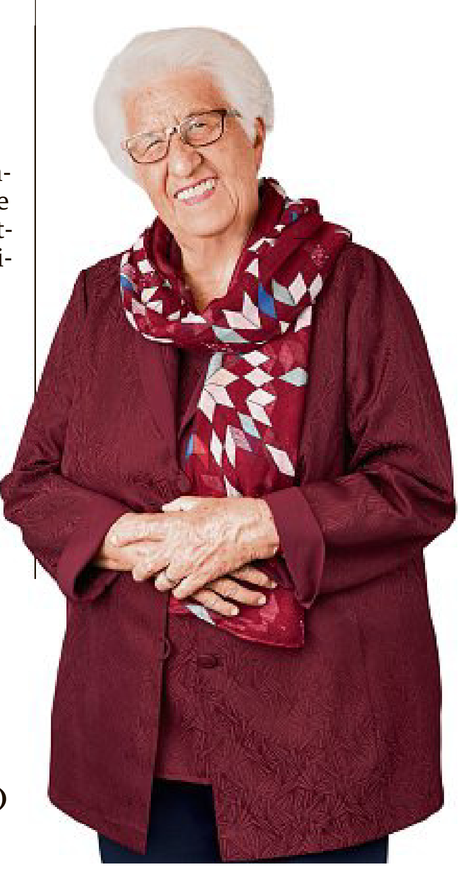
1. La reconnaissance de sa souffrance.
2. La prise de conscience de cette voix critique au fond de nous qui voudrait nous culpabiliser et la décision de ne pas l'écouter.
3. L'expression pour soi-même de paroles bienveillantes, encourageantes.
4. L'attention à ses propres besoins.
5. L'acceptation de la réalité, qui est imparfaite et souvent douloureuse.
6. L'ouverture à une humanité commune, à la souffrance des autres (ceux qui vivent le même deuil que moi et tous les autres dans ce monde qui pleurent un être cher). Cela élargit le cœur et nous décentre un peu de notre peine!

Être compatissant envers soi-même permet mieux d'éprouver de la compassion pour autrui. L'absence physique reste une source de souffrance, mais à chaque instant, on peut s'ouvrir aux autres, partager de l'amour si l'on accepte qu'il s'agira d'une autre histoire.

Ce qui est important, c'est de se souvenir que si les morts sont invisibles, ils ne sont pas absents, comme l'écrivait Victor Hugo. Ils sont dans nos mémoires, dans nos cœurs, grâce à tout ce qu'ils ont partagé avec nous, quelque chose d'eux vit en nous. Ainsi, on peut se centrer sur ce qu'on a reçu d'eux, leur exprimer de la gratitude. On peut aussi faire mémoire: accomplir des rituels, aller au cimetière, écouter la musique qu'ils aimaient, rencontrer des amis communs. On peut aussi être attentif au «vécu subjectif de contact avec un défunt». D'après les chiffres donnés par Christophe Fauré dans «Cette vie… et au-delà», 50 à 60% des gens en deuil ont eu un contact avec un défunt sous forme de sentiment de présence ou de «signe à valeur symbolique».

La mort fait partie de la vie et chacun de nous devra affronter un deuil. Ce n'est pas une maladie mais une expérience (douloureuse!) de croissance. Comme l'écrit le poète Christian Bobin: «J'ai perdu des êtres qui étaient pour moi source de soleil. Ce soleil a été mis en terre. Apparemment mis en terre. Mais je continue à en recevoir les rayons.» Le chercheur George Bonanno écrit ceci: «Il ne faut pas avoir peur du deuil, on est tous capable de le vivre, sans coach, sans thérapeute, sans mesures particulières sauf dans un petit nombre de situations où le deuil est de nature traumatique!»

À vous tous, amis lecteurs, je souhaite une très belle semaine.



À LIRE

«De l'autre côté de la tristesse», Dr George Bonanno (Le Dauphin blanc)
Cette vie… et au-delà», Dr Christophe Fauré (Albin Michel)
«La part manquante», Christian Bobin (Folio)

Le Matin Dimanche
Junior

Écrit par la rédaction de Play Bac Presse (rédacteur en chef : f.dufour@playbac.fr)

Huit mois dans l'espace pour deux astronautes

AP/NASA

Les astronautes Suny Williams et Butch Wilmore (États-Unis) sont arrivés le 6 juin dans l'ISS (Station spatiale internationale). Leur séjour, prévu pour 8 jours, durera 8 mois car le vaisseau qui les a amenés, Starliner, est défectueux. Il va d'abord falloir le faire redescendre sur Terre sans passager. Puis, fin septembre, sa place d'arrimage sur l'ISS sera prise par le vaisseau Dragon, qui amènera deux astronautes en mission. Enfin, en février 2025, les 4 astronautes reviendront ensemble avec le Dragon.

L'INFO DE LA SEMAINE

De nouvelles éruptions volcaniques en Islande


AP/M. Di Marco

Le photographe Marco Di Marco, originaire d'Italie et vivant en Islande (île européenne au milieu de l'Atlantique), répond au journal.

Les éruptions des volcans de la région de Reykjanes, depuis décembre, sont-elles étonnantes ?

« Oui. Car elles ont débuté avec plus de violence et elles sont plus étendues que celles des trois dernières années. »

Quels sont les effets ?

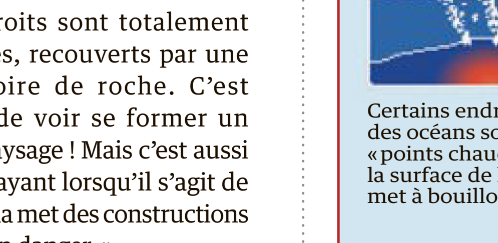
« La ville de Grindavik, juste à côté des coulées de lave, a été évacuée dès novembre. Les personnes sont autorisées à y revenir quelques heures par jour lorsque les éruptions se calment, pour prendre des affaires chez elles, ou pour s'occuper de leur entreprise. Beaucoup d'habitants ont été obligés de déménager dans d'autres villes (le gouvernement les aide en rachetant leur ancienne maison). Les gens se retrouvent donc séparés et c'est triste. »

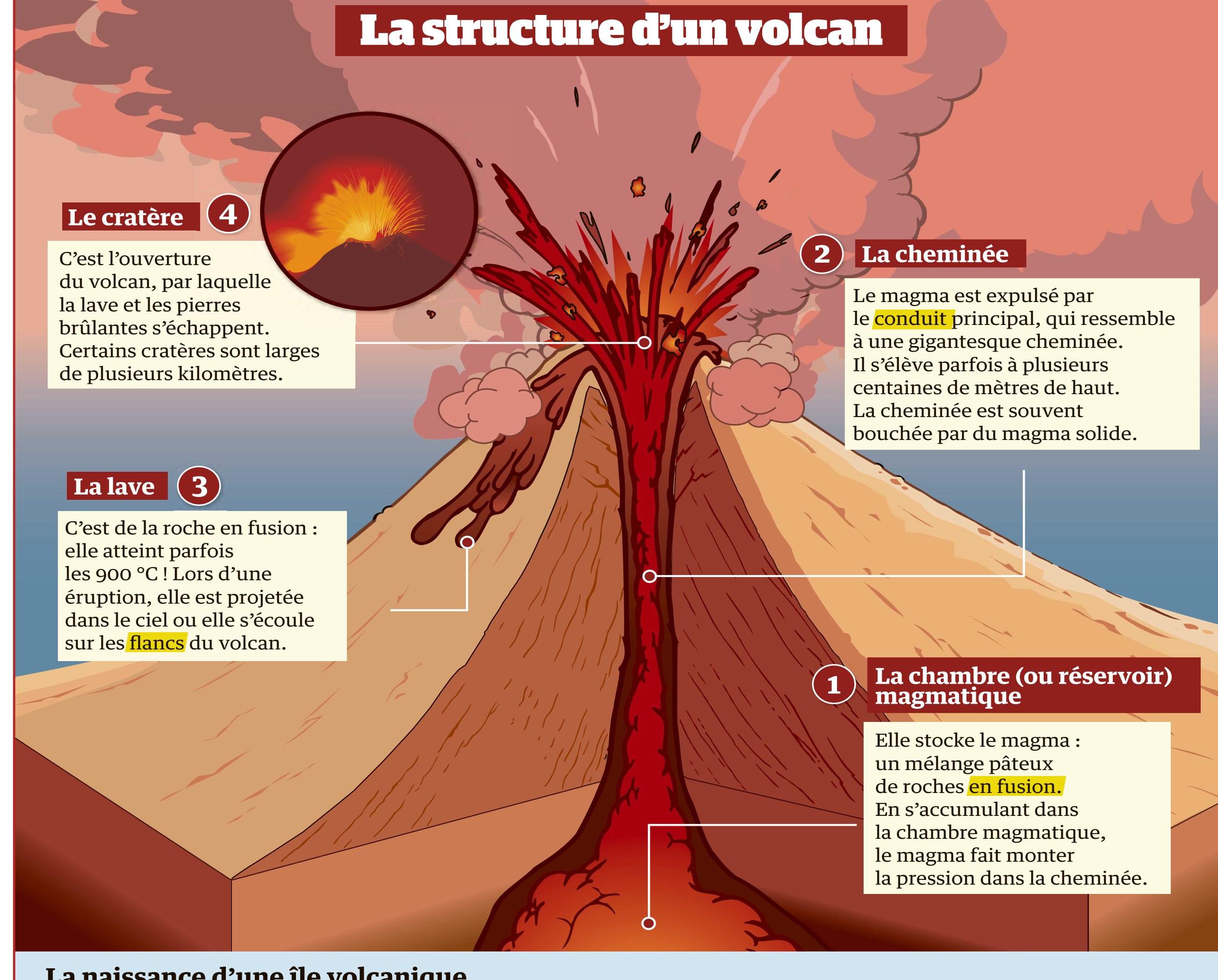
Décrivez-nous les coulées de lave.

« C'est incroyable… La chaleur est très élevée. L'odeur est comme celle d'un acide, mais c'est difficile de donner une bonne comparaison ! Lorsque la lave bouge, son bruit ressemble à celui d'un morceau de verre qui gratte une surface. La vitesse de la coulée dépend de la quantité de lave, de la pente. Cela peut être parfois très rapide, parfois très lent. »

Et les endroits où la lave refroidit ?

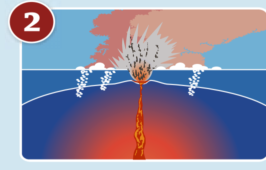
« Des endroits sont totalement transformés, recouverts par une couche noire de roche. C'est fascinant de voir se former un nouveau paysage ! Mais c'est aussi un peu effrayant lorsqu'il s'agit de zones où cela met des constructions humaines en danger. »

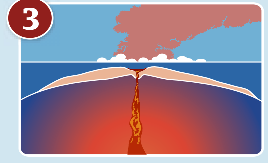


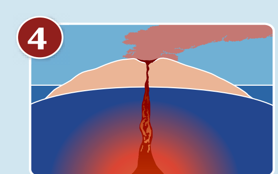


La naissance d'une île volcanique


1 Certains endroits au fond des océans sont des « points chauds ». Parfois, la surface de la mer se met à bouillonner.


2 Puis une immense colonne de vapeur, de cendres et de fumée s'élève dans le ciel.


3 Sous l'eau, la lave s'accumule et se rapproche de la surface.


4 Après quelques heures, jours ou mois, une île apparaît à cause de l'accumulation des matières éjectées.

ART PRESSE

À RETENIR

1. Il y a environ mille cinq cents volcans terrestres en activité dans le monde et un million et demi de volcans sous-marins.
2. Un volcan entre en éruption quand l'accumulation du magma dans le réservoir provoque une pression suffisante pour percer le bouchon de la cheminée.
3. Au fond des océans, il existe des « points chauds ». Parfois, en projetant de la lave, des cendres…, ils forment des îles volcaniques.

Conduit
Sorte de grand tuyau par où passe un liquide ou un gaz.
En fusion
Qui devient liquide sous l'action de la chaleur.
Flanc
Ici, côté.

LA PHOTO DE LA SEMAINE


AP/ZOO Berlin

Heureux événement ! Voici l'un des jumeaux pandas géants nés au zoo de Berlin (Allemagne) le 22 août. Chez cette espèce, les bébés sont minuscules et sans poils.

LA QUESTION DE LA SEMAINE

Où trouver la liste des animaux en voie de disparition ?

Pourquoi on en parle - La Liste rouge mondiale des espèces menacées, établie par l'UICN, sera mise à jour le 22 octobre 2024.

Elle répond - **Maud Lelièvre,** présidente du comité français de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN).

1964. « La liste la plus complète sur ce sujet est celle de l'UICN : la Liste rouge mondiale des espèces menacées. Établie pour la première fois en 1964, elle est régulièrement mise à jour depuis. Il est possible de la consulter (en anglais) sur le site Internet international de l'UICN : iucnredlist.org. »

5 critères. « La méthode utilisée est la même pour toutes les listes de l'UICN. 5 critères permettent aux experts de dire si une espèce est menacée, et à quel point. Ils étudient ainsi le nombre d'individus (en déclin ou non ?), leur territoire (se réduisant ou non ?)… »

Catégories. « Les espèces végétales et animales étudiées sont classées selon le niveau de menace de disparition. Celles rangées dans les catégories (1) "préoccupation mineure" et (2) "quasi menacée" ne risquent pas de disparaître dans l'immédiat. Les espèces menacées, elles, sont séparées en 3 groupes : (3) "vulnérable", (4) "en danger" et (5) "en danger critique" (très fort). Viennent ensuite les 3 dernières catégories : (6) "disparue au niveau régional", (7) "éteinte à l'état sauvage" et (8) "éteinte". »

Individu
Ici, animal d'une espèce.
En déclin
Dont le nombre diminue.

LE COIN DES INCOLLABLES

1. Quelle est la capitale de l'Islande ?
2. Quel est le nom de la base de lancement des fusées spatiales située en Floride ?
3. À quelle famille appartient le panda géant ?
4. Vrai ou faux ? Le Japon est un archipel né d'un volcan.

1. Reykjavik. 2. Cap Canaveral. 3. les ursidés (les ours). 4. Vrai.

LA SEMAINE EN DESSINS



Depuis juillet, à Gex (France), des caméras avec intelligence artificielle contrôlent les dépôts de déchets dans des lieux non autorisés.



Depuis le 15 août, des touristes britanniques attendent leurs bagages. La soute de leur avion était infestée de cafards.



États-Unis : une femme de 24 ans a tenté de caresser un tigre dans un zoo, puis des ours. Elle sera jugée pour son comportement.



Le 21 août, un manège à sensations fortes a été stoppé en urgence, dans un parc d'attractions de Mexico à cause de vents violents.



16 attaques de dauphins ont eu lieu, en 1 mois, dans la préfecture (région) de Fukui au Japon (Asie). On ne sait pas pourquoi.